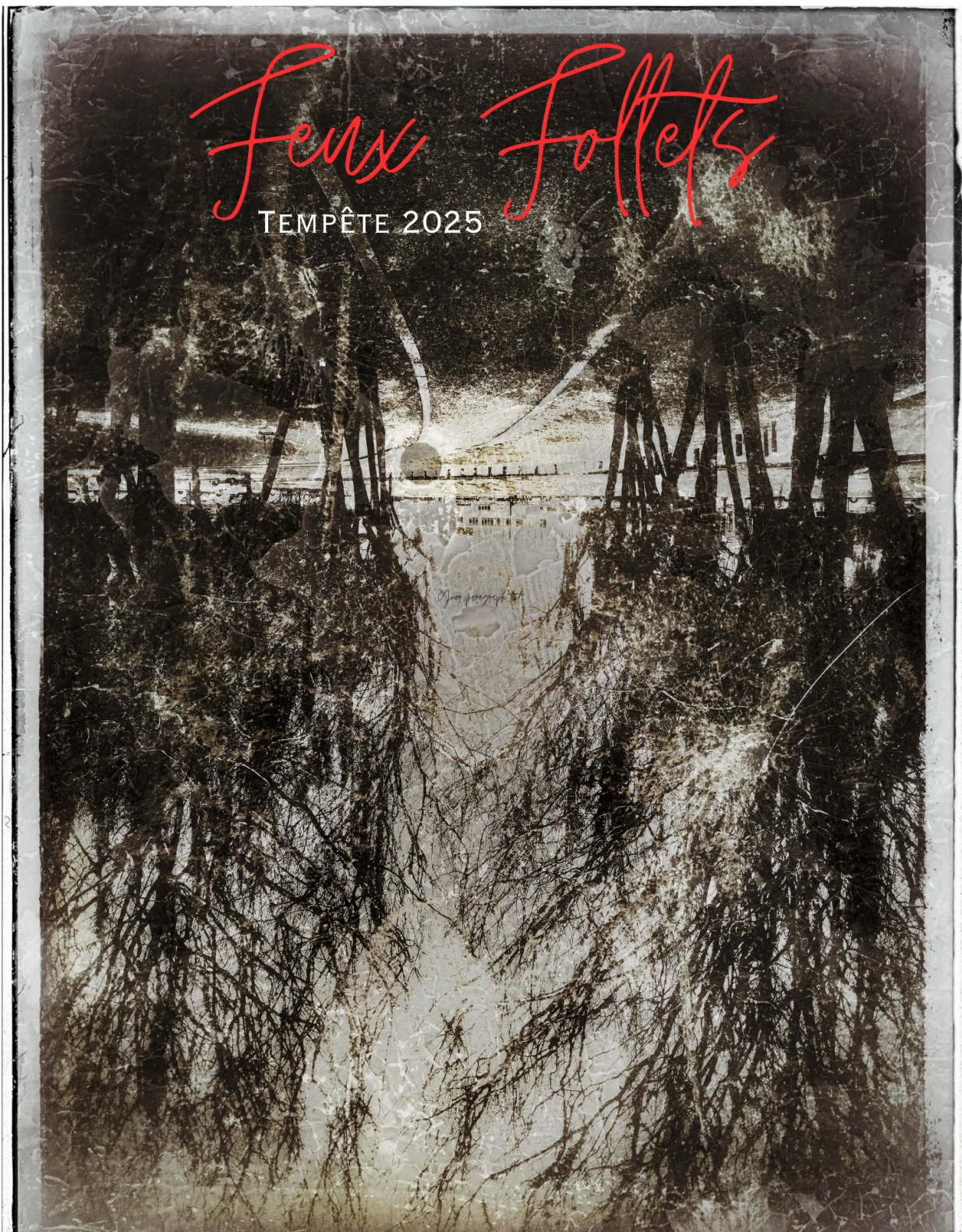


Feux Follets

TEMPÊTE 2025



Feux Follets

Revue de création littéraire

Le Département de Langues Modernes à UL Lafayette

La revue *Feux Follets* est publiée par le Département de Langues Modernes à l'Université de Louisiane à Lafayette. Pour nous contacter, prière d'adresser vos envois à :

Feux Follets

Boîte postale 43651

Lafayette, LA 70504

feuxfolletslafayette@gmail.com

L'illustration de couverture : **Anne-Julia Price, *La Tempête (Girard Park)*, détail.**

“Le Roi ! Le Roi ! Eh bien, il y en a un qui se fout du Roi
comme de toi et moi, il s’appelle le Vent !
Sa Majesté le Vent ! Pour le moment, c’est lui
qui commande et nous sommes ses sujets !”

-Aimé Césaire, *Une Tempête*, p. 15 (1969)

Amel Amrouche

Sans poumons

La ville était un écosystème d'injustices, un microcosme de silences coupables et de violences gratuites. Elle s'élevait loin, à plus de trois heures des autres municipalités, vers l'est de la province, entourée par des routes désertes et poussiéreuses. Pauvre en végétation, les arbres aussi rares que les sourires sur le visage de ses habitants, elle avait pourtant un air claustrophobe en raison de la quantité d'immeubles se tassant sur sa petite superficie. Le manque d'arbres la rendait également fréquente victime du climat, où rien ne protégeait de la chaleur ou de la pluie ou du vent. Les gens ne comptaient que sur eux-mêmes. Et lorsqu'on ne comptait que sur soi, on se surprenait par les habiletés qu'on développait, certes. Mais surtout, on redécouvrait notre haine de la faiblesse, et l'on se contentait par le visionnement hebdomadaire des pires échecs de nos cohabitants à la chaîne 25. Les citoyens prenaient un malin plaisir à voir les autres s'érafler la figure en tombant, s'embarrasser en chantant faux devant le patron, ou encore, entrer par mégarde dans une grosse flaque d'eau. La souffrance faisait rire ici.

Sinon, les habitants vivaient une vie monotone, c'est-à-dire cyclique : maison, travail, maison. Ils voyageaient très peu, ne pouvant se le permettre, et les festivités se célébraient de manière individuelle. Il y avait toujours ceux qui, cherchant à instaurer un sentiment de communauté, préparaient des événements familiaux, des pique-niques entre quartiers, mais ils se dissuadaient très vite lorsqu'ils se rendaient compte qu'ici, le confort prévalait tout.

N'allez pas croire les citoyens cruels. Ils ne voulaient pas interagir puisque cela nécessitait le port du masque de l'agréable, que personne ne reconnaissait en eux. C'était une société fortement individualiste. La vie commune demandait de jouer au clown constamment et c'était plus simple de rejeter toute fréquentation. Mais ce refus de se côtoyer menait au silence et à l'ignorance de l'autre. En public, les habitants ne discutaient pas de la météo et des rabais du supermarché. Les cafés fermaient tous vers 17 h, et, arrivées 19 h, seul le vent soufflait dans les rues.

Ce silence agressait et l'humain, incapable de souffrir trop longtemps, devait expulser d'une manière ou d'une autre ce poids. Les gens adoptaient donc le sarcasme et le comportement des lâches. Lorsqu'on se bousculait dans le métro, on passait sans s'excuser, préférant marmonner quelques insultes sur la vision de la personne plutôt que lui demander de bouger. On préférait rouler des yeux au serveur qui avait mal entendu la commande plutôt que de l'informer de sa faute. Cependant, tout comme le silence, cette conduite passive agressive accablait les pensées, et les réflexions se tournaient qu'au négatif, érodant la ficelle communautaire. Voilà évidemment une description de l'individu moyen de la ville, puisque la pauvreté existait bien ici, et que les plus pauvres et les plus riches suivaient toujours leurs propres règles. Après tout, la vie urbaine ressemblait à la vie sauvage ; c'était le règne de la loi du plus fort.

Alors quand ce sentiment effrayant, la nostalgie, fit sa résurgence chez les hauts fonctionnaires, les gens en riaient. Parce que c'était un été comme tous les autres, un été où la chaleur prolongeait des pensées d'habitudes oubliées par la quantité des choses à accomplir. Le temps

n'était plus linéaire en été, et des minutes de réflexions arrivaient à détrôner des mois passés à planifier et à rêver. L'été, une sorte de condensation s'installait dans les esprits et brouillait toute sincérité, ne laissant que la paresse transparente. L'été était aussi chaleur, et dans tous les corps bouillonnaient l'impatience de rentrer chez soi et de s'allonger contre la froide dalle. Toute fougue s'évaporait, et à sa place, une masse de frustration emportait même les voix les plus douces. Les prix ridicules, le taux de chômage, les constructions qui ne finissaient jamais, tout allait sous la lame des langues.

Cet été, la rumeur de mécontentement se hissa encore jusqu'à la mairie. Mais une rumeur n'était rien, surtout aux yeux des politiciens. Et l'habitude rendit la mairie confiante, certaine de son idée et de ses postillons de bêtises. Cet été, les hauts fonctionnaires toussèrent la nostalgie dans leur discours incohérent et non pertinent, la crachèrent sur les murs des métros et les bandes-annonces des télévisions. De leur côté, les plus fous de la ville, ceux qui se terraient contre les sièges ruisselants de rouille et posaient leurs visages en sueur contre les barres de métal des bus, pronostiquèrent de leur voix toujours trop forte, toujours trop ivre, que la mairie préparait quelque chose. Quelque chose d'épouvantable. Mais ça a toujours été le cas, n'est-ce pas ? Ça a toujours été « quelque chose », une vague, un soupçon, des idées dans l'air.

Cet été, la mairie commença sa campagne de revitalisation des vieux bâtiments, une question de patrimoine et de fierté. Ils voulurent faire ressortir « le caractère grandiose de notre ville », celle-là même qui disparaissait sous des décennies d'indifférence.

Le jour après l'annonce du renouvellement, des bouffons se postèrent devant le bureau de la mairie, des pancartes en main et des cris au rythme, réclamant de se faire voir, de se faire entendre. Ayant déjà déployé ses amis architectes pour tenter de conserver la structure intégrale des vieux bâtiments tout en inspirant en eux « le souffle de la nouvelle génération », elle les ignora. Une semaine après, les bouffons se replièrent, parce qu'on n'exigeait pas l'attention.

Ce fut là que les étrangetés émergèrent, pourtant. Ce furent de petits, presque insignifiants, changements au début. Entre les fissures de l'asphalte, de la mousse poussa. De minuscules touffes de vert dans ce paysage morne et fade. Cette mousse proliféra sur les murs des vieilles maisons, comme du lierre grim pant, se posant entre les briques rouges, puis sur les grilles devant l'école, puis apparaissant sur les gouttières. Cette multiplication sans queue ni tête (aucun habitant n'avait vu cette plante grandir dans cette ville auparavant) mena plusieurs à accuser le changement climatique. Mais c'était facile de mettre tout étrange événement « naturel » dans la case « changement climatique ». D'autres, ceux qui s'y connaissaient en botanique, avancèrent et que ce n'était pas si bizarre que les spores de la plante se soient accrochées à des souliers/vêtements, et que, l'environnement y étant propice, il était étonnant qu'elle n'eut pas fait partie du biotope plus tôt. Ainsi, quand la mousse eut apparu sur les marches d'escalier de la mairie, à peine quelques jours plus tard, l'excitation diminua, et l'attention se concentra sur les affaires fastidieuses de la vie.

Les constructions continuèrent, maintenant impliquant davantage les ingénieurs et les grues et le bruit qui gagnait la ville. Cette augmentation soudaine de monde sur les rues ne fut pas bienvenue, et à la liste de frustration s'ajoutèrent ces gens dotés de costumes-cravates, parlant

fort de la contrainte de cisaillement et de contraction, et des fondations et du béton ou de l'asphalte et d'autres termes assommants. La mairie poursuivit la diffusion de ces plans à la télévision, suggérant un changement radical, complètement inattendu, vu la direction de la campagne promotionnelle jusqu'à présent. De nouveaux bâtiments se feraient ériger. D'entières façades en briques se feraient démolir, pour les remplacer par du bois de couleur profonde, donnant un air chaleureux, convivial. Que put-on faire autre qu'acquiescer dans de tels cas ? Les problèmes débordaient, s'écoulaient sur les joues et les esprits se couvraient de fils embobinés, à délayer, et les habitants ne pouvaient se permettre de se soucier des jeux de publicité d'une mairie qui se foutait d'eux. Ça avait toujours été chacun pour soi ici.

Heureusement, l'ancienne bibliothèque resterait intacte. Première construite sur cette terre, survivant trois incendies et un rude hiver, l'ancienne bibliothèque avait fondé la ville.

La mousse persistait à se reproduire quand Mme Caroline remarqua la deuxième mutation. Ayant l'habitude de raser les murs, peut-être parce qu'elle n'aimait pas sa stature, sa haute taille la soulignant dans la foule, elle se blessa en premier. La femme passait toujours par les mêmes coins, mais cette fois-là, lorsqu'elle se glissa entre le troupeau d'employés du 9 à 5 et la façade de briques, elle s'écharpa l'épaule. Habitée des éraflures qui parsemaient ses mains quand elle se frottait trop contre la surface, elle n'anticipa pas un creux profond, du sang dégoulinant le long de sa manche. Donc, endossant bien sa position privilégiée attribuable à sa proximité aux cloisons de pierre, elle observa, et au troisième jour, put confirmer avec certitude que les immeubles se transfiguraient. Bien sûr, elle se crut folle. Comment des bâtiments solides, statiques, en pierre, en brique, pourraient-ils se déplacer ?

Pourtant, le nombre de blessures infligées par ces murs augmenta et la populace s'affola. Les gens se mirent à épier les briques rouges, constatant que les angles ne formaient plus 90 degrés, mais plutôt 30. On sortit des rapporteurs d'angles, puis les costumes-cravates s'en mêlèrent et purent attester des angles aigus.

Cette fascinante affaire pétrifia les ingénieurs, incapables d'expliquer raisonnablement ce phénomène, et plusieurs abandonnèrent le projet, déclarant que seule la sorcellerie avait pu créer une telle réalité. Une théorie émise par les fous défera la faute à la mairie, qui avait insisté malgré les réticences des habitants à cette « revitalisation ». Les fous insinuèrent que c'était une question d'arrogance, et que comme dans tous contes, une tempête se déferlerait sur eux, leur hybris cause de perte. La construction se ralentit, du fait d'une pénurie de main-d'œuvre, aux plaisirs de tous les citoyens et des fous, qui y virent une autre évidence de leurs propos. Et les gens aimaient oublier, et espérer, puisqu'après tout, l'été n'était qu'un bouillon d'espoirs. Les habitants crurent que ce fut la fin.

Sauf que les humains ne changeaient pas du jour au lendemain et avec quelques fidèles, la mairie reprit son projet, comme si de rien n'était. Le matériau rugueux et poreux des anciens édifices maintenant poli et acéré comme un glaive ne les dissuada pas, et, comme remplis d'une ardeur stupéfiante, ceux qui étaient restés creusèrent des cavités gouffres, essayant de rétablir la cadence initiale. Seulement, ce fut comme si la terre rejetait toute intrusion, et à chaque fois qu'ils crurent progresser, de grandes roches apparaissaient, difficiles à déplacer. Après une semaine où les

hommes dénichèrent des pierres de plus en plus grosses, le moral s'éteignit et le labeur se fit appréhender, l'ambiance aussi pesante que ces blocs durs. Malgré l'évidente perte d'intérêt, la mairie persista, et usant de l'argent taxé, tint à ses rêves comme des convictions. Le nouveau bâtiment s'échafauda à la place de l'ancien édifice, avec le bois d'une place lointaine, incongrue dans le paysage gris et âpre de la ville qui devait encore traiter des lacérations causées par des tas de briques devenus épée.

Cet été, la mairie satisfait ses hauts fonctionnaires, encore une fois.

Cet été aussi, la ville recracha les maux sur lesquels elle s'étranglait. Les nuques et les joues flambèrent, roses sous le soleil et les efforts de taire des gorges enflammées depuis longtemps. Car si les humains étaient avarés de leurs émotions, la ville ne l'était pas et cet été, elle se fit entendre.

Et ce fut ainsi que cet été-là, un jour vers midi, lorsque la chaleur embrasait les os et la tension dans l'air tirait les tendons et les tempes, l'ancienne bibliothèque s'effondra, sans bruit. La place publique vide à cette heure-là, personne ne put arrêter le carnage, puisqu'avec le soleil logé d'une telle manière sur le ciel, et les échardes de vitres positionnées sur cet axe, elle prit feu. Les habitants le constatèrent tard, trop tard, quand la cendre et la poussière enrobaient l'endroit, ne laissant que le rond de l'astre rouge illuminé. Les pompiers eurent tout tenté, mais la combinaison de la sécheresse et de la chaleur gagna absolument, et le brasier continua toute une semaine. Il se tut tout seul.

Lorsqu'on réclamait, qu'on criait, qu'on quémantait, qu'on suppliait et l'on ne se faisait pas entendre, il ne restait que la tempête pour tout emporter. Cendres, poussières et souvenirs se ramassèrent à la pelle, pendant que la ville absorbait et avalait les derniers raisonnements absurdes et futiles d'une mairie face à l'événement le plus aberrant depuis sa parution. La ville dévora le souffle final de l'été avec cet incendie, et si l'humain fut incapable de longue souffrance, l'espace le fut encore moins. Les fous l'avaient prédit, ce déferlement, mais depuis quand prenait-on nos fous sérieusement, n'est-ce pas ?

À vrai dire, on le savait tous, que cette tempête grondait, parce qu'elle grondait depuis longtemps, très longtemps. Avant l'établissement de ces hauts fonctionnaires ici, avant l'entrée en fonction de cette mairie. Les ombres qu'on rejetait comme insensées et inutiles et naïves s'installaient dans les recoins de la ville, se glissaient dans nos cœurs et dans les fondations et l'asphalte et le béton, et fendaient les masques et les fissures, forçant la vue. La mairie abandonna le projet, trop tard. Une majorité d'habitants déménagea, abdiquant débris, ordures et espoirs. Enfin, la ville inspira. Et expira. La danse du quotidien s'y faufila, lentement, trop tard, mais ce fut assez pour le reste, peut-être parce que l'habitude se forgerait toujours un terrain dans l'organe qui bouillonnait et tremblait et protestait sans voix.

Plusieurs années plus tard, la ville existe toujours. De ses bâtiments gris dégouline une amertume et l'oxygène s'y lasse souvent, ignorant cet endroit. La ville rapetisse, comme prévu, parce qu'on ne pouvait pas vivre sans poumons, après tout.

Laurène Barboux

La fille des tempêtes

Fermement accrochée au garde-fou, Cintha regarda la main disparaître au creux de l'écume. La tempête était insatiable, c'était la première chose que son père, l'ancien gardien du phare, lui avait appris lorsqu'elle l'accompagnait, enfant. La tempête était insatiable et elle entraînait avec elle les vagues qu'elle changeait en lions. Les fauves blancs, la gueule grande ouverte, chargée d'écume, se jetaient à l'assaut des rochers et du bâtiment, léchant de leur langue de sel la pierre et le béton, emportant tout ce qui n'était pas fermement ancré dans la roche. Il n'était pas rare que sous le coup d'un assaut plus violent que les précédents, le phare tremble et un homme tombe à la mer, luttant vainement contre les bêtes exaltées par le vent. Les mains cramponnées au métal froid et trempé de la rampe, Cintha savourait la morsure des embruns sur ses joues pâles. Les fauves ne voulaient pas d'elle, pas même ce matin de mai alors qu'elle avait glissé le long de la grève et chuté au milieu des vagues. L'océan l'avait recrachée, la rendant à sa destinée. Le cœur léger, elle ferma les yeux et se laissa bercer par les rugissements des vagues jusqu'à ce que le calme retombe sur le phare d'Ar-Men, sa maison.

*

Le visage appuyé contre la vitre, Cintha observait David Arnell. Le remplaçant du défunt Brett fumait une cigarette sur le balcon de veille. L'ancien lieutenant était arrivé au phare depuis vingt jours maintenant, jeté en pâture aux fauves blancs par un chalutier dépêché pour l'occasion. Les prétendants au titre de gardien étaient peu nombreux, et pour cause : la vie dans un phare de haute-mer n'avait rien d'idyllique. Tout commençait et se finissait avec le sel. À son odeur omniprésente, il fallait ajouter sa morsure insidieuse : le sel rongait tout. Il attaquait la roche, corrodait le métal, gerçait la peau jusqu'au sang. Les lèvres se fendaient, les mains s'écorchaient. S'en suivait la brûlure, bientôt familière, déjà oubliée. Cintha baissa les yeux, contemplant ses mains maigres. Le sel avait rongé chaque jointure, s'insinuant dans les plis rosés jusqu'à la plaie. Ni l'huile rance qu'on livrait sur l'île une fois par mois, ni la graisse de poisson ne parvenait à adoucir la morsure de la mer. C'était comme une malédiction jetée sur les hommes, une marque apposée là, signe d'un étrange baptême. La jeune femme massa doucement ses phalanges douloureuses et reporta son attention sur le balcon de veille. Arnell était rentré. Elle pouvait profiter une dernière fois de la vue avant que la relève n'arrive et qu'il faille regagner le continent pour trois mornes semaines à attendre le tour de garde suivant.

Cintha descendit les marches qui menaient au niveau inférieur et poussa la porte pour rejoindre le pont. Une puissante bourrasque s'engouffra dans le phare, ébranlant le corps tout entier de la gardienne. Dehors, le ciel était voilé. D'épais nuages noirs s'amoncelaient au sud, rabattus par un suroît dont les rafales puissantes soulevaient de profonds rouleaux. Le cœur de Cintha se mit soudain à battre plus fort. Elle connaissait bien le suroît, c'était ce vent qui lui avait apporté sa première grande tempête, quelques années plus tôt. Si le temps continuait à se dégrader, aucune embarcation ne pourrait approcher du phare avant plusieurs heures, peut-être même quelques jours. Une perspective qui réchauffait le cœur de la jeune femme. Elle n'avait aucune envie de quitter l'Ar-Men pour rejoindre le tumulte de la ville.

Elle ne daigna quitter le balcon de veille qu'aux premiers assauts des vagues. Elle regarda une gerbe d'écume s'évanouir à ses pieds puis rentra. Les rugissements du vent se faisaient ronronnements à l'intérieur du phare. David avait mis en marche la chaudière, réchauffant la pièce commune d'une agréable chaleur. L'humidité s'évanouissait doucement, les vêtements séchaient, la peau retrouvait sa plasticité. Cintha sentit son cœur se soulever lorsque son regard croisa celui du lieutenant. Elle n'avait pas remarqué la silhouette de l'homme, tapie dans un coin de la pièce. Arnell l'invita à boire un verre qu'elle refusa.

- Dans moins de cinq heures nous serons relevés, vous devriez vous détendre, dit-il.
- Ne vous relâchez pas trop. Le suroît se lève. Personne ne viendra nous chercher demain.

L'ancien militaire reposa le verre qu'il sirotait. La déception se lisait sur son visage.

- Asseyez-vous, au moins. Nous n'avons pas échangé un mot depuis mon arrivée sur l'île.
- C'est que j'aime le silence, Monsieur.
- Eh bien, nous resterons silencieux.

Déconcertée, Cintha consentit à venir s'asseoir près de son compagnon d'infortune.

Ils demeurèrent immobiles et silencieux un long moment, le son de leurs respirations se dissolvant dans le ronronnement de plus en plus profond des vagues. Par moment, une lame plus puissante que les autres jetait son écume fauve jusqu'aux vitres, arrachant à sursaut aux deux silhouettes maigres et fatiguées.

- La compagne sait-elle que vous êtes une femme ? demanda le lieutenant.

Cintha se sentit défaillir.

- Vous le cachez bien, j'en conviens. Mais je ne parviens pas à en deviner la raison.
- Celle-ci est simple. Les femmes ne sont pas admises à l'Ar-Men.

Comme si le phare avait entendu leurs paroles, les lumières vacillèrent et un bruit sourd résonna.

- L'ampoule ! s'écria Cintha en se levant d'un bond pour s'élancer vers les escaliers.

*

L'ampoule principale avait grillé, plongeant le sommet du phare dans l'obscurité. Le temps pressait, la tempête s'était levée brusquement, un bateau de pêche pouvait approcher à tout moment. Si la lanterne ne s'illuminait pas rapidement, Cintha et Arnell seraient tenus pour responsables en cas de naufrage.

- Ouvrez le placard, tiroir du bas. Faites attention, les ampoules sont fragiles, lança la jeune femme en commençant à démonter la lanterne pour retirer l'ampoule défectueuse.

Quelques instants plus tard, la lumière revenait dans la cabine et le faisceau de l'Ar-Men transperçait la nuit de son œil jaune tandis qu'un éclair zébrait le ciel. La tempête se levait. La jeune femme approcha de la baie vitrée et porta son regard sur l'océan déchaîné. En cette fin de nuit, on ne distinguait que des nuances de gris roulant avec fureur, les nappes blanches de l'écume chevauchant les crêtes avant de disparaître dans les creux abyssaux.

- Vous devriez dormir un peu, nous ne serons pas relevés aujourd'hui, déclara la gardienne en se tournant vers son compagnon.

*

À midi, un soleil froid transperçait les nuages, coulant ses rayons blancs sur la crête des vagues toujours aussi profondes. La pluie avait cessé mais le suroît continuait de souffler, ne s'arrêtant que pour mieux recommencer. La tempête de la nuit avait emporté une partie du garde-fou du rez-de-chaussée et brisé trois carreaux.

Arnell ouvrit les yeux et regarda l'horloge accrochée au-dessus de la poêle. Les aiguilles indiquaient douze heures cinq. Cintha n'était pas venue le chercher, enchaînant deux tours de garde. Un peu honteux mais reposé, le lieutenant se leva et monta rejoindre la gardienne assise près de la lanterne. N'avait-elle pas bougé d'ici de toute la nuit ?

- Vous auriez dû me réveiller, vous devez être épuisée.
- C'est que j'aime les tempêtes. Dormir m'aurait privée de ce plaisir, confia-t-elle.

Le bleu métallique de ses prunelles tirait sur le jaune en leur centre, comme si le sel et l'écume avaient délavé ce regard plongé trop de fois dans les vagues.

- Avez-vous reçu des nouvelles du continent ?
- Nous ne serons pas relevés aujourd'hui, si telle est votre question. Le vent ne tournera pas avant plusieurs heures, si nous avons de la chance.
- De la chance ? répéta David, pressé de quitter ce phare que l'on appelait l'Enfer.
- Bien-sûr. Regardez autour de vous. Écoutez. Respirez. Vous n'êtes rien ici, et pourtant, vous êtes au cœur de tout, jamais vous ne vous sentirez plus vivant qu'au sommet de ce phare une nuit de tempête, croyez-moi.
- N'avez-vous jamais eu peur face aux assauts de la mer ?
- Ce n'est pas de la mer dont j'ai peur, Monsieur. Et vous, mieux que d'autres, devriez savoir que ce n'est pas d'elle dont il faut craindre les ravages. Elle nous nourrit, nous porte, nous ne faisons que la traverser. Il ne sert à rien de lutter contre elle.

Le lieutenant approcha un tabouret d'appoint près de la chaise de la jeune femme et s'assit à ses côtés. Il étendit péniblement sa jambe gauche et raconta comment un éclat d'obus avait eu raison de sa carrière militaire, le propulsant de l'enfer de Verdun à celui de la mer.

*

Les lions blancs, matés par un soleil de plomb, reprirent leur chasse sauvage aux premières lueurs du crépuscule. La tempête n'était pas passée, elle avait seulement, comme souvent, profité du jour pour reprendre son souffle.

Cintha se réveillait d'une longue sieste lorsque son regard se posa sur l'étagère installée près du lit. Une flasque argentée brillait doucement sous les derniers éclats du jour. La gardienne se leva et vint saisir l'objet d'une main tremblante. Elle tourna le bouchon et porta le goulot à ses narines pour humer les effluves de l'alcool. L'odeur familière du bourbon lui arracha un haut-le-cœur. Incapable de supporter la vue et l'odeur de cette maudite flasque, elle descendit en vider le contenu dans l'évier de la cuisine et jeta l'objet aux ordures.

Ignorant les cris du fantôme de Brett qui hurlait à ses oreilles, elle entreprit de protéger les fenêtres en vue de la nuit. Elle fut bientôt rejointe par le lieutenant, lequel s'adaptait peu à peu à son nouveau rôle de gardien.

Alors que le crépuscule étirait les dernières lueurs pourpres du jour au-dessus de l'horizon, Cintha et Arnell sortirent prendre l'air sur le balcon de veille. Si le suroît commençait seulement à reprendre, la houle roulait déjà des vagues impressionnantes, lesquelles crachaient leur haleine fauve et salée jusqu'au sommet de la tour.

– Racontez-moi, comment êtes-vous arrivée ici ? s'enquit le lieutenant.

La jeune femme ferma les yeux un instant, tentant de chasser le souvenir de la main blanche disparaissant au creux des vagues. Elle évoqua la mère, morte en couches, le désir du père d'avoir un fils à qui transmettre sa passion pour l'océan. Elle confia les longues années passées à grandir dans l'ombre du phare, élevée comme un garçon.

– Mon père ne voulait peut-être pas d'une fille, mais il a au moins hérité d'un rejeton qui aimait autant la mer que lui. L'Ar-Men est devenu ma maison. Comme vous le savez sans doute, certains appellent les phares de haute-mer les Enfers, mais pour ceux qui les connaissent et apprennent à vivre avec eux, au creux d'eux, alors c'est un avant-goût du Paradis. On n'est jamais plus libre qu'ici. Et puis cette vue... cette lumière... c'est à s'en brûler les yeux, raconta Cintha d'une voix exaltée.

Un sourire étirait les lèvres du lieutenant. Arnell se laissait gagner par l'enthousiasme de la gardienne. Il était vrai qu'ici, au moins, il n'entendait plus le bruit des balles et les cris de ses camarades tombés au combat. Le chant de l'océan étouffait la rumeur du monde.

– La tempête arrive ! s'écria la jeune femme en désignant un imposant rouleau qui montait au loin. Accrochez-vous, surtout ne lâchez pas la barre !

L'instant suivant, la vague heurtait les rochers et se dressait contre le phare dans un prodigieux jaillissement. Le balcon s'ébranla, émettant un grincement métallique aussitôt avalé par le rugissement de la houle. L'écume retomba en flaqes troubles, achevant de tremper les deux gardiens fermement accrochés à la barre.

Cintha se tourna vers le lieutenant et éclata de rire. Arnell la suivit, débordé par un flot d'émotions contradictoires. Il n'avait jamais rien vécu d'aussi intense, pas même au cours de ses campagnes militaires. Pour la première fois, il se trouvait au cœur d'une tempête contre laquelle il n'avait pas besoin de lutter.

Enivrés par le froid et l'eau, ils se décidèrent à rentrer. Les vêtements étendus sur le poêle, ils s'enroulèrent dans de lourdes couvertures. L'exaltation retomba, laissant place à un profond sentiment de plénitude.

C'est alors qu'un scintillement familial attira l'œil de la jeune femme. Le sourire s'émailla et un voile de terreur traversa les prunelles grises.

- Où avez-vous trouvé ça... ? souffla-t-elle en désignant la flasque argentée posée sur la table.
- Elle est tombée du sac lorsque j'ai sorti les ordures, quelqu'un a dû la jeter par erreur.
- Ce n'était pas une erreur, rétorqua Cintha en se levant pour aller chercher la flasque.

La couverture de laine glissa sur le sol, révélant son corps nu et glacé. La jeune femme saisit l'objet maudit et se dirigea vers la fenêtre la plus proche. Elle retira les protections installées en prévision de la tempête et ouvrit les montants.

- Que faites-vous ? s'étonna Arnell en se hâtant de venir jeter une couverture sur ses épaules.
- Elle était à lui... souffla-t-elle d'une voix hallucinée.

Cintha regarda une dernière fois la flasque et la jeta violemment à la mer. Les lions la dévorèrent dans un rugissement glaçant. Une bourrasque s'engouffra dans la pièce, projetant les battants de la fenêtre contre le mur. Le verre vola en éclats et la jeune femme s'effondra sur le sol scintillant de tessons.

- Ne bougez pas, ne bougez pas... répétait Arnell en s'efforçant de rabattre ce qu'il restait des montants de la fenêtre, espérant contenir le vent et les projections d'eau.

La fenêtre condamnée, il se baissa et passa les bras autour du corps de la gardienne qu'il porta jusqu'au fauteuil le plus proche.

Alors que Arnell s'affairait à nettoyer la pièce, Cintha se mit à raconter. Elle raconta la solitude à la mort du père, trois ans plus tôt, puis l'arrivée d'un nouveau gardien, un habitué des Purgatoires, ces phares implantés sur des îles de proximité, derniers bastions avant les Enfers érigés en haute-mer. Il était rare qu'un gardien expérimenté passe d'un Purgatoire à un Enfer. D'ordinaire, c'était l'inverse : les gardiens commençaient leur pénible carrière en haute-mer, souffrant la solitude et l'ennui, puis accédaient aux phares de basse mer permettant des allers-retours réguliers sur le continent, avant d'accéder aux Paradis, les tours érigées sur le continent. Passer d'un Purgatoire à un Enfer aurait dû interpeller la jeune femme, mais elle

n'avait pas prêté attention au détail. Si Brett avait rapidement fait étalage de son goût prononcé pour le bourbon, ce n'est que bien des mois après son arrivée à l'Ar-Men que le drame survint. Habituee à cacher son corps de femme sous des vêtements d'homme, se coupant les cheveux courts et se coiffant inlassablement d'une casquette de marin pour gommer la finesse de son visage, Cintha procédait à sa toilette lorsque le gardien était entré dans la chambre. Il avait surpris le corps nu de la jeune femme, s'étonnant des pointes saillantes de ses hanches et de l'arrondi de ses seins.

*

- Tu ne peux pas me montrer ça et me demander de ne pas goûter...

Brett s'approcha d'un pas lourd, défaisant déjà le haut de son pantalon. Il retira d'un geste sec la couverture que Cintha tenait entre ses mains et plongea le visage dans son cou. Il huma sauvagement les effluves sucrés de la peau féminine, savourant la douceur au milieu des relents rances et salés des embruns. Le gardien n'avait pas senti la peau d'une femme depuis des mois. Il avait même cessé d'y penser, d'en rêver. Il avait appris à se contenter des deux seules sources de chaleur offertes par cette maudite vie au cœur de l'Enfer : le bourbon et le poêle. Car même ce foutu soleil ne chauffait pas ici. En haute-mer, l'air était saturé d'humidité, les vents omniprésents. La chaleur s'évanouissait avant même d'avoir eu le temps d'imprégner la peau.

L'homme pressa son corps lourd contre le squelette frêle de la jeune femme. Cintha ne bougeait pas. Elle s'efforçait de distinguer le parfum rassurant de la mer au milieu des odeurs aigres de l'alcool et de la sueur. Si seulement elle avait eu une lame, un pistolet, une canne, quoique ce soit qui puisse abattre l'ours qui grognait de plaisir entre ses bras.

Brett fit son affaire. Ce jour-là et les suivants. Cintha savait qu'il ne servait à rien de lutter. Il fallait attendre, attendre le moment opportun pour inverser les forces, pour mettre le fauve à terre. Elle se mordit les lèvres, contenant les cris, les gémissements, elle plongea son corps dans l'océan, laissant le sel le laver de ses traces et de sa mémoire.

Lorsque la tempête se leva, ce matin de décembre, elle sut que le moment était venu. Elle laissa l'ours dévorer une fois encore la chair molle de son corps puis regarda le charognard s'enivrer sur le balcon de veille. Elle le regarda comme un rapace regardait sa proie. Patient. Décidée. Implacable. Lorsque la flasque d'argent fut vide, elle offrit de la remplir à nouveau. Une fois. Deux fois. Trois fois. À la troisième rasade, le fauve tanguait comme un bateau sur le pont. Ses larges paumes peinaient à agripper le garde-fou.

- Avez-vous vu ? lança soudain l'oiselle.
- Eh ! Quoi ? grogna la bête ivre.
- Une voile, là-bas, au Sud ! reprit-elle en pointant son doigt vers l'horizon.

L'onde noire enflait au pied du phare, mordant les fondations de l'Ar-Men et son roc de ses dents d'écume et de sel. Les vents contraires soulevaient sur leur chemin d'impressionnantes gerbes d'eau qui tombaient en tourbillons. La houle s'intensifiait d'instant en instant, ressuscitant l'âme

morne de l'oiseau prisonnier. Agrippée de toutes ses forces à la barrière, Cintha désigna une nouvelle fois le Sud.

- Des pêcheurs ! Ce sont des pêcheurs ! hurla-t-elle, sa voix aiguë, cristalline, traversant les rugissements du vent et le grondement assourdissant des vagues.
- Je ne vois rien ! maugréa l'ours en titubant dangereusement sous les assauts du suroît.
- Penchez-vous, là ! Vous les verrez !

Et le fauve se pencha, s'offrant aux gueules blanches. Une lame plus haute et plus profonde que les autres monta jusqu'au pont, ébranlant violemment la plateforme.

- Prends-le... je t'en supplie... prends-le... chuchotait Cintha, les yeux rivés sur l'océan, implorant le seul dieu capable de la sauver.

Et l'océan répondit. Une nouvelle vague se dressa, retomba sur les épaules grasses de l'ours. Les mains de la bête s'ouvrirent, glissèrent le long de la rampe, tentant en vain de rétablir un équilibre à jamais rompu. Puis le corps lourd bascula vers l'avant. Les épaules passèrent par-dessus le garde-corps et le reste suivit. Le fauve cria, agita les bras. Mais déjà la gueule abyssale se refermait sur lui. Une main désespérée transperça une dernière fois l'écume puis tout redevint calme. Il ne restait plus que le vent et l'océan, l'océan et cette tempête prodigieuse.

*

Arnell demeurait silencieux, abasourdi par le récit de la jeune femme. Le sol était propre désormais, débarrassé des éclats de verre. Les vêtements avaient commencé à sécher sur le poêle et le vent commençait à se calmer. Cintha se redressa, l'air tout à fait lucide tout à coup.

- Préparez vos affaires. Ils viendront nous chercher demain à l'aube.
- Comment le savez-vous ?
- Écoutez les vagues. La tempête est passée, elle ne reviendra pas. Et la suivante attendra.

La gardienne se leva, récupéra ses vêtements encore humides, puis remonta au sommet du phare. Elle voulait profiter d'un dernier lever de soleil sur l'Ar-Men.

A six heures précises, l'embarcation de relève accostait sur une mer d'huile.

*

Lorsque son pied toucha terre, Cintha ajusta sa casquette, remit de l'ordre dans ses cheveux en bataille et se tourna vers le lieutenant, un sourire sincère à ses lèvres claires.

- À bientôt en Enfer, Monsieur.
- À bientôt... ! souffla Arnell en la regardant s'éloigner.

Une chose était certaine, il reviendrait à l'Ar-Men. Pour le sel, pour l'écume. Pour la fille des tempêtes.

Lou Bilgret

De l'Enfant à l'Homme

Au regard de ce concours dont le thème s'oriente vers « La tempête », j'ai trouvé intéressant d'y apporter une vision sociologique et philosophique à ce sujet. Le chaos n'est pas l'exactitude synonyme de notre société, elle se définirait plutôt comme la contradiction. Les hommes sont contradictoires, ce qui entraîne des séquelles psychologiques pour toutes les personnes censées en ce monde de fou. Nous sommes tous tellement ignorants, et avec le peu d'informations que nous avons, nous pensons que nos interventions sont intéressantes. Le problème, c'est que nous avons si peu de recul sur le monde, mais on se laisse tenter d'une force irrésistible à dénoncer un fait. Malheureusement, prendre position, c'est faire de la philosophie, mais personne n'en a conscience. Cette inconscience collective ou l'hégémonie culturelle ne changera pas avant que nous, penseurs, nous arrivions à faire entendre raison au peuple. Comment éduquer et quel est le rôle de chacun dans la société ?

Je vous laisse découvrir, bien que je ne sois pas le premier, à quel point cette tempête est aussi puissante qu'illusoire, étant née de l'incompréhension des hommes. Depuis notre plus jeune âge, nous sommes éduqués dans un moule que peu remettent en question. L'école, la société, la famille nous enseignent à penser d'une certaine manière, souvent sans nous apprendre à penser tout court. Ce texte n'a pas pour ambition de plaire, ni de caresser dans le sens du confort intellectuel. Il se veut une provocation douce, un miroir dérangeant tendu à ceux qui sentent que quelque chose ne tourne pas rond dans ce qu'on appelle "la normalité". De l'enfant, qui apprend sans comprendre, à l'Homme, qui croit savoir sans réfléchir, il y a un chemin de conditionnement, d'oubli, et parfois de soumission. Ce texte est une tentative (modeste, mais sincère) de retrouver ce que beaucoup ont perdu en route : la capacité de voir, de juger, et d'exister pleinement en conscience. Ce n'est pas un manuel, ni un traité philosophique académique. C'est un cri, un constat, une pensée libre. Elle n'est pas parfaite, mais elle est authentique.

La richesse intellectuelle de notre monde découle de l'expérience accumulée. Les erreurs comme fondement à l'apparition du châtimeut à fait naître un monde de douleur. Pour ne plus la subir, certains Hommes ont reconsidéré leurs choix, donnant naissance à la raison. Ces personnes, garantissant un abri à notre condition, se sont vues diriger le peuple par le biais de leurs inventions. C'est alors qu'on a vu l'apparition de ce qu'ils se sont appelés un peuple sensé.

Dorénavant, ce châtimeut était considéré comme mauvais, et devait être, par la coutume, annihilé. Pour ce faire, des lieux publics ont commencé à voir le jour pour diffuser l'information, incitant les tribus à s'y intéresser pour améliorer leurs conditions de vie. Au cours du temps, nous sommes passés de petits groupes d'individus frivoles à des institutions bâties et dont la participation est obligatoire. De là est né l'enseignement et l'instruction pour bâtir une civilisation.

L'enseignement, dans son sens général, donne la capacité à des individus de s'instruire pour

développer leur réflexion. En pratique, il est plutôt question d'apprendre par cœur sans réfléchir, aucune remise en question est demandée, le simple fait de réciter à ce jour est bien plus susceptible de louanges que de simples réflexions non abouties. Les efforts ne sont reconnus que lorsque l'on va dans le sens du système mis en place, de plus ceux-ci sont aperçus dès lors que la population, dans sa généralité, est susceptible de les apprécier. Dans le cas actuel, une réflexion poussée incomprise par ces derniers ne sera-t-elle pas moins reconnue qu'une très bonne note en classe ? Les personnes intellectuellement supérieures sont donc soumis, d'une part à la perception de la population, et d'autre part à l'étude de leçons académiques ne provenant pas, la plupart du temps, de personnes intelligentes.

Cet état de fait est malheureux étant donné que même si les Hommes sont dotés de réflexions, de plus ou moins grande allure, cela ne permet pas de remplacer les personnes intelligentes. La population en profite, tout en se contentant de les laisser réfléchir, en effet, puisque eux, leur rôle, se résume à faire fonctionner la société. Cependant, notre système actuel affirme haut et fort le contraire. La raison de cette obstruction de ces hauts individus à un niveau équivalent à celle de la population se traduit par un objectif étatique d'acquérir les mêmes bases pour tous.

Cette égalité de la culture générale est dans l'idée une bonne chose, mais cache dans un ce même temps un vice dont on ne cherche pas à développer, la réflexion. Un écolier se doit de bénéficier de la même aide quel qu'il soit, cependant des carences sont inévitables lorsque l'on souhaite indifféremment les mettre au même niveau de réflexion. La façon de penser caractérise notre inégalité, accepter celle-ci reviendrait à tendre vers une perspective de progression sociale. Malheureusement, d'un déni profond, on semble vouloir faire les aveugles, à croire que seule la connaissance fait évoluer ce monde.

L'enseignement est un art individuel, devoir le moduler revient à renier les capacités propres des individus tout en leur imposant un schéma de pensée. Moins bon ne signifie pas ne pas pouvoir s'améliorer, être meilleur ne signifie pas réussir ; en tout cas dans notre société actuelle. Cependant, à force de vouloir imposer un formalisme, le système restreint le développement de la population. Il faut une méthodologie particulière pour des gens particuliers. En voulant former le plus grand nombre hâtivement, il a été mis à l'écart, source de toutes évidences, les personnes ne se sentant pas en confort avec les méthodes d'enseignement. Ce qui est grave avec cette approche, c'est que d'une part, on rejette implicitement toutes les personnes non conformes, y compris les plus brillantes, et d'autre part, il a été nié toutes chances de réussites pour les personnes disposant de moins de réflexion, en oubliant qu'avec une aide adaptée ils auraient été capables de se développer, et peut être de progresser. Malheureusement l'alternative débouchant sur ce désastre scolaire est liée à notre méthode d'apprentissage, qui est d'apprendre par cœur un cours. Au lieu d'appréhender le problème sous l'angle de l'accompagnement dans une démarche de développement de la réflexion, il a été choisi de rendre plus accessible la connaissance commune au détriment de l'intellect. Ce moyen de compensation assurera, en théorie, une plus grande chance d'accès à la population aux grands postes, et ainsi tout en garantissant une égalité entre les individus.

Cette manœuvre à priori bienveillante est tellement préjudiciable pour nos concitoyens qu'il serait plutôt approprié de parler de disgrâce. En somme, les étudiants, à la fin de leurs études, ont

avant de commencer le boulot, perdu une grande majorité de leurs connaissances, ce qui s'explique par l'incapacité de l'être humain à apprendre ce qu'il ne réfléchit pas. Ce qu'il en sort, ce sont des étudiants défectueux, dont le savoir est imparfait et dotés d'une réflexion bénigne au regard des attentes professionnelles toujours plus grandissantes. En usurpant les méthodes d'apprentissage à celles correctes, le résultat est sans appel, une société dysfonctionnelle. L'État ne polit pas ses joyaux, elle les moule. S'en est d'ailleurs, d'autant plus vraie, qu'une personne intellectuellement supérieure ne peut évoluer correctement. L'emprisonnement dû à un système diligent, par des méthodes d'apprentissage bêtes, dont l'enseignement se ressent inadapté, appuyé par une inégalité de réflexion, ne donne inévitablement aucune chance aux lys de notre pays. Pire encore, après s'en être échappé, ils n'ont pas le droit de se satisfaire de cette intelligence, au risque de méprise. L'égalité devient toxique, elle galvaude ceux qu'il faut favoriser, alors qu'ils sont eux-mêmes victimes de la société.

Cette politique mondiale illustre un problème profond dont personne n'a pris conscience. Quand on pense qu'apprendre par cœur permet de former de bons intellectuels, ça revient à juger une personne seulement sur ses capacités d'apprentissage. On ne s'étonnera pas que ce genre de personnes soient bel et bien les plus manipulables de cette planète, il suffit de leur montrer une personne avec une blouse de médecin pour qu'ils exécutent tout ce qu'ils disent. C'est à croire qu'ils ne vivent plus et sont juste bons pour exécuter les ordres. Pourtant, les employeurs sont les premiers consternés par le manque d'autonomie et de discipline de ces salariés. Forcément, en vivant dans cette boucle, on comprend pourquoi notre système est si peu développé, pourquoi on avance à reculons. Le plus problématique pour vous est à long terme, malgré que l'on avance au fur et à mesure, il n'empêche qu'après plusieurs millénaires beaucoup de savoirs ont été créés.

Avec un peu de recul, on comprend que l'école a pour but de rattraper le savoir de nos ancêtres. En apprenant par cœur, à chaque étape de l'éducation, on grimpe sur l'échelle du savoir. Une question, est-ce que même après quinze ans d'enseignement, a-t-on appris tout ce que l'on devrait savoir vis-à-vis de notre époque ? Et même après avoir exécuté une thèse, on se retrouve spécialiste que d'un point très précis, tout ça après vingt-cinq ans d'enseignement, rien que ça. En définitive, trois choix s'offrent à nous, soit on trie davantage les informations que l'on va enseigner, rendant les enfants plus incultes qu'ils ne le sont déjà ; soit on rallonge les années d'enseignement, incombant une tâche plus ingrate à tous ceux exerçant un emploi ; soit on demande aux enfants de réfléchir, ce qui reviendrait à les confronter prématurément à la réalité de la vie.

Amèrement, cette prise de conscience n'arrivera que bien tard, car l'égalité culturelle proposée n'a que pour but que de conforter une grande majorité de la population. Ce qui est bien triste, c'est qu'ils n'ont pas l'impression d'être modulés et façonnés, les rendant en des pièces interchangeables. Pour gérer cette masse, ils sont enfermés dans un monde sans question où règne la crainte, le système capitaliste. Ce qu'il en est aujourd'hui, c'est que l'enseignement n'est qu'un cache-mir à l'évidence, une société de classe. Les seuls privilégiés de ses craintes, mais non intouchables, sont ceux qui bénéficient d'un capital, l'un relationnel, l'autre intellectuel. Ceux-ci luttent l'un contre l'autre pour prendre une position de force sur la société. Pour être plus clair, les premiers sont les dirigeants, les seconds sont les penseurs. Le système moderne est donc inégalitaire dès ses enseignements, et repose sur trois fonctions assimilables à des classes ; ceux

qui font fonctionner la société, ceux qui dirigent la société, ceux qui apportent à la société. La première regroupe les personnes qui ne sont favorisées, ni par leurs relations, ni pour leur intelligence. Ces personnes-là sont remplaçables, mais sont indispensables pour faire fonctionner la société. En dehors des penseurs, ce sont toutes les personnes qui ne sont pas intégrées au corps législatif ou exécutif, ou qui n'ont pas un impact économique pour les influencer. Néanmoins, il serait manqué de rigueur que de ne pas les dissocier entre eux. Ces individus peuvent être distingués en trois catégories, les fonctionnels production, les fonctionnels transition, les fonctionnels progression.

Les fonctionnels production sont les personnes mentionnées ci-dessus, dont leur rôle se limite à faire fonctionner la nation. On leur demande de faire, de ne pas faire, de ressentir, de ne pas ressentir, d'accepter, de ne pas accepter ; ils sont l'incarnation de la misère intellectuelle. En outre, ils sont, dès leur scolarité, mis à l'écart par un système qui ne recherche que ceux qui s'adaptent. Ce n'est pas tout, puisque sont aussi victimes, les personnes qui se conformisent en espérant trouver à la fin une réussite professionnelle... finissant juste comme accessoire à l'utilisable, voilà, une réalité bien triste. Cependant, après avoir été choisi comme salarié en bas de l'échelle sociale, malgré s'être développée convenablement, une porte reste toujours ouverte pour monter dans cet échelon. Avec un travail acharné et irréprochable, ça paye un jour ou l'autre, mais à quel prix ? Mais pourquoi je vois les autres réussir mieux que moi ? Vous pourrez assister aux premières loges à l'injustice de notre société, le favoritisme. Celle-ci qui provoque forcément un trouble psychique sur vos efforts et votre besoin d'être reconnu à votre juste valeur.

C'est une course d'endurance qui débute, puisqu'une personne ne peut se donner de la reconnaissance, et en voulant à tout prix en recevoir, on finit sans s'en rendre compte dans la frustration. La corruption de notre société vient de nos relations avec les autres, et de fait, si vous ne cherchez pas à développer votre capital relationnel, vous avancerez difficilement et lentement. Le favoritisme prime dans tous les cas sur la compétence, mais peut se trouver varier si cette relation est professionnelle ou personnelle.

L'intensité du soutien dans le milieu entrepreneurial est moins forte lorsque ces individus ont développé une relation professionnelle. En effet, en tant qu'employeur ou cadre, l'objectif de l'entreprise est de produire de la richesse pour progresser dans ses activités. Dès lors, dans ce système capitaliste, les relations développées permettront d'appuyer une candidature. Dans le cas où deux individus du même niveau se retrouvent en concurrence pour un poste, ces liens trancheront pour motif "qu'on le connaît". Néanmoins, dans les grandes infrastructures, une frustration naît inévitablement lorsque notre supérieure se cache derrière un autre pour ne pas assumer que vous n'étiez pas au niveau. En effet, il est plus simple d'esquiver toutes rancunes pour continuer à exploiter le salarié avec convivialité. Les sous-entendus dans les conversations de promotion s'immiscent très facilement, tout en laissant, avec une certaine perversité, au bout du compte, de l'espoir. Alors que rien n'est acquis, on laisse à ces individus de l'espoir au lieu d'être stoïques et de répondre avec neutralité. Les relations professionnelles ont de la valeur que dans la promotion, mais pas dans l'estime qu'on lui porte. Les relations personnelles dans le milieu professionnel s'épargnent bien de ces névroses. Une amitié sincère va faire tout ce qui est en son possible pour valoriser la personne, et même si son ami est moins compétent qu'un autre.

Seule la personnalité de la personne parle et non sa casquette de responsable capitaliste. Ce qui naît de cette estime de la relation, et non uniquement de ce qu'elle peut apporter, c'est la possibilité de dire la vérité. Il n'y a pas besoin de se douter de rancunes car vous vous connaissez en dehors du boulot, et que ce travail n'est pas la source même de votre amitié. Ce malaise de la méritocratie est la base de l'ordre établi, et c'est ce qui en fait la différence avec les fonctionnelles transitions. Eux, après avoir accepté à tort ou à raison ce favoritisme, ces anciens salariés monteront les échelons sociaux pour en arriver au sommet. Après s'être adaptés, reçu les faveurs du public ciblé, ils auront acquis la base, l'élément clé de notre système, de l'influence, et deçà par le biais du capital relationnel. Dans cet élan, un choix se proposera à eux, soit dominer du dessus les fonctionnels production pour le compte des dirigeants, soit se préparer pour muter à leur niveau. Il faut bien comprendre que les dirigeants de la société ont une influence décisionnaire au niveau national, ce créneau de responsabilité n'est pas celui d'une commune, département ou région. L'influence prise jusqu'à présent ne pourra être qu'un appui, mais pas la finalité de cet essor. Ils devront alors, dorénavant, établir un nouveau réseau autour des dirigeants nationaux. En tant que fonctionnaires les plus influents, ils auront un accès privilégié pour les côtoyer. Évidemment, selon leurs secteurs d'activités, il n'est pas possible de prétendre aux mêmes postes de dirigeant. Par exemple, les fonctionnels transitions d'un établissement public, d'une association, ou grands influenceurs du public, peuvent prétendre à devenir un dirigeant politique, pour constituer les membres régents de la politique nationale. Ces références du secteur public diffèrent des grandes entreprises privées qui sont composées d'une capacité et d'un but purement lucratif. Avec leurs réserves économiques conséquentes, ils se porteront plutôt sur le marché du business, pour faire partie du cercle fermé de dirigeants économiques.

Constat en est qu'avec opportunités et efforts, il est possible de devenir un dirigeant, mais seulement si les dirigeants en place l'accueillent. Eu égard aux susmentionnés ci-dessus, au regard de l'éducation nationale, il est déduit, dans une majorité, que les fonctionnels productions et transitions se classent, plutôt, dans le développement. Développer revient à acquérir les bases attendues par notre société, il est général et non spécifique, alors que le progrès vient préciser ce développement et partir sur une expertise. C'est avoir un impact sur la société et les dirigeants, mais dans le fil d'une continuité avec les mœurs et le développement normal du temps.

L'évolution, elle, vient transcender la société et être en avance sur son temps, ce pas immense fait toute la différence. Cette nuance, sévère mais réaliste, classe les hommes au niveau de leur réflexion. Les personnes dotées, en pratique, d'une meilleure réflexion sont les fonctionnels progression. La comparaison semble encore très fine, mais malheur, au grand malheur, il ne faut pas les comparer avec les penseurs qui apportent à notre société. En effet, ces fonctionnels, bien moins nombreux que les deux précédentes, restent en tout état de cause, et source de toute évidence, qu'un rouage interchangeable dans notre société. Ces chercheurs, privés comme publics, proviennent du système, où, comme vu, ne sont émérites que par leur apprentissage par cœur. Toute leur enfance, ils n'ont baigné que là-dedans, et on peut vite savoir qu'en l'état actuel de la population à retranscrire bêtement, aucune réflexion ne s'y dégage. Il est fortement à douter que ces chercheurs, pour la plupart, se soient vraiment tournés dans leur enfance à la philosophie, mère de la réflexion. La soutenance d'une thèse ne signifie pas l'apogée de la réflexion, et encore moins celle de l'intelligence. Regardez en face la maturité de nos individus, ceux qui composent notre nation ; c'est bien pour cela que l'on se sent content après avoir parlé

avec une personne mature et dotée d'une réflexion supérieure. L'intelligence réside dans nos rues, et pas à ce que l'on voudrait nous faire croire dans nos institutions.

Ce progrès assujéti à l'évolution a été un dilemme insurmontable, encore aujourd'hui, pour permettre aux fonctionnels progression d'atteindre le niveau des penseurs. Ce fait ne figurait en rien un échec ; dans un monde où l'intelligence dépassait toute attente d'une simple progression. Son histoire se caractérise notamment par le partage des connaissances via les livres. Ces derniers réservés aux plus riches constituaient la base du savoir ; dont l'arrivée de l'imprimerie à la fin du Moyen Âge a permis sa généralisation. Les nobles, premiers fonctionnels progression de pratique, sont accoutumés à une éducation exigeante et coûteuse dans les académies royales, leur attribuant, ainsi, une place aisée dans la société en tant qu'écrivain. En face de ce loisir de nobliaux, on retrouva, dans ce même temps, l'apparition de deux grands types de penseurs ; les penseurs censurés et les penseurs soutenus. Arrivé à la fin de l'époque moderne, à force de publication, des premières limites commençaient à se tracer. Des nobles dont la réflexion était faible devaient peu à peu reprendre et commenter les idées d'autres auteurs pour soutenir un intérêt à publier. Ce processus s'est définitivement aggravé avec l'arrivée de l'alphabétisation.

Dans cette tendance avec des idées de plus en plus approfondies relevant des penseurs, les fonctionnels progression, anciennement famille de nobles, sont institutionnalisés par le nouveau régime.

Le partage de la connaissance fut un enjeu majeur, et l'est encore actuellement, dans un but d'approbation et de reconnaissance. Seulement, les buts et les valeurs des travaux ne sont pas égaux d'un homme à un autre. La biologie n'entend pas nos valeurs morales, elle ne fait que superposer deux séquences génétiques pour donner un Homme plus grand qu'un autre. De même sorte que le fait qu'un surdoué peut être meilleur qu'un autre sur certains plans intellectuels, pas une majorité, évidemment, c'est possible ! Heureusement, j'ai envie de vous dire, cette inégalité est génétique, elle peut être diminuée par des efforts, mais jamais complètement rattrapée, c'est la définition même des prédispositions. Elles peuvent être intellectuelles, mais également physiques ou artistiques. Mais pour on ne sait quelle raison, les hommes essaient de se battre contre cette inégalité biologique, alors que c'est l'essence même de l'humanité ; c'est pitoyable. Chacun est bon dans son domaine, et ça, oui, malheureusement, ça ne changera pas.

Au lieu de vivre avec, le système se bat contre. Se battre contre l'inégalité biologique, n'est-ce pas le comble de la stupidité ? Dans ce cas, il serait mieux qu'on arrête de se reproduire, on devrait se cloner pour voir pointer le bout de cette utopie ridicule. La société vit déjà dans un monde en gris, l'habitude en étant la cause. Enlevez-nous nos différences et nous verrons. On fait la beauté de l'humanité pour un défaut, ça résume bien l'homme moderne.

Malgré cette évidence, dans un déni collectif, sans que personne ne s'en consterne, l'inévitable s'est produit : le déclin de toutes différences entre une réflexion progressiste et une réflexion révolutionnaire. Et c'est dans ce courant que, que sans s'en rendre compte, un amalgame profond est apparu entre réflexion et intelligence. Le curieux problème n'est pas, en somme, le fait de chercher une forme d'approbation, qui était au même moment présent chez les penseurs, mais un autre qui semblait bien plus flagrant par sa multiplicité, celle de la qualité. En effet, les

penseurs sont ceux qui expliquent un monde abstrait d'une inconscience collective. Leur intelligence se trouve dans la capacité à déduire, quel que soit le domaine, l'incohérence d'un concept, en matérialisant un raisonnement sur cet opposé. On ne parle pas d'une restructuration du concept, mais d'une création détachée de toute innovation existante, l'inverse donc. Il n'est d'ailleurs pas sans rappeler que les penseurs peuvent être des fonctionnaires ou des dirigeants, étant donné que ce n'est pas un statut physique que l'on peut substituer, mais bien celui d'une capacité insaisissable, le capital intellectuel. Avec des efforts, on peut s'y rapprocher, mais jamais l'atteindre. On peut faire progresser la réflexion, mais pas former l'intelligence. Pour la simple raison que l'intelligence relève davantage de la compréhension que de l'apprentissage ; c'est une vision du monde et une logique différente des communs des mortels.

Dans cette fine minorité, certains, en tirant profit de leur capital intellectuel, ont fait le choix de ne plus détourner le regard, et de prendre la plume, pour exposer la vérité. Celle-ci même, aussi dangereuse qu'elle soumet l'Homme conscient en un être inconscient, tout en étant régné en maître par nos dirigeants politiques et économiques. En désapprouvant la vérité comme information dangereuse, un contrôle est apparu, celui de l'oligarchie. Et c'est dans cette logique que sont nés les penseurs soutenus et les penseurs censurés. Leurs vérités étaient les mêmes, elles étaient justes et impartiales, aimées de tous, qui n'appréciaient pas la vérité ? Ceux qui justement veulent la cacher, nos dirigeants. La concentration de leurs prérogatives, monopole sur un territoire, est la base même de leurs égos, et s'y donne un refus catégorique de les concéder. Dès lors, selon leurs bons vouloir, ils promouvaient n'importe quel penseur susceptible de les satisfaire, se donnant ainsi le rôle d'humaniste. Ces penseurs soutenus jouissaient donc du soutien de l'État pour divulguer et partager leurs savoirs.

Malgré cela, avec beaucoup de tristesse, l'histoire nous a appris que de nombreux penseurs avaient été également censurés pour des propos diffamatoires. En effet, de l'Antiquité à l'époque moderne, la plupart des dirigeants royalistes ont été soutenus par la religion, que ce soit par le biais du baptême ou du sacré, ces deux entités étaient proches. Dès lors, il a été considéré que pour la paix dans le monde, tout écrit non conforme aux convictions bibliques devait être censuré. Ce paradigme a alors empêché certains auteurs de publier leurs livres, étant donné que la conception du monde donnée n'était pas en phase avec la parole ecclésiastique. Cette opposition au nom de la foi ne s'est malheureusement pas toujours arrêtée à la simple censure, mais bien hélas à des exécutions. Cette tendance historique s'est mutée, sous l'époque contemporaine, en d'autres mécanismes coercitifs.

Dans le temps où nous promouvions des droits et libertés singulièrement, les dirigeants politiques appartenant aux institutions législatives et exécutives se sont rapprochés progressivement, en âme et conscience, à un niveau de cruauté jamais atteint dans l'histoire de l'humanité ; a-t-elle point qu'on ne distinguerait plus le bien du mal. La gangrène, finalement emparée et exploitée par ces dirigeants, a permis de juxtaposer la liberté en nouvelle forme de domination : la justice. Cette névrose matérialisée par le biais de la voie judiciaire a été une révélation providentielle à l'endoctrinement de la pensée sociale, de là est née la meilleure façon de ne pas assumer, se victimiser. Une dirigeante étatique malicieuse, dans l'aboutissement de leurs propres intérêts, s'est vue la possibilité de se mettre en position de faiblesse, pouvant ainsi prétendre d'attaquer en justice les penseurs. En s'octroyant ce droit, ils ont alors, avec une

certaine pugnacité, tout en se dédouanant, pris le rôle de protecteur de la nation. Ces pouvoirs entre les mains de ces derniers, lesquels droguent la nation de libertés, ont eu facilement de pousser tous les nuisibles. Ce caractère de victime, renforçant leur image, a alors permis de se saisir de la naïveté du peuple. La diabolisation de l'accusé est depuis devenue un jeu d'enfant.

N'importe quelle atteinte subie par l'État, fausse ou vraie, permettait de les assurer du soutien du peuple. Cette manipulation est d'ailleurs amorcée en corrélation avec les médias, permettant de jouer la carte du professionnalisme journalistique comme une source viable. En comprenant que l'avis n'arrivait pas au moment du jugement, mais dès son accusation, un harcèlement en toute légalité pouvait se dérouler au détriment d'un penseur. Elle se caractérise par des interrogatoires, des mises en détention, des rappels à l'ordre... Ils sont pris à la glotte et exhibés comme des fous sur la place publique, lesquels sont obligés d'accepter de se battre contre la société entière pour survivre. Les pressions quotidiennes des établissements publics à leurs égards, que ce soit financière ou judiciaire, leur sont incessantes, au point où la vérité peut s'interpréter comme la vivante mort. À une intensité différente, les fonctionnels transitions ou progressions sont traités avec les mêmes égards, une hostilité rendant difficile ou impossible toute ascension.

Ce piège ahurissant, délirant, découlant de la folie humaine, provient d'un endoctrinement fait au nom de la liberté. Dans cette ombre, réside une vérité, source de toutes névroses et de rejets, une hiérarchie sociale non assumée. La liberté est devenue un moyen de contribuer à l'oppression sociale par le biais de citoyens décontenancés de tous repères sociétaux. En délaissant le peuple aux rapports politiques tout en lui assurant que les dirigeants sont responsables, une chose a été créée artificiellement : le désintérêt. Dès lors, par manque d'intérêt, on finit par croire que la réalité nationale est une alternative, les premiers touchés sont les moins bien informés, les fonctionnels production. En reniant tout sens commun de nos devoirs en tant que citoyen, dont s'instruire et construire notre nation, une métamorphose culturelle s'est opérée.

Le modèle éducatif au 20^e siècle était rigoureux et intransigeant, ce qui créa des sociétés douées intellectuellement. Ce système était aussi poussé par une époque où les écrans n'existaient pas ou très peu, impliquant une grande stimulation des échanges et une accroche directe avec la réalité.

Dans ces conditions, la vie se déroulait au moment présent, une vie collective avec des repères sociétaux qui suivait linéairement les générations précédentes. On reprenait de celles-ci, un savoir vivre respectueux à l'égard d'autrui et de nous-mêmes. Le peuple doté de réflexion votait pour des candidats sérieux et responsables. Au 21^e siècle, une fracture brutale est apparue. La perte du niveau de l'éducation populaire et l'arrivée des réseaux sociaux ont réduit de plus en plus les interactions sociales. La réalité glissait peu à peu vers une réalité virtuelle. En conséquence, le niveau de développement des individus a baissé, quand d'autre part on acceptait de plus en plus la différence des individus. De fait, la hausse de la stupidité au regard du siècle dernier a permis un élargissement de l'éventail des candidats. De cette ambivalence, ces derniers disposaient de moins de culture que leurs prédécesseurs. Les Français, moins informés et curieux, se sont retrouvés, pour la plupart, à seulement acquiescer aux idées sans vérifier leur faisabilité. La société davantage sotte fut néanmoins séduite par une idée, la protection de nos

droits et libertés. On est passé d'auteur à spectateur.

Ce mouvement sera générateur d'indulgence, que ce soit au niveau professionnel ou personnel. À partir de ce moment, la fracture est née. Alors qu'il s'est écoulé trente ans, nous avons affaire à deux normes sociales de deux mondes différents. L'une du 20^e siècle, l'autre du 21^e siècle. En courant derrière les libertés comme si c'était des papillons, il n'a jamais été pris la peine de se retourner pour regarder si on ne perdait pas de vue les sujets importants tels que la politique, l'économie, ou notre histoire. Et donc, en regardant ailleurs, les dirigeants ont pu impunément fortifier leur prédominance sur la population. Dans le même temps, en s'écartant petit à petit de nos valeurs ancestrales, un bouleversement des valeurs morales a eu lieu, rendant brusquement la population d'une hétérogénéité jamais vue. Ces deux éléments illustrent cette hiérarchie sociale non assumée, où personne ne se comprend et tout le monde se sent trahi. En effet, à contrario d'un système totalitaire, tenant des limites claires à ces libertés, notre système démocratique du 21^e siècle a floué celles-ci. Le cadre fixé est devenu insaisissable, perdant ainsi nos repères, nous avons dû créer de nouveaux codes sociaux. Ces derniers sont si fragiles puisqu'ils ne s'appuient sur aucune racine de notre histoire.

Avec plus de libertés, il y a eu une recrudescence du respect et de la place de chacun dans la hiérarchie sociale ; rendant plus facile de se victimiser et en même temps plus simple de contester ses responsabilités car on ne sait pas. Mais ce manque-là est, pour les plus naïfs, une illusion soporifique dévastatrice. On pense que l'indulgence dans notre société va les protéger, alors qu'elle contient une controverse toxique. Les premières entreprises qui jouent le jeu sont celles qui n'hésitent pas à demander la qualité du service, entraînant une déshumanisation qu'on finit par comparer par des machines. Bien sûr, c'est tout à fait bienveillant, la liberté de ne pas assumer ses dires, c'est un droit. Le travail n'étant plus limité par la présence des salariés, il est possible dorénavant de terminer à la maison, c'est bien qu'ils diraient, nos cadres sont autonomes.

En perdant ces repères fixes, les humains sont devenus des services à usagers. A contrario d'une usine où les ouvriers travaillaient ensemble, le retard étant collectif et donc la responsabilité ne reposant pas uniquement sur une seule personne, ce qui n'est plus le cas dans notre société actuelle. Pour une faute commise, on passe de "malheureusement nous ne pouvons plus garder" à "ah mais si c'est toi, ça va". La sanction étant devenue à modulation variable dans une société qui se dit bienveillante mais sans repères, ça entraîne forcément de la pression puisque l'on ne sait pas à quoi s'attendre.

Malgré les apparences, la société actuelle, dans une inconscience collective, se bat entre la conservation de nos valeurs ou leur suppression en faveur de la liberté. Nous ne sommes plus seulement dans une pression pour la réussite, mais également, une oppression invisible dictée par notre soif de liberté. Ce processus a pu voir le jour et s'amplifier puisque nos dirigeants l'ont même incité. Ils ont toujours cherché à accorder davantage de libertés sans que la majorité populaire le demande, et nous l'ont d'ailleurs imposé avec des lois et engagements internationaux. La malice de cette conquête est double, quand on observe qu'ils utilisent cette liberté pour attaquer les gêneurs, mais, dans le même temps, en faire une distraction pour avoir les mains libres. La stupidité a donc été génératrice de l'oppression sociale, du fait que la population soit devenue désintéressée de la réalité. Le résultat est flagrant, une augmentation de

l'individualisme et la recherche de la différenciation, dans un monde où trouver sa place, c'est réussir à pointer du doigt le fautif de sa misère. Mais qui est le fautif ? Qui a entraîné ce désintérêt ? Qui a accepté de se désintéresser ? Qui en bénéficie ?

Forcément, c'est une société dépressive sous perfusion qui naît et qui délaisse tout savoir-vivre pour se concentrer sur soi-même. Ce trouble si intense, venant à en oublier toutes règles morales non encadrées par la loi, détruit les individus et leur laisse le droit, dans son sens propre, de vivre hors la loi. Ce développement exponentiel de ces libertés est devenu une vraie prison à ciel ouvert, une niche de fous ne reconnaissant plus le bien et le mal ; ceci est la monstruosité de notre siècle. Paradoxalement, aux premières apparences, tout semble contrôlé, on les rassure. Il est dit qu'on a fait le bon choix et que les choses avancent. Mais, malgré qu'on soudoie les questions, la vérité finit, après quelques années, par exploser au visage avec un constat : la démocratie a cessé d'exister le jour où on a déconnecté les Hommes de nos valeurs ancestrales.

Comment demander à des hommes de réfléchir si la population pense que cette liberté est saine ? Il a été vendu une vie d'esclave comme un moyen pour les Hommes d'assouvir une liberté manquante ; alors qu'elle se résume en quatre mots : travailler, réseaux sociaux, dormir.

La virtuosité de ce système est permise grâce à un accord tacite entre les dirigeants économiques et les dirigeants politiques. Leur victoire en longueur ne cesse de s'approfondir en face des penseurs, pour la simple raison que la population ne pense plus. En rendant progressivement notre société inerte, avec leurs méthodes, ils ont pénétré à la racine tous moyens de penser, engendrant, d'une part, une défavorisation des penseurs, et d'autre part, l'incompétence des lecteurs à suivre le cours d'une pensée. Réussir à bloquer la réflexion est d'une cruauté intelligente, empêchant tout sursaut de la population. Ces dirigeants politiques, qui sont interchangeables, ont utilisé leur capital relationnel pour imposer cette structure légitimée par leurs prérogatives. Ces oligarques sont devenus les nobles du nouveau régime, leurs privilèges à proprement parler figurent de la même manière, par le biais de leur grande influence directe au travers de leurs relations, mais également indirecte sur lequel ils jouent avec les médias, élaborant ainsi cette contrefaçon de la liberté. La matrice irréfragable dans laquelle ils sont installés est hors sol. La défaite est d'autant plus totale, quand on se rend compte que des manifestations, telles que les gilets jaunes, n'ont donné aucune crainte à nos dirigeants de toutes actions populaires. Le siège de ces dirigeants politiques n'est absolument pas confortable par une quelconque démocratie, celle-ci ne subsiste que de mots et de faits dans les élections. Je le conjure, en espérant que ce n'est plus un secret pour personne, en disant que la population est d'ores et déjà tronquée lors des campagnes politiques. Les préjugés inculqués par les sources d'informations ont biaisé l'image des candidats en les classifiant sans même avoir posé un mot ; si tant est qu'on leur donne la parole. Quant à ceux se courbant le plus le dos, ils sont catapultés sur la scène avec l'appui des médias, dont leurs grandes qualités se résument à faire croire à une reconnaissance et assurer la sécurité.

Le plus déprimant, c'est que l'ignorance et le mépris de ces gens-là à l'égard des autres candidats est illusoire. Pour cause, ces personnes, des projecteurs soutenus et mis sous pression par des forces de l'ombre, se battent pour un combat qui ne leur appartient plus. En effet, les Hommes peuvent se valoir, et donc se défier, quand ils partent des mêmes conditions ; dès lors, seul le

capital intellectuel prime, figurant ainsi un mode démocratique et méritocratique. La clé de sa protection réside auprès de l'impartialité de ceux qui décident, soit l'employeur, soit le peuple.

Cette méthode se brise lorsque la nomination est liée à un capital relationnel ; traduite soit par recommandation pour les entreprises, soit par sur-médiatisation pour des élections publiques.

Cette injustice présente dans notre société est aussi une source de malaise, venant appuyer la hiérarchie invisible ; où sont les égalités et les libertés qu'on proclame tant ? Ces contradictions nous englobent. Dorénavant, la beauté et le paraître sont devenus les seuls buts de ces candidats à une élection politique. Ils sont les intermédiaires de ceux qui les favorisent par les sondages et les médias, les vrais tyrans de notre société, les dirigeants économiques.

Les seuls vainqueurs d'une élection et influenceurs de l'ombre sont ceux qui mettent en soumission nos dirigeants pour de l'argent. Ces intermédiaires influencés par l'argent et le pouvoir, au point d'en renier la volonté du peuple, sont seulement des marchands de sable. Les dirigeants économiques qui les soutiennent sont les ultra-riches qui accaparent le pouvoir en échange de l'argent, ce pouvoir qui renforcera leur prédominance économique et politique. Les nations ont muté en bastions de riches se disputant le monopole des marchés. La perversité de cette approche se réside dans l'incapacité du peuple à se rebeller, n'étant ni écouté et sans argent.

La société capitaliste n'est pas, dans ces circonstances, le paroxysme pour soumettre un peuple ? Et ces derniers n'auront jamais arrêté de courir derrière l'argent et la reconnaissance, pour finalement, à la fin de la vie, se retrouver déshonorés et impuissants. Alors que, de l'autre rive, ce contrat avec les dirigeants économiques vient assurer aux intermédiaires, d'une part, un soutien indéfectible des médias et des influenceurs, puis, d'autre part, la capacité de leur emprunter de l'argent pour tenir à flot la situation d'un État et son développement. L'argent, source du monde et du pouvoir, est insatiable, l'État n'a pas besoin de souscrire d'une dette béante pour que les intermédiaires courent à l'hameçon. L'homme est cupide, il en profite quand il peut.

La perte de la morale et la modulation de la liberté par la classe dirigeante, embringant dès lors nos valeurs sociales, a fait disparaître toutes responsabilités liées à l'engagement de notre culture, et donc toutes tentatives à une prise de conscience. Même si les grands fossoyeurs de notre nation ont, avec une fine minutie, prodigué ce plan machiavélique ; nos citoyens n'en demeurent pas immaculés. Blâmer ce complot est si facile, alors qu'une part de responsabilité réside dans nos foyers. Cette organisation consolidée sur plusieurs décennies est proportionnelle à la naïveté de notre population. Cette histoire ne s'est pas construite en un jour, juste sous ses yeux, il a été accepté une société en putréfaction sans jamais avoir regardé ailleurs que ce qui a été proposé.

La population a vendu son honneur et son éducation pour le wokisme, en grattant tels des drogués à toujours plus de libertés. Les règles sont importantes et ne sont pas un frein à notre évolution, si une remise en question ne permet pas de comprendre que tout ce qui est donné n'est pas forcément bon ; il n'est alors pas légitime de se plaindre. Reprenons confiance en notre peuple avant de vouloir faire changer les choses, ce n'est pas une faute de tomber, c'en est une de ne pas se relever.

Aurlanne Brière

Échec et Mat

J'ai toujours aimé les yeux marrons pour ce qu'ils dégagent dans le regard. Du mystère à la profondeur, à l'insaisissable. Il faut dire que je leur trouve un charme fou, accentué par le fait que j'admire souvent ce que les autres prennent en rejet. Les siens sont soulignés par de discrètes taches de rousseur qui prolifèrent et s'imposent de plus belle sous le soleil. Et ses cheveux... de volumineuses et légères boucles, d'acrobatiques anglaises brunes qui se déposent sur sa nuque.

Elle ressemble à une poupée de porcelaine, les contours de ses lèvres dessinées en cœur.

Coline s'excuse de son corps qu'elle juge trop formé et de ses cuisses galbées qui me séduisent.

J'aimerais me cacher dans ses rondeurs et provoquer chez elle le sentiment de paix.

C'est donc ça ! L'enivrant parfum de l'amour qui porte l'odeur du miel, le volcan dans le cœur.

Sous ma peau, un petit être agité bondit dans tous les sens, fait des bulles qui éclatent et mange des bonbons acidulés au goût framboise.

Mai 2022

L'air extérieur est doux, c'est encore le printemps. Les oiseaux donnent leur spectacle, les plus beaux insectes s'exposent, notre pigmentation rougit sous les rayons et la bise nous caresse délicatement. L'herbe est verte pomme, le pollen s'infiltré dans tous nos pores, le soleil flambant s'écrase sur nos cuirasses et les fleurs de redressent, conquérantes. Nous faisons d'une vieille couverture une nappe de pique-nique où l'on dépose les mets que l'on a préparés avec soin, chacun de notre côté. Des tomates cerises, des bâtonnets de carottes et de concombres avec une sauce crème/ciboulette/ail, du pâté avec des cornichons, du pain, du bon fromage du marché et d'autres gourmandises en tout genre. On a ramené quelques feuilles cartonnées A4 avec des crayons de couleur, des feutres, des stylos. Le dessin, un des nombreux points en commun que nous avons.

- Tu te souviens de notre première rencontre au travail ? On a à peine eu le temps de se présenter, je t'ai souhaité la bienvenue, je me suis aussitôt excusée de ne pas pouvoir prendre le temps de discuter avec toi, et je suis partie amener un enfant à son rendez-vous. Bon, faut dire que je me suis bien rattrapé par la suite...

Elle esquisse un sourire, hoche la tête et poursuit.

- Et quand les enfants ont dit qu'on était tellement complices qu'ils nous voyaient bien être

ensemble ?

- Ils sont forts ces mômes ! Quel sens de l'observation, ils avaient bien ressenti la chose. Enfin, du moins ils n'en étaient pas loin...

Comme intimidée de recevoir mes mots, ses pommettes se colorent et sourit timidement. Elle lance son regard de l'autre côté de la berge avant de le replonger dans le mien et de baisser les yeux, gênée.

Nous sommes toutes les deux éducatrices dans une Maison d'Enfants à Caractère Social et il ne m'a pas fallu plus de 45 secondes pour être captivée par sa présence. C'est évident qu'il se passe quelque chose en moi dès qu'elle se trouve dans mon champ de vision. Je me refais en boucle dans ma tête nos premiers regards inquisiteurs, nos premières tendresses et confidences, l'excitation du secret partagé, ses petits mots déposés dans mon casier, nos longues conversations jusqu'à tard, nos premiers pleurs chaque soir où nous devons nous quitter.

L'électricité passait et demeure encore dans chacune de nos caresses.

La rivière de la Dordogne est claire, transparente, et très froide (pour moi) mais je fais l'effort de suivre Coline pour une baignade sauvage. Le courant d'eau emporte les branches mortes mais épargne nos corps qui tentent de lutter face au chaos.

Ma belle amazone ôte sa brassière et plonge les épaules dans l'eau, dissimulant son buste sous les reflets. A la surface, la naissance de sa poitrine se dessine. Je n'ose laisser tomber mon regard sous l'eau. Je m'en tiens au-dessus de ses clavicules.

Coline s'avance vers moi, tant bien que mal, au milieu du torrent. De ses bras tendres qu'elle tend vers moi, elle m'enveloppe le corps en y faisant tout le tour, avant de me ramener à elle. Mes palpitations cardiaques m'amènent à reprendre mon souffle. Ma peau frôle la sienne qui est nue et qui a la chair de poule.

La sensation est agréable et provoque sur mon épiderme une montée de frissons qui marquent le premier sentiment de désir. Nos lèvres se frôlent mais ne s'embrassent pas, pas cette fois.

L'heure tourne et le caractère onirique de cette journée s'effondre peu à peu. La réalité de la situation me rattrape et tout devient plus lourd dans le cœur au fil des minutes. C'est une colonie de sentiments, une nuée d'amour amer qui glisse sur le vague à l'âme de notre amour impossible.

Je délivre des fragments de mon âme à une femme qui partage sa vie depuis 10 ans avec son mari qu'elle aime profondément. Coline partage deux amours qui la tourmentent mais elle a toujours été honnête.

Juin 2022

Cela fait plusieurs semaines maintenant que nous errons tous les trois sur des sentiers dont on ne connaît ni les règles, ni l'issue. Tour à tour, on essaye de laisser chaque amour se vivre mais aucune des configurations essayées n'est satisfaisante.

On s'est vu toutes les deux, tous les trois, rien que Mat et moi, avec d'autres personnes aussi.

Nous avons ri, pleuré, partagé, éprouvé de l'empathie et du respect, de la sympathie, de l'alliance, échangé nos doutes, nos chagrins, nos peurs.

Nous avons fait des soirées pizzas, regardé le film *Gazon maudit*, joué à des jeux de société, fait des pique-niques et des balades autour de lacs, dans des forêts, dans des grottes, visité des villages, pris du bon temps dans des bars et restaurants. Nous nous sommes vus, appelés, écrit.

Nous avons échangé des poèmes, des pensées, des idées, fait des tirades sur l'amour de soi et des autres, sur toutes les belles choses que l'on mérite de vivre dans ce climat de tempête.

Chaque fois que j'exprimais l'idée de fuir leur mariage, Mat me répétait : « si tu pars, je pars et Coline se retrouvera toute seule ».

Les premières fois, étonnée, je tentais de découvrir les raisons de son positionnement, en vain. Il ne donnait aucune autre explication que : « c'est comme ça ». Les fois d'après, je lui rétorquais sa phrase fétiche, à mon tour.

C'était comme un jeu de celui qui oserait se défilier, se sacrifier pour l'autre. On ne prêchait pas pour notre paroisse, même si le cœur ne pouvait faire autrement.

Pour lui, j'étais celle qui ajoutait un nouveau bonheur sur le visage de celle qu'il aime depuis tant d'années. Pour moi, il était celui qui devait rester à ses côtés et je n'étais qu'un pavé dans la marre qui s'était encore fourré dans une impasse. Dans mon imaginaire ils étaient le roi et la reine et j'étais le pion.

Pour Coline, le choix n'était pas opérable, elle n'arrivait à se résoudre à avancer avec l'un/l'une plutôt que l'autre. Choisir était renoncer.

Dans cette situation, aucun de nous trois n'arrivait à trouver de remède miracle à nos souffrances individuelles et communes, nous étions pris au piège. Notre piège, à tous les trois. On ne voulait ni souffrir, ni faire souffrir les autres.

Alors, comme liés par un pacte invisible avec Mat, je continuais à faire grandir mes sentiments d'amour pour Coline.

Mat me sondait sur la nature et la portée de mes sentiments envers Coline et sur mes projections futures. Il tenait à savoir qui je suis et qui j'aurais pu être pour sa femme s'il n'avait été dans l'équation. J'étais embarrassée par ce contexte mais je répondais avec franchise. Il y avait quelque chose de vrai entre nous qui me poussait à aller au-delà de mon inconfort et de mon

incompréhension.

Mat encourageait Coline à passer du temps auprès de moi, à se laisser aller à ses émotions. Il favorisait cette relation, l'incitait et donnait son accord, même si on se doutait bien que lui aussi en souffrait.

Il disait parfois que son rôle auprès de Coline n'était désormais plus, qu'il avait achevé sa quête et que moi, je pouvais la prolonger.

Les semaines passent et les rencontres tous les trois se teintent de tristesse. On ressent bien que la situation devienne pesante et que les sentiments sont à vif, bruts. On a essayé de se détacher, Coline et moi, mais on n'a pas réussi plus de trois jours. Trois jours sombres où il était évident que l'on échoue. Puis Coline et Mat ont tenté de relancer la flamme sans que cela ne tienne non plus. Alors ils ont essayé de prendre leurs distances et de voir comment cette tentative de séparation allait se profiler.

14 août 2022

J'ai prévu d'amener Coline dans les Pyrénées, notre tout premier voyage. Après ces derniers jours intenses et remplis de rebondissements, nous avons besoin de prendre l'air. J'ai réservé un logement sur la place principale de la ville de Cauterets et j'ai bien prévu que ce séjour se passe en beauté.

J'aime tant cet endroit et j'ai à cœur de le partager avec celle que j'aime. Nous nous promènerons dans le village à la recherche des meilleurs berlingots, dînerons dans un restaurant dont la vue serait imprenable, nous irons chuter et se faire de jolis bleus à la patinoire, prendre un café bien chaud au pied de la montagne. On s'autoriserait à rêver, à vivre ces jours à deux, occultant nos tracas, nos peines, nos incertitudes.

Cela fait deux semaines que j'ai coupé tout contact avec Mat pour y voir plus clair et me sentir *plus saine d'esprit*. J'ai une indescriptible affection pour lui et j'ai tant aimé le découvrir. C'est un chevalier au grand cœur, un draideu généreux aux yeux bleus intenses. Rompre les liens était le seul moyen que j'aie trouvé pour que l'amitié entre Mat et moi cesse de s'accroître. Il est l'époux de celle dont je dérobe le cœur, non secrètement, bien heureusement. Je me sens tout de même honteuse, ingrate, coupable et j'en passe. Que de sensations qui ne se marient pas avec le sens de l'amitié.

J'avais besoin de cette pause pour me recentrer.

Le déroulement du week-end allait s'achever sur une prise de décision de ma part et il n'y avait que deux issues possibles : continuer à deux avec Coline ou partir définitivement. Je savais que l'on vivait nos dernières heures de flou et d'incertitude. J'étais bien décidé à faire un choix et à avancer, quel qu'il soit; il le fallait.

La veille de notre départ, nous dormons chez mes parents à mi-chemin. C'était aussi l'occasion pour eux de rencontrer celle qui fait détonner le cœur de leur fille depuis quelques mois.

15 août 2022

Le 15 août est un jour qui, pour les Catholiques, symbolise la Solennité de l'Assomption de la Vierge Marie; soit l'élévation au ciel de la mère de Jésus (son corps et son âme), à la fin de sa vie terrestre. Il s'agit également de l'ancienne fête nationale en France, instaurée par Louis XIII. Napoléon Bonaparte a aussi nommé ce jour la « Saint-Napoléon ».

Cette matinée du 15 août est ensoleillée, c'est le jour du départ. Nous prévoyons de prendre la route après le déjeuner du midi qu'on avait bien entamé.

13h39, je reçois un message de Mat sur mon téléphone :

« Désolé pour tout ça. Prends soin d'elle Chouquette, je t'ai toujours aimé. Elle mérite qu'on l'aime. Prends soin d'elle Chouquette... Pour mes funérailles, elle sait ce que je veux, même si je pense que personne n'aura les couilles de le faire... Soyez heureuses ». Des émojis joyeux, amoureux et des cœurs clôturent le message.

Un horrible sentiment traverse tout mon corps et l'effroi m'immobilise. Qu'est-ce que cela signifie ?

Dans le même instant, Coline reçoit une vidéo qui le montre lui, face caméra, avant d'accuser leur grange, la chaise en bois sur la terre battue et la corde nouée sur la poutre. La vidéo se coupe.

Dans ma tête, un cracheur de feu brûle toutes mes cellules et me foudroie sur place. Je reçois un autre message de Mat, qui souligne son goût prononcé pour l'Histoire et la liberté :

« Le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, ça te parle ? Et ben le droit de chacun à disposer de sa vie comme il le souhaite en est un aussi. Je vous aime, garde seulement ça. Soyez heureuses. »

Et puis plus rien.

Mat n'écrit plus, ne répond plus. Le silence, le vide. Je deviens catatonique. Je voudrais être un personnage de fiction et son écrivaine pour pouvoir arrêter de noter ce scénario cauchemardesque, effacer les lignes et tout recommencer. Je rêve d'appuyer sur la touche supprimer et de mettre sur pause la vitesse accélérée de la scène; réécrire l'histoire. Avoir seulement imaginé cette putain d'histoire. C'est irréel, ça ne va pas se passer comme ça.

Nous sommes des lionnes en cage, on attend que les secours que l'on a prévu interviennent et nous rassurent sur ce qu'il se passe de l'autre côté de la Région. On attend depuis plus d'une heure, on tourne dans tous les sens. On tente de respirer malgré les intuitions terribles qui nous habitent et tous nos membres qui tremblent. C'est anormalement long. Nous sommes impuissantes et à des kilomètres du domicile. Tous les scénarios passent dans nos têtes mais le plus tragique n'est que coup de vent, tant nous sommes en survie.

Le téléphone sonne.

Coline prend l'appel, sa mère est à l'autre bout du téléphone. Seulement deux mots, simples, foudroyants, sont prononcés : « c'est fini. »

In vraisemblable. Abomination. Coline se met à répéter sa difficulté à croire à une chose pareille, elle hurle, tombe au sol, déverse des larmes noires, abattue et percutée par la violence de ce qu'il s'est passé en une fraction de seconde. Elle a quitté la scène. Je me tiens debout, en état de sidération, le choc m'écrase de tout son poids. Coline est une marionnette dont on a coupé les fils. L'herbe pourtant verte qu'elle recouvre devient jaune et sèche, perdant tout son éclat. Les couleurs se dérobent, laissant place à l'horreur absolue. Autour de nous, les décors se transforment en scène de guerre, en apocalypse, en fin du monde, notre fin du monde, la fin de notre monde, de son monde, du monde. L'inhumanité, la peur, la mort, la culpabilité, l'incompréhension, la promesse rompue, l'échec.

Coline, effondrée sur le sol, relève difficilement la tête et me regarde. Ses yeux marrons sont devenus rouges pourpre. On peut y voir le néant.

- Ce n'est pas vrai hein? Dis-moi que ce n'est pas vrai, c'est pas possible, c'est pas possible, ça peut pas être vrai, hein ?!

La femme que j'aime m'implore du regard, j'y lis toute sa détresse. Elle attend que je lui donne une réponse, elle demande de l'espoir. J'avale difficilement ma salive, je me sens coincée dans ma gorge, mon visage est stoïque.

C'était pas comme ça que ça devait se passer, on aurait pu faire autrement, c'est de ma faute, j'ai tué le mari de celle que j'aime et je dois lui annoncer de ma bouche qu'il n'est plus de ce monde, qu'il a mis la corde à son cou et que je m'en sens responsable, comment on va faire, à quoi vont ressembler nos lendemains, si seulement, ça aurait pu être évité, pourquoi il a fait ça, pourquoi, il suffisait de pas grand-chose pour que le suicide ne soit pas une solution, il m'a choisie pour prendre le relais et partir, comment vivre avec, c'est pas possible, le pire est arrivé, c'est un cauchemar, je veux pas que ce soit réel, s'il te plaît non, il n'a pas fait ça, on peut pas revenir en arrière, pourquoi, pourquoi c'est trop tard aidez-nous s'il vous plaît, il l'a pas fait c'est pas possible, je ne veux pas, c'est pas comme ça que ça devait se passer, dites-moi qu'il ne l'a pas fait, il n'a pas fait ça putain!?

Pourtant, ma réponse fut brève.

- Je suis désolée, je suis tellement désolée.

Djémila Cambray

Un vent de rancœur

Le ciel éclate. Le bruit du tonnerre, clair et assourdissant, saisit ma chair. J'imagine l'azur se déchirer dans un concert supra-sonore de millions de papiers bulle explosant simultanément. TRACATACATAC. J'imagine le toit se pulvériser au-dessus de ma tête, me laissant nue et sans défense face à la puissance des éléments.

—EMELYNE !

Un cri me ramène à la réalité, celui de ma grand-mère braillant mon nom. La saison cyclonique commence tôt cette année. On est au début du mois de juillet et l'ouragan Sophia traverse déjà la Martinique. Pour ne pas laisser ma grand-mère livrée à elle-même, mes parents m'ont envoyée passer quelques jours chez elle. J'ai accepté, mais j'ignorais que ma cousine serait également de la partie.

Anne-Claire est arrivée hier de la France hexagonale. Chaque année, elle passe une partie de l'été sur l'île natale de sa mère. Elle, elle est née « là-bas », comme on dit souvent dans notre île d'outre-mer, pour désigner le territoire de la France continentale. Pour être honnête, je ne l'aime pas beaucoup. Ce n'est pas une mauvaise personne, mais quelque chose en elle m'exaspère, son regard, son sourire, son attitude... Je ne sais pas, mais ça m'énerve.

Je récupère les couverts dans le tiroir de la cuisine et rejoins ma grand-mère dans la salle à manger. Elle est déjà assise à la table du déjeuner, et m'attend en la tapotant du bout de ses doigts. Je dispose soigneusement les couverts de part et d'autre de son assiette, consciente qu'elle a hâte de pouvoir commencer à manger. J'en fais de même à ma place et renouvelle ces gestes devant une chaise vide.

— Où est Anne-Claire ?

— Oh Annie, commence madame grand-mère en adoucissant le ton, elle est encore dans sa chambre. Tu sais, avec le décalage horaire, elle doit être fatiguée. Tu peux l'appeler, s'il te plaît ?

Je me lève de table en prenant soin de ne pas rouler les yeux vers le ciel, grand-mère le prendrait pour un manque de respect. C'est un véritable sucre quand il s'agit d'Anne-Claire. Il est midi passé et elle lui permet encore d'être dans sa chambre alors que je suis de corvée depuis ce matin. Mais il ne faudrait surtout pas bousculer la belle et délicate Annie qui vient de traverser l'Atlantique pour nous faire l'honneur de sa présence.

À mesure que je m'approche de la fenêtre, en bas de l'escalier, le martèlement de la pluie contre la vitre s'amplifie. Je frissonne en voyant tous les arbres, sans exception, se ployer d'un même côté par la violence du vent. Encore un peu et on risque d'entendre une branche se fracasser contre un mur. Je prie intérieurement pour que le ciel nous en épargne.

Tout à ma réflexion, je ne me rends pas compte que je suis arrivée devant la chambre

d'Anne-Claire. Je frappe, plus fort que je ne l'aurais voulu.

– Quoi ? Crie une voix agacée.

J'ouvre la porte le plus délicatement possible, m'attendant à recevoir une vague de haine, mais il n'en est rien. Anne-Claire est debout face à la fenêtre, la tête collée contre la vitre. Je me demande ce qui capte autant son attention à l'extérieur, puis je constate sa main portée à son oreille. Elle est cachée par les grosses boucles parfaitement définies de ses cheveux châtain aux reflets blonds.

– ... Non, je t'ai dit que je vais bien, je suis chez ma mamie. Tu m'entends ? Arg...

Je comprends alors qu'elle est au téléphone. Elle a dû sentir ma présence parce qu'elle se retourne d'un coup vers moi.

– Punaise Emelyne, il n'y a pas de réseaux ici ? Mon mec s'inquiète au sujet de l'ouragan. J'essaie de lui expliquer qu'on est préparé à ce genre de phénomène, mais il ne comprend pas ce que je lui dis.

– Ah, je vois. Mais avec l'orage, tu vas avoir du mal à capter. Tu devrais essayer le téléphone près de la table à manger.

Il n'en fallait pas plus pour la faire dévaler l'escalier comme une furie. Quand je m'attable, elle est toujours au téléphone à échanger des mots doux avec son chéri. Grand-mère me lance alors un regard interrogateur auquel je réponds par un haussement d'épaules, l'air de dire « je n'en sais pas plus que toi ».

Après ce qui m'a semblé comme une éternité, Anne-Claire se décide enfin à nous rejoindre à table. Je mourrais de faim. Sans les règles strictes de grand-mère, j'aurais déjà englouti tous les plats qui se trouvaient devant moi. Mais j'ai dû attendre que tout le monde soit assis pour commencer.

– Ça sent trop bon, mamie, lance Anne-Claire à coups de grands sourires pour amadouer l'intéressée.

À mon grand désarroi, le visage de cette dernière se radoucit. À quoi je m'attendais-je ? J'ai toujours su que c'était la préférée de grand-mère. Je sais que c'est en partie parce qu'elles ne se voient pas souvent, puisque Anne-Claire vit sur un autre continent. Mais je suis sûre que la beauté de ma cousine y est pour beaucoup. À chaque fois que grand-mère la complimente sur ses cheveux bouclés, sa peau dorée ou ses yeux clairs, je sens la fierté qu'elle a d'avoir une petite fille à la peau *chapé*¹. Mais à moi, aucune remarque sur ma peau aussi noire que la sienne ou sur les cheveux crépus et courts que l'on a en commun, à part une injonction quasi quotidienne à les faire pousser et des reproches sur le fait que je n'utilise pas les bons produits. Mais quoi que je fasse, ce ne sera jamais bon. Je ne ressemblerai jamais à Anne-Claire. Alors j'ai envie de péter les plombs, de leur dire à toutes les deux d'aller se faire foutre, mais je garde le silence. J'attends juste que ma cousine s'asseye, se serve et... non d'une pipe, commence à manger !

Grand-mère se racle la gorge. Son visage se fige dans une moue de désapprobation. Anne-Claire repose son poulet dans l'assiette en levant les yeux au ciel.

¹ Créole martiniquais : peut qualifier la peau d'une personne ayant un métissage africain et caucasien.

– Tu n'as pas l'impression d'avoir oublié quelque chose, ma chérie ? Demande mamie d'une voix qu'elle veut douce mais qui cache difficilement son énervement. Tout en disant cela, elle tend sa main droite vers moi et la gauche vers Anne-Claire. Habitée à ce rituel, je saisis automatiquement la main que grand-mère me tend, mais la gauche reste en l'air. La poitrine d'Anne-Claire se gonfle et s'abaisse lentement. Elle soupire.

– Je n'ai pas envie de prier mamie.

– Pardon ? Reprend l'intéressée pour être sûre d'avoir bien entendu.

– Je ne veux pas prier. Je refuse de me soumettre à une religion colonisatrice. Mais toi, je ne t'empêche pas de le faire si tu veux.

Mamie reste éberluée. Elle ne dit plus rien. Les propos d'Anne-Claire l'ont profondément choqué, comme le coup de tonnerre qui m'a saisi quelques minutes plus tôt. Je me rends compte soudain, que le temps à l'extérieur s'est calmé ; ou alors c'est l'impression que j'ai depuis que la tension à l'intérieur de la maison est devenue plus électrique.

– Anne-Claire, ne dis pas de bêtise. Donne-moi la main, pour la prière.

– Non.

La réponse tonne comme un grondement sourd. La peur monte en moi, mêlée à un soupçon de pitié quand je constate que grand-mère est plus désorientée qu'énervée. Le monde évolue et elle a perdu ses repères. Elle ne sait plus comment réagir face à la nouvelle génération avec ses nouvelles idées, ses nouvelles croyances, alors elle s'accroche à ce qu'elle a toujours connu. C'est une femme très têtue. J'en ai la confirmation quand je la vois se lever dans le plus grand silence, récupérer les plats un à un, et les ramener à la cuisine.

– Pas de prière, pas de repas, déclare-t-elle sobrement avant de disparaître en haut de l'escalier.

Je me retrouve alors en tête à tête avec Anne-Claire. Je lui lance un regard noir, que j'espère suffisamment éloquent, mais je ne lis que l'étonnement sur son visage. Ça m'énerve d'autant plus.

– Tu te rends compte de ce qu'elle fait ? Me demande-t-elle.

– Tu n'as qu'à t'en prendre à toi-même, je marmonne.

– Ne me dis pas que tu cautionnes sa façon d'agir ?

– Tu sais à quel point elle est têtue, ça t'aurait tué de faire semblant de prier avec elle ?

– Semblant, c'est ce que tu fais, toi ?

Je ne sais pas pourquoi, mais cette question me pique au vif. Est-ce que je fais semblant ? À vrai dire, je n'en sais rien. Et ça me fait d'autant plus mal que je me rends compte que je ne sais même pas si je prie par foi ou par automatisme. Que j'ignore si je veux ou non prier, je le fais, tout simplement. Je m'autorise rarement à faire ce que j'aime, contrairement à ma cousine qui est parfois à la limite du sans-gêne.

– La vérité, c'est que mamie ne m'aime pas assez pour m'accepter tel que je suis, continue Anne-Claire constatant que je n'allais pas répondre à sa question.

Cette fois, c'en est trop.

– Tu ne vois pas à quel point tu es ingrate ? Tu as toujours été sa préférée, je poursuis avant de lui laisser le temps de répondre quoi que ce soit. Quand tu es là, c'est Annie par-ci, Annie

par-là. Oh comme Annie est jolie *Manman, mi bel chivé, épi zyé'y clè*² ! Tu es sa fierté et moi, elle me remarque à peine. C'est pour ça qu'elle te laisse faire tout ce que tu veux. Mais toi, tu abuses, tu tires un peu trop sur la corde. Tu fais la belle pour amadouer les gens et obtenir ce que tu veux, mais tu te fous de ce qu'ils ressentent.

Le silence s'installe. Long, beaucoup trop long. Puis, au bout d'un temps interminable, Anne-Claire prend la parole.

— Je... Je suis désolée. Je ne me rendais pas compte de l'image que je renvoyais. Mais, toi aussi, tu es belle, tu sais ?

— Ce n'est pas la question. Je te parle de ton ingratitude envers notre grand-mère.

— Celle avec qui tu fais semblant pour obtenir son approbation ? C'est peut-être ça, ton problème, après tout. Tu ne te sens pas en confiance parce que tu penses que tu ne plais à personne. Et tu crois que si tu leur tenais tête, les autres te rejetteraient. Mais qui sont ces gens à qui tu veux plaire ? Des anciens camarades de classe ? Des inconnus sur les réseaux ? Des gens dans la rue ? Tu ne devrais pas définir ta valeur par rapport aux regards des autres, surtout s'ils ne sont personne pour toi.

La honte m'envahit, à moins que ce ne soit une émotion plus forte comme le soulagement ou la gratitude. J'ai l'impression qu'elle a dénoué un nœud en moi. Je veux constamment plaire aux autres, quitte à me perdre moi-même. Qui aurait cru que c'est la personne qui m'exaspérait le plus qui aurait mis le doigt sur le problème que je ne parvenais pas à voir toute seule ? Je me sens tellement idiote de lui en avoir voulu de se sentir belle et d'en tirer la confiance qui lui permettait d'accomplir tout ce qu'elle voulait. Mais quelque chose me chiffonne encore.

— Tu as sans doute raison, je concède, mais grand-mère n'est pas n'importe qui. Même si elle peut être sévère et parfois injuste, je sais qu'elle m'aime plus que tout. Elle m'aime autant que toi, mais elle le montre différemment. Je ne veux pas plaire à tout le monde, mais je veux au moins essayer de faire plaisir à mes proches.

— Même si tu dois te renier ?

— On n'est pas toujours d'accord avec les gens qu'on aime. Ce qui compte, c'est de trouver un terrain d'entente. Tu sais à quel point elle est bornée. Tu ne voudrais pas faire un pas vers elle ?

Tant d'expressions se lisent sur le visage d'Anne-Claire tandis qu'elle pèse le pour et le contre de ce que je viens de lui dire.

— Là c'est toi qui marques un point, concède-t-elle enfin. Je mettrai un peu d'eau dans mon vin, et pas seulement parce que je meurs de faim, dit-elle en caressant son ventre.

On éclate toutes les deux de rire. Je ne me souviens pas de la dernière fois où on a eu un fou rire ensemble, on a beaucoup de temps à rattraper toutes les deux. Une chaleur m'envahit quand elle entoure mes épaules de son bras et me chuchote à l'oreille.

— Tu es magnifique, si grand-mère et les autres ne le voient pas, c'est leur problème. Moi, je le sais.

² Créole martiniquais : *Qu'est-ce qu'elle a de beaux cheveux, et ses yeux sont tellement clairs !*

Myriam Cloweze

Jeanne

fille, je ne comprenais pas toujours la signification exacte des cris que j'entendais. J'avais compris que mes parents ne s'entendaient pas, c'était une évidence, mais qui pouvait être cette Jeanne dont on me rabâche les oreilles.

Je ne le savais pas. Mes sœurs, beaucoup plus âgées, faisaient la sourde oreille lorsque je leur posais des questions et restaient muettes. Ce qui ne les empêchait pas d'essuyer les plâtres des violentes tempêtes qui tombaient sur la maison certains jours.

Il est vrai que ces épisodes étaient terribles. Cris, menaces, pleurs, tout y passait. Âgée de sept ans, j'imaginai cette Jeanne comme une sorcière aux pouvoirs maléfiques. Elle faisait pleurer ma mère et crier mon père, mais je ne savais toujours pas qui elle était et je ne le sus qu'à l'adolescence.

Vous imaginez bien sur combien il me fut dur et pénible de voir ma mère dépérir d'années en années, et de ne pas comprendre toute la situation. Bien sûr il y avait mes sœurs qui en parlaient tout bas mais j'avais beau trépigner d'impatience, elles ne cédèrent pas.

Vers l'âge de dix ans, les tempêtes se corsèrent. Mon père se mit à la boisson et la violence entra chez nous. Je ne voyais pas trop de bouteilles d'alcool et je me demandais où mon père pouvait bien boire. Aux yeux de mes sœurs j'étais maintenant une « grande » à qui l'on pouvait dévoiler certaines choses. Donc quand je leur posais la question, elles me répondirent à l'unisson « Au travail ».

Comment pouvait-on boire et travailler en même temps ? Cela était un nouveau mystère que mes deux sœurs ne prirent pas le temps de développer. Aussi j'essayais de faire parler ma mère qui se défendait comme une lionne lors de ces tempêtes mais restait toujours vaincue.

Jusqu'à présent j'avais toujours tenu. Prenant toujours cette Jeanne comme responsable de la situation. Ainsi elle avait le don en plus, de faire boire mon père sur son lieu de travail ! Il fallait vraiment que je la rencontre et qu'elle m'explique ce mystère.

Une fois, j'osais demander à ma mère qui elle était. Je reçus comme réponse une gifle et une punition. Je l'expliquais à mes sœurs qui me regardèrent avec des yeux ronds. Elles me traitèrent de sotte et m'accusèrent d'avoir fait pleurer ma mère.

Je repartis silencieusement dans ma chambre et les yeux grands ouverts dans mon lit j'essayais de comprendre, une fois de plus la situation. Je ne reçus aucune réponse et restait attentive aux moindres détails. Les tempêtes étaient de plus en plus fréquentes chez nous. Je commençais à avoir très peur le jour où maman reçut sa première gifle.

Je maudissais cette Jeanne que je ne connaissais toujours pas et j'étais saisie d'effroi par les pouvoirs diaboliques qu'elle exerçait sur mon père. A la maison, la tension était extrême et les voisins nous jetaient de drôles de regards. Ma mère passait des jours sans pouvoir sortir à cause des coups qu'elle recevait.

Je grandissais j'atteignis bientôt l'âge de douze ans quand mon père me proposa de l'accompagner chez son ami Arthur pour faire avec lui son tiercé du dimanche. Je détestais ce que faisait subir mon père à ma mère, mais j'éprouvais encore pour lui quelques élans de tendresse. A ma grande surprise ma mère insista pour que je l'accompagne, ce que je fis.

J'arrivais devant une jolie maison bordée de roses grimpantes mais qui m'était inconnue. Mon père sonna et c'est un vieux monsieur aux cheveux blancs qui nous ouvrit. Il avait une jolie figure et il me claqua deux bisous sonores. Il nous fit entrer dans la salle à manger, puis j'entendis des pas dans l'escalier. Une femme d'environ trente-cinq ans apparut.

Elle embrassa mon père sur les deux joues, puis voulut faire la même chose avec moi. Je ne sais pas pourquoi je me reculais instinctivement. Mon père, un peu gêné, mis cela sur le compte de la timidité. Mais moi, je trouvais cette femme étrange, avec ses cheveux noirs comme le jais qu'elle avait tiré en chignon ce qui pour moi lui donnait un visage austère et l'air d'une sorcière !

À mon retour ma mère me posa mille questions sur mon père mais je ne plus rien lui répondre, car il ne s'était rien passé d'extraordinaire. Ce jour-là ma mère fit une scène à mon père, que seules mes sœurs aînées semblèrent comprendre et le dimanche se termina sur une grande tempête. Les semaines passaient, il m'arrivait d'accompagner mon père le dimanche chez Arthur.

Ce dimanche-là, il se produisit un événement inattendu. Mon père me laissa en compagnie d'Henri dans la cuisine et monta à l'étage. J'eus enfin la puce à l'oreille et je m'approchai doucement de l'escalier. Ce que je vis me cloua sur place, mon père et celle qu'on ne nommait jamais devant moi s'échangeaient un baiser. Et Arthur commisa une gaffe monstrueuse en criant : « Jeanne tu vas descendre à la fin ». Alors là je compris tout c'était elle la causes des tempêtes et des coups sur ma pauvre mère.

Mon père descendit à la vitesse d'une fusée, mais j'avais déjà la main sur la poignée de la trahison. Je courus à en perdre haleine jusque chez moi, les larmes ruisselantes sur mon visage et les cheveux de travers. J'arrivais ainsi et là je racontais tout à ma mère. Pendant que mon père arrivait et disait à celle-ci que j'avais mal vu, je vomissais sur leur traîtrise. Ma mère avait des doutes et m'envoyait en éclaireur et mon père m'emmenait avec lui pour que je lui serve d'alibi.

Peu de temps après ma mère quitta enfin mon père, que je ne revis jamais. J'avais appris en effet que ce manège durait depuis ma naissance. Mon père cessa de boire mais il était trop tard. Il mourut à l'hôpital entouré de mes deux sœurs car j'avais refusé de le revoir. Les tempêtes étaient finies, il avait choisi son destin moi je l'avais seulement subi en toute innocence.

Mais maintenant j'étais une jeune femme et je continuais mon chemin sans me retourner.

Pascale Corde Fayolle

Plume océane

Ils étaient partis sans réfléchir... sur un coup de tête. Ils n'avaient rien emporté, sauf son violon... Lui, il fuyait cette réputation de mauvais garçon qui lui collait à la peau, l'enveloppant de résonances incessantes. Il avait cinq ans lorsque l'Atlantique avait enfoui son père en des profondeurs infinies. L'Océan gardait toujours les meilleurs, il ne s'encomrait jamais d'âmes inutiles, il choisissait ceux qui illumineraient ses abysses de sérénité radieuse. Depuis la mort du marin-pêcheur, Tristan subissait le mépris de sa mère et de sa sœur aînée. Toutes deux lui reprochaient de s'amuser, de rire encore malgré la tragédie qui les accablait, de s'adresser joyeusement à son père en lui criant son amour par-dessus les vagues ou en lui envoyant des messages dans des bouteilles soigneusement décorées...

Il n'aimait pas l'école, croulait sous les mauvaises notes et préférait la compagnie rassurante des marins du port. « Jamais, tu m'entends, jamais tu ne seras pêcheur. J'ai assez donné à cet Océan de malheur ! Jamais, Tristan ! » Quinze longues années à subir les récriminations maternelles... Lise, elle, s'était épuisée de perfection. Elle était l'ange rêvé de ses parents. Visage fin et délicat, voix douce et sensible, regard vert limpide et confiant, opulente chevelure châtain, mordorée de roux cuivrés. Elle venait d'obtenir son baccalauréat avec mention et un premier prix de violon. Elle serait médecin, comme son père...

Et puis, un jour, elle s'était éveillée de cet avenir confortable. Non, ce n'était pas vraiment ce qu'elle désirait, elle... Non ! Elle, elle rêvait de musique, de sonorités enchantées et de concerts fabuleux...

Tristan se reflétait différemment dans le regard émeraude de son amie Lise. En elle, il ne lisait ni doute, ni inquiétude ; juste une confiance absolue et un amour inconditionnel. Il se voyait sublime en ses iris tendres, il s'adoucissait dans cette voix paisible et s'endormait libre sous ses caresses délicates. Lise adorait promener ses doigts menus dans les boucles rebelles de ce compagnon joyeux, au teint mat et au sourire lumineux sous un regard flambant d'obscurité. Son menton volontaire la rassurait et ses paroles enthousiastes l'encourageaient dans ses notes talentueuses. Ils étaient amis d'enfance. Toute petite, Lise fondait déjà ses pas minuscules dans les traces ensablées de Tristan, elle le suivait partout, silencieuse et admirative. Lui, bien qu'un peu plus âgé, était subjugué par cette longue chevelure flamboyante qui l'escortait sans cesse ; il était envoûté par les sonorités magiques qu'une gamine aussi menue pouvait tirer inlassablement de quelques misérables cordes tendues sur un simple morceau de bois. Les parents de Lise n'aimaient pas la voir en compagnie de ce « mauvais garçon ». La mère de Tristan n'appréciait pas le comportement « bourgeois » du médecin du port et de sa petite famille...

Tristan avait largué les amarres du bateau paternel, retrouvé inoccupé au lendemain d'une violente tempête, quinze ans auparavant. Le « Rire de l'Océan » les avait discrètement éloignés des Sables-d'Olonne, sous une lune voilée. Les premiers jours, ils avaient navigué tranquillement. L'Océan s'imprégnait de douceur pour les accueillir, il entonnait son hymne marin pour les

envelopper d'écumes chaleureuses et apaisait ses ires redoutables pour contempler ses enfants terrestres. Tristan parlait beaucoup, fredonnait des airs marins, éclatait de rire, s'extasiait devant les splendeurs océanes et s'émerveillait de l'inépuisable beauté de sa jeune compagne.

Lise l'écoutait attentivement, maniait élégamment son archet, s'épanouissait d'un hâle doré et resplendissait de bonheur partagé. Puis, un soir, le soleil rayonna d'ors et de pourpres ; les vagues agitées se repurent de cette chaleur flamboyante. Tristan, installé à l'avant du bateau, se gorgeait de cet inoubliable spectacle ; il aimait les soirées atlantiques et adorait les teintes orangées des crépuscules sur le port. Mais, cette fois-ci, l'incandescence safranée frôlait le surnaturel et une fragrance nouvelle s'évaporait des flots enflammés. Le jeune homme écoutait l'archet qui courait sur les cordes et il savait qu'à ce moment-là de sa vie, il n'aurait pu être nulle part ailleurs... Une magie soudaine berçait cet univers d'une paix inaccoutumée. Subitement, le « Rire de l'Océan », se trouva chahuté et ballotté par des vagues inattendues. Revenant sur mer, Tristan perçut des sonorités inhabituelles... Lise jouait différemment; ses notes n'évoquaient plus les forêts sauvages ni les grands espaces, ses dièses ne reflétaient plus les élans passionnés ni les tourments indicibles d'artistes géniaux... Non, ce n'étaient plus ces musiques-là...

Cela ne ressemblait plus à des sonates mélodieuses, touchantes ou poignantes... Il ne reconnaissait plus les œuvres des compositeurs qu'elle lui avait présentés: Fauré, Debussy, Ravel, Schönberg, Brahms ou Haydn... Non...

Poussé par une étrange impulsion, il se précipita vers elle et s'arrêta brusquement, figé... Sa chevelure embrasée recouvrait entièrement son beau visage et son violon : on aurait dit des flammes ravies voltigeant sur le pont. Les cheveux ondulés puisaient la lumière orangée du soleil et renvoyaient la tombée du soir en une sarabande délurée.

Et sa musique ! C'était un allegro sublime qui répondait à la plainte de l'Atlantique. Cette sonate émanait de l'Océan, soufflait la tourmente et psalmodiait vents et marées. Lise encensait les flots tumultueux. Un retour de brise marine dégagea le visage et le violon de leur parure embrasée : Lise ressemblait à une déesse oubliée qui viendrait juste d'émerger d'un sommeil millénaire ; elle semblait communiquer ses notes à quelque divinité marine...

Malgré la douceur vespérale, un flocon de neige voleta doucement autour d'elle, puis un deuxième tournoya au-dessus de l'artiste, puis une dizaine de duvets légers s'élancèrent, et, enfin, des milliers de bouquets lumineux vinrent blanchir cette orgie de couleurs. Lise ne s'apercevait de rien, elle évoluait dans un univers merveilleux et se révélait plus virtuose que jamais. Le soleil n'en finissait plus de s'assoupir sous cette invraisemblable tempête de neige. Les vagues s'amplifiaient, devenaient frénétiques, grandioses, insensées... Elles balançaient le « Rire de l'Océan », l'entraînaient en une rythmique endiablée, l'envolaient dans les airs, telle une plume fragile, puis le projetaient vers les profondeurs abyssales...

Tristan ne réagissait pas, fasciné par la grandeur de ces événements surnaturels... Soudain, le violon de Lise ne fut plus seul, des notes envoûtantes lui répondaient ; à son appel, d'autres archets endiablaient les cordes... Des bémols lançaient leurs trémolos, des dissonances assourdissantes lançaient des appels pathétiques, des violences oubliées étouffaient l'atmosphère.

La sonate se fit dysphonie, des partitions invisibles animèrent un orchestre marin. Une vingtaine de violons jaillirent des flots et la houle agita passionnément leurs archets pour entonner une incroyable disharmonie... dont Lise restait le premier violon. La neige recouvrait de sa blancheur ce monde inouï où les notes célestes libéraient des flots ocres et animaient des vagues somptueuses. C'était violent, puissant, irrationnel, hors du temps, dans un univers teinté de blanc, qui semblait avoir perdu tous ses repères. Les timbres gémissaient un triste charivari, les tonalités explosaient d'étranges rafales, les accords hurlaient un tintamarre assourdissant. Cet instant dura une éternité. Subitement, la tempête exhala un long soupir qui sembla renverser le bateau. Lamento d'extase ou murmure de bonheur infini ? Fin de parenthèse ou naissance d'une nouvelle vie ?

Au cœur de ces sonorités tourmentées, Tristan crut reconnaître un écho joyeux, une intonation enfouie aux tréfonds de son enfance ; c'était léger, tendre et étrangement familial. C'étaient des bonheurs oubliés, des joies délirantes, des sensations de paix... C'était... Mais oui ! C'était le rire de son père, jaillissant à tout moment, rude et éblouissant, inoubliable de gaieté, empli de vestiges enfantins...

Tristan se tourna de nouveau vers Lise : elle aussi, elle riait, magicienne intemporelle, rayonnante et sublime. Soudain, une petite plume d'albâtre vint se lover au creux de sa chevelure déjà parsemée de flocons frais : *la plume d'océan* ! Tristan adorait lorsque son père lui racontait cette légende, les rares soirs où c'était lui qui venait le border dans son lit en bois. *La plume d'océan* ! C'était prodigieux ! La légende, colportée par les pêcheurs, relatait les foudres de l'Atlantique, les naufrages, les épaves, les disparitions tragiques, les larmes des survivants...

Mais elle précisait aussi que l'Océan se laissait parfois charmer par des navigateurs attachants, séduire par une belle voix chantant sa peine ou un regard émerveillé devant les splendeurs déployées ; il choisissait les marins qu'il marquait de son sceau : toute leur descendance serait pour toujours bienvenue sur ses flots. La plume d'océan protégeait les humains élus, elle était le symbole de l'osmose entre l'homme et l'Atlantique. Lise dévisagea son compagnon ; un sourire s'épanouit sur ses lèvres. Elle rompit tranquillement la féerie musicale, posa son violon et s'approcha de lui. Ses doigts fouillèrent les cheveux bruns de Tristan pour en extraire... une plume identique ! Il comprit à son regard serein qu'elle aussi connaissait l'histoire... Ils s'étreignirent longuement. Peu à peu, les violons s'évanouirent dans l'onde tourmentée. La neige tourbillonna une dernière fois avant de s'évaporer et, lorsque le soleil tomba dans l'Océan, la vie reprit son cheminement familial...

Lise et Tristan s'unirent discrètement, sans bénédictions familiales. Ils changèrent de port. Le jeune homme devint pêcheur : son épouse le confiait sans crainte à l'Atlantique. Elle, elle partait parfois en tournées plus ou moins lointaines, plus ou moins réussies...

Le jeune couple s'émerveilla bientôt de l'arrivée d'un petit garçon ; puis, ce fut une fillette qui égaya leur foyer, suivie d'autres enfants...

Chaque enfant avait des yeux couleur d'Océan, des cheveux flamboyants, les traits fins et la peau mate. Chacun affichait aussi, dès sa naissance, une étrange tache blanche sur l'omoplate droite... Cette trace claire les amusait beaucoup, car elle ressemblait à ... *une plume légère*...

Lorène Cortoz

Le géant de pierre

À l'extrême pointe occidentale de la Bretagne, l'île de Richenn se dresse, sauvage et indomptée, face aux vents de l'Atlantique. Le village de Pesked, tout en traditions et modernité, vit au rythme des saisons. Les pêcheurs de crustacés y côtoient les touristes qui viennent en masse l'été, depuis que l'île s'est fait connaître avec un film à succès tourné sur place. L'hiver, la population fond comme les heures d'ensoleillement. D'un millier de personnes en période estivale, la population n'est plus que de trois cents âmes hors saison. Les habitants sont essentiellement constitués de vieilles familles ici depuis « toujours ou presque » comme dirait Goulven, le doyen qui n'a presque jamais quitté l'île.

C'est à Richenn que Nolwenn, artiste céramiste, souhaite s'installer après une décennie à Paris. Nolwenn est née en Bretagne et cherche un lieu à la fois inspirant et proche de la mer pour vivre. Elle se décide pour une petite maison en pierre plutôt coquette, bien que « inchauffable » l'hiver, selon la propriétaire. En même temps, il n'y a pas beaucoup de logements en bon état à louer. Cette demeure avait été rénovée à l'origine pour accueillir des vacanciers de passage mais, avec la montée des eaux, le petit terrain sur lequel elle se trouve est devenu une presqu'île désormais inaccessible à pied lors des grandes marées.

Le jour de son emménagement, Nolwenn sent un regard peser sur elle alors qu'elle décharge ses cartons. Levant les yeux, elle croise ceux d'un vieil homme appuyé sur un bâton, son visage marqué par le sel et le vent. Résolue à s'intégrer, elle s'approche, un sourire timide aux lèvres.

— Bonjour, il me semble vous avoir croisé à l'épicerie. Vous êtes le doyen, c'est bien ça ? demande-t-elle.

— C'est toi qui as pris la maison de la presqu'île ?

— Oui. Elle est charmante.

Il hausse un sourcil, sceptique.

— Charmante... jusqu'à la première tempête. On entend des choses, là-bas.

— Des choses ? fit-elle, intriguée.

— Des plaintes. C'est le rocher qui pleure, crie, s'agite. Je l'ai vu de mes propres yeux lorsque j'étais enfant et j'ai préféré ne plus jamais remettre les pieds là-bas.

Nolwenn rit, gênée par son sérieux.

— Vous essayez de me faire peur, c'est ça ?

— Crois ce que tu veux, mais je t'aurai prévenue, conclut-il avant de s'éloigner.

Deux semaines plus tard, un avis de tempête circule au sein de Richenn. À l'épicerie-bar, dernier rempart contre l'isolement, les habitants s'approvisionnent en silence, l'œil inquiet tourné vers la mer. Nolwenn, absorbée par ses préparatifs, ne prête qu'une oreille distraite aux mises en garde des habitués. Bloc d'argile, playlist et chocolat, Nolwenn a tout prévu pour se sentir bien chez elle. Elle passe la soirée à créer puis se couche l'esprit léger.

À minuit, un grondement sourd la réveille. Était-ce la mer ? Ou autre chose ? Le bruit se fait plus fort et plus audible, comme un gémissement. Intriguée, Nolwenn se lève pour aller voir s'il n'y aurait pas une bestiole bloquée dans le cellier. C'est en arrivant près de la fenêtre qu'elle aperçoit l'immense rocher à proximité de sa maison s'animer. Habituellement, ce bloc de granit ressemble vaguement à un visage mais cette fois-ci, et quand bien même il fait nuit, elle distingue des yeux et une bouche. Trop curieuse pour se rappeler qu'il n'est pas prudent de sortir par cette météo, elle chausse ses bottes, enfile son ciré et sort. Une fois face au « géant de pierre », celui-ci s'arrête de gémir et se met à lui parler, l'air grave.

— Je m'appelle Morvan Le Banniec. Je suis née et j'ai grandi sur l'île. Mon frère et moi-même avons été élevés par notre mère, notre père ayant disparu en mer juste avant ma naissance. Le sort s'est acharné sur notre famille car mon frère est aussi décédé en mer au cours d'une mission de sauvetage lors d'une tempête. J'avais promis à ma mère de ne jamais plus monter à bord d'un bateau mais voilà, en 1867, alors que je suis adolescent, mes camarades me convainquent de les accompagner pour une partie de pêche à bord d'une vieille barque. Une vague géante, venant de nulle part, retourne notre frêle chaloupe. Aucun de nous ne sait nager, il n'y aura aucun survivant. Ma mère pense mourir de chagrin mais apprend que Clothilde, une jeune fille du village est enceinte de moi. Bien qu'illégitime, l'idée d'avoir un petit enfant atténue le chagrin de ma chère mère. Malheureusement, les parents de Clothilde enlèvent le nourrisson juste après l'accouchement pour le confier à l'adoption et envoient ma bien-aimée au couvent. Ma pauvre mère passera le reste de sa vie à la recherche de ce fils, sans succès. Mon âme refuse de quitter ce monde. J'avais perdu espoir et te voilà devant moi. Tu es la première personne qui écoute l'ensemble de mon histoire alors je t'en prie, aide-moi à retrouver la tombe de mon fils abandonné afin que je parte en paix.

Le rocher se fige à nouveau. Nolwenn retourne dans la maison, perturbée par la scène qu'elle vient de vivre. Le lendemain matin, Nolwenn ouvre les yeux avec une sensation étrange. Était-ce un rêve ? Son regard glisse vers son pantalon, encore trempé de la veille. Un frisson la parcourt de la tête aux pieds. Elle doit comprendre ce qui s'est passé. Elle décide de se rendre au centre bourg et questionne la gérante de l'épicerie-bar sur la légende.

— Excusez-moi... Vous avez déjà entendu parler d'une maison hantée sur la presqu'île ?
— C'est là-bas que tu habites ? Oh, cette vieille histoire...
— Une légende, alors ?

Elle hausse les épaules, l'air peu convaincu.

— Peut-être bien. Les anciens disent que le rocher pleure. Un garçon noyé. Mais ça fait si longtemps... On finit par ne plus y croire. Tu peux toujours essayer de te renseigner à la bibliothèque accolée à la mairie, le bénévole est un historien passionné.

Nolwenn s'y rend et découvre que le bénévole n'est autre que M. Gaillard, son professeur d'histoire de l'art. Lui-même surpris de revoir son ancienne élève et amusé par sa demande. Il jette un œil dans le carton d'histoire locale et déniché un ouvrage sur les tragédies de l'île, datant de 1972.

Effectivement, l'histoire des adolescents noyés est reprise et le nom de Morvan Le Banniec

apparaît.

Cependant, aucune trace dans ce livre d'un enfant né après le drame. M. Gaillard lui propose de l'aider à mener l'enquête même si, prévient-il « Plonger dans le passé, c'est comme fouiller dans des algues. Parfois, ça sent mauvais ». Tous deux se prennent rapidement au jeu. De relevés d'indices au cimetière sur des sépultures à demi-effacées, au registre paroissial et communal, ils retrouvent le nom de Clotilde, la petite amie de Morvan mais sans mention d'une quelconque descendance. Ils décident d'aller sur le continent et d'interroger les services d'aide à l'enfance. La dame de l'accueil leur permet d'accéder aux archives. Ce n'est pas toujours facile à déchiffrer mais, en tant qu'historien, M. Gaillard a les compétences requises. Une ligne fait état d'un nourrisson mâle originaire de l'île confié en 1868. Prénommé Gilles, car recueilli le jour de la St Gilles, il est ensuite adopté en 1869 par M. et Mme Vitray, habitants un village du sud Finistère. C'est une piste solide. M. Gaillard et Nolwenn s'en félicitent.

Cependant, pas d'informations supplémentaires ici. Ils poursuivent donc leur enquête dans toute la région et découvrent dans un département voisin pas un mais deux Gilles Vitray. L'un est né en 1922, c'est donc l'autre. Marié en 1912 à la mairie de Plougouven avec, tiens, une autre Clotilde. Le duo sourit. Gilles et Clotilde ont une fille unique, prénommé France. Gilles meurt malheureusement lors de la Grande Guerre, la stèle de Plougouven confirmant son tragique destin. Nolwenn et M. Gaillard ne trouvent pas de trace de France Vitray après 1940, de nombreuses archives de cette époque ayant été détruites. Bloqués dans leur recherche, ils rentrent sur Richenn.

De retour à Pesked, on leur raconte que la tempête de la veille a fait de nombreux dégâts et, surtout, que tout le village a entendu les hurlements provenir des alentours de la maison de Nolwenn. C'est ainsi qu'elle se retrouve au centre d'une petite foule curieuse dans l'épicerie-bar. Tous veulent en savoir plus sur les hurlements entendus autour de sa maison. Rosine, d'ordinaire peu bavarde, s'approche, les bras croisés.

– Ton histoire, c'est pas banal, lâche-t-elle.

Nolwenn hausse les épaules, mal à l'aise sous le regard scrutateur de la femme.

– Je sais. Mais je suis coincée. Sans piste, je ne peux pas aider Morvan.

– Goulven, il faisait partie d'une association d'anciens combattants qui aide les familles à retrouver des traces, surtout pour ceux disparus pendant la guerre. Même si mon grand-père a arrêté, ça l'déprimait trop ces histoires de guerre, j'ai toujours le contact de l'association.

Nolwenn relève la tête, surprise.

– Tu crois qu'ils pourraient trouver quelque chose sur France Vitray ?

– Rien à perdre à leur demander. Je peux leur en parler.

Un mince sourire éclaire le visage de Nolwenn.

– Merci, Rosine. Je ne m'attendais pas à.... enfin, merci.

– Fais pas de chichis. Si ça peut calmer ton géant de pierre, ça profitera à tout le monde, répond Rosine en repartant comme elle est arrivée.

Un mois plus tard, le réseau a fonctionné et, à partir des éléments tels que le patronyme, date et lieu de naissance, ils ont retrouvé la trace d'une France Vitray. En 1940, elle s'engage dans la résistance grâce à un réseau communiste. Elle change d'identité et devient Marie Dubois. Cette information redonne du courage à notre duo d'enquêteurs. Ils repassent toutes les archives à la recherche d'une Marie Dubois. Rien. Nulle part. A-t-elle dû changer à nouveau d'identité par la suite ? A-t-elle été dénoncée, déportée ? Nolwenn et M. Gaillard sont dans l'impasse.

Lorsque l'été arrive, Nolwenn accueille sa mère sur le quai de Richenn, une valise à la main et un sourire hésitant. Elles ne se sont pas vues depuis plus d'un an. Une fois arrivée à la maison, sa mère s'inquiète :

– Est-ce que ça va ma fille ? Tu sembles un peu abattue ?

Nolwenn lui raconte toute l'histoire et, à l'évocation de France Vitray, sa mère écarquille les yeux puis s'écrie :

– Tu as bien dit France Vitray ? c'était ma grand-mère, ton arrière-grand-mère Nolwenn ! Elle nous avait raconté qu'elle avait dû changer plusieurs fois d'identité pour brouiller les pistes lorsqu'elle était dans la résistance. Elle nous avait fait promettre de ne jamais en parler à quiconque.

Mère et fille sautent de joie et courent annoncer la grande nouvelle au village. Nous sommes samedi soir et les habitués sont tous à l'épicerie-bar. Goulven se lève le premier et vient donner une franche poignée de main à Nolwenn pour la féliciter, elle est un peu surprise de cette chaleureuse réaction. Rosine sourit et lève son verre mais ne bouge pas. M. Gaillard, quant à lui, court dans tout le bar comme s'il venait de marquer un but à la coupe du monde, puis se rassoit en rougissant. Nolwenn se rappelle un peu triste que la saison des tempêtes étant terminée, elle va devoir attendre pour l'apprendre également, et surtout, à Morvan.

Ce soir-là, il y a une belle lune, Nolwenn et sa mère boivent un thé sur la terrasse. Nolwenn prend la main de sa mère et s'approche du géant de pierre figé et l'appelle :

– Morvan, Morvan, je ne peux pas attendre pour te l'annoncer : nous avons retrouvé ta famille, c'est nous ta famille !

Le rocher s'anime. Morvan pleure de joie. Nolwenn et sa mère sentent comme une étreinte.

– Merci, Nolwenn. Grâce à toi, je retrouve enfin la mer... et ma famille.

Puis, le rocher se fissure lentement avant qu'une silhouette en forme de chaloupe s'en extrait. Le lendemain, Nolwenn et sa mère se rendent au cimetière, avec de la peinture, un pinceau et un vase en forme de bateau que Nolwenn a créé pendant la nuit. Le vent fait onduler les hautes herbes bordant la stèle usée par le temps. Devant l'inscription à demi-effacée du nom de Morvan Le Banniec, elles se figent un instant. Nolwenn passe doucement ses doigts sur la pierre froide, comme pour toucher l'histoire qu'elle vient de découvrir. Ensemble, elles ajoutent les noms de Gilles et de Marie-France et déposent le bateau. Chaque lettre tracée semble raviver un lien perdu. Lorsqu'elles reculent pour admirer le résultat, une larme glisse sur la joue de Nolwenn. Sa mère pose une main sur son épaule. « On t'a retrouvé, Morvan. Tu fais partie de nous pour toujours. »

Kevin Delobelle

Un Beau Garçon

Ça fait beaucoup mon cher Monsieur.

Je regarde les informations le matin. Le matin à huit heures, le matin à huit heures trente, le matin à neuf heures, le matin à dix heures, le matin à onze heures, le midi, à midi et demi, après-manger à treize heures, après-manger à quatorze heures, l'après-midi à quinze heures, l'après-midi à quinze heures trente, l'après-midi à... Oh, je me perds là. Pardon.

Je regarde le journal télévisé tout le temps.

Ça me ronge ça Monsieur. Oh, ça me ronge oui, je vous le dis.

L'Ukraine, la Russie, Gaza, l'extrême droite, les États-Unis, Trump, Poutine, Netanyahu, Macron...

Ça me tourne dans ma tête.

Que vont-ils faire de notre pauvre monde ? Ils vont l'annihiler ? Hun ? Ils vont tout faire péter ?

Rien ne tourne rond. Ce qui tourne rond, encore, ce sont mes souvenirs. Encore que, est-ce que ma tête tourne bien rond ? Rond comment ? En rond peut-être et surtout.

En rond, oui.

Je me souviens, quand Jimmy était encore en vie. Oh... Je me souviens. Nous parlions des heures durant. Il savait me rassurer. Il a été journaliste toute sa vie. Pendant sa retraite, tous les matins, il lisait son journal et il faisait le tri dans les informations. C'est seulement après avoir bien tout lu, tout épiluché consciencieusement, qu'il me faisait le résumé de ce qu'il fallait retenir. Il filtrait. Il filtrait pour moi.

Ça fait beaucoup aujourd'hui.

Je regarde les informations tout le temps.

Oh, vous avez-vu ce qui se passe aux États-Unis ? Vous avez vu ? Je me souviens quand Jimmy était encore en vie, il filtrait pour que je ne voie pas toutes ces choses atroces. Je n'aurais pas su quoi en faire. Après tout, qu'est-ce qu'on en fait de ce genre de nouvelles ? Rien. On est sidéré. Sidéré !

Il n'aimerait pas me voir comme ça. Je n'aimerais pas qu'il me voie comme ça.

Je sais que ça va continuer à se dégrader, je le sais. On a dû me le dire. Ma mémoire va se dégrader. Je ne m'en rends pas compte. J'ai déjà dû vous dire tout ça, je suis désolé si je me répète mon brave Monsieur. C'est la maladie. C'est une saloperie.

Je devrais me laisser partir. Ça serait plus simple pour tout le monde. J'aimerais bien, là, un matin, ne plus me réveiller. Couic.

Oh, ça serait plus simple pour tout le monde. Mais je vous embête. Ne faites pas attention aux sottises que je dis. C'est l'âge. L'usure.

Parce que le monde. Roh, il fait peur. Vous avez vu ? Les informations... Quel monde.

Israël et Gaza, et les États-Unis. Vous avez vu ?

Je regarde tout le temps. Ils vont bien finir par faire péter notre chère planète.

Ce Trump... Tout de même, c'est un fou.

Heureusement, quand Jimmy était là, il faisait le tri pour moi. Enfin... Il filtrait, parce que je ne lisais pas. Je lis maintenant, parce que lui lisait. Je lis pour lui. Des fois, je me surprends à parler à

voix haute, comme si je lui racontais les informations.

Il ne comprendrait pas notre monde. Ce Trump là... Vous avez vu ? Oh ça, il n'aurait pas compris.

Il n'aurait pas compris comme je ne comprends pas. Nous pensions que l'horreur, celle que nos parents ont bien connue, personne ne la connaîtrait jamais à nouveau.

Mais nos petits-enfants, ils vont... Oh je ne veux pas y penser. Non.

C'est affreux tout ça. Vous avez vu à Gaza ? Roh ! Je veux en pleurer.

Imaginez... Imaginez que ces horreurs arrivent à vos enfants. Vos petits-enfants. Vous imaginez ? Je n'arrive plus à imaginer.

Jimmy n'aurait pas compris tout cela. Il n'aurait pas aimé que ses petits-enfants aient à vivre cette époque. Moi, je ne comprends pas non plus.

Je ne comprends pas mes petits-enfants.

D'ailleurs, je vous ai dit ?

La dernière, Claire, la petite dernière, sa mère m'a dit que c'était maintenant un beau garçon.

Oh, voyons, un beau garçon ? Ma Claire ? On n'a pas idée de leur faire croire des choses pareilles. De leur faire croire que ce genre d'idée est... Roh, non voyons. Tout de même.

Ça, Jimmy n'aurait pas compris. Il n'aurait pas jugé. Oh non, il n'aurait pas jugé, mais il n'aurait pas compris, vous voyez... Vous voyez ces jeunes ? Des garçons, des filles ?

C'est comme ma Claire ! Sa mère, ma fille, elle m'a dit que c'était maintenant un beau garçon. Vous voyez ce que je veux dire ? Vous voyez ?

De mon temps, on pouvait dire une *tata*.

Quoique ça, non, c'est dans l'autre sens, ce sont les garçons qui deviennent des folles. Mais là, ma Claire, vous voyez ma Claire ? Ma Claire, c'est soi-disant, un beau garçon. C'est sa mère qui le dit. Quelle idée. Je n'ai rien contre, mais on se fait tout un monde...

Ça me perd tout ça.

Oh, avec tout ce qui se passe, quelle idée. Je regarde les informations, vous savez ! Tout le temps. J'ai peur pour ma Claire. Quelle idée. Elle veut faire des Études aux États-Unis. Mais quelle idée.

Attendez... Non...

Elle est déjà rentrée ?

Elle a déjà fini ses études ?

Mais non ?

Mais...

Attendez. Mais non ?

Mais si ! C'est vrai.

Oui.

Elle y est allée.

Ma Claire... Son grand-père, mon Jimmy, n'aurait pas compris. Sa mère, la mère de Claire, la fille de Jimmy, elle dit que c'est un beau garçon. Je n'ai rien contre. Non. Rien contre. Mais c'est qu'avec le monde actuel.

Vous vous rendez compte ?

Un beau garçon... Allons bon ?

Claire vient souvent me voir.

Oui.

Je n'ai pas osé lui dire ce que je pense de tout cela.

Elle a changé, c'est vrai. C'est vrai que ça lui va bien, même si c'est bizarre. C'est vrai que c'est un

beau garçon, si ça avait été un garçon, bien entendu. C'est une belle fille qui fait un beau garçon. Qui *aurait fait* un beau garçon.

Moi, j'avais senti cette inclinaison quand elle était petite. Ce n'était pas une question de ce qu'elle n'aimait pas, mais plutôt de ce qu'elle aimait. Elle tendait naturellement vers la masculinité. C'est une fille féminine, certes, mais très masculine aussi. Elle était de toutes les possibilités.

De mon temps...

Oh, j'ai dit « de mon temps ». Non, mais il faut m'arrêter quand je commence à dire des bêtises. J'allais vous dire, que de mon temps ce genre de coquetteries n'était pas envisageable.

Alors, je ne sais pas si vous savez, mais elle veut faire ses études aux États-Unis. Allons bon ! Avec tout ce qui se passe en ce moment ! Cela me semble ardu. S'il lui arrive quelque chose... Olala, je ne m'en remettrai pas. Parce qu'elle fait un beau garçon, c'est vrai, mais... Elle a ce quelque chose, encore, qui fait que l'on voit bien ce qu'elle ait. Je veux dire, ce qu'elle était. Ce qu'*il* ait... Je m'y perds.

Elle m'a dit, je veux dire, sa maman m'a dit : non, c'est simple, ce n'est plus une fille, mais un garçon. Il suffit de dire : *il*.

Jimmy n'aurait pas compris, mais il l'aurait accepté. Il était très attentif au bonheur de ses petits-enfants. Jamais il ne se serait permis de dire quoi que ce soit. Non. Il n'aurait pas compris, c'est certain, mais il n'en aurait parlé qu'à moi, jamais à Claire directement.

C'était un vrai soutien pour sa famille. Il n'aurait rien laissé transparaître de ses craintes et de ses doutes.

Il aspirait aux bonheurs de toute sa famille.

S'il voyait le monde dans lequel on vit aujourd'hui. Olala !

Vous suivez les informations Monsieur ?

Oui. Vous avez vu ? Les États-Unis ? Gaza ?

Non, mais ce sont des malades, hun ? Ce Netanyahu et ce Trump. Ils me donnent envie de... Mais quel monde. Quel monde !

De mon temps, on pensait que c'était fini ces horreurs. Mes parents, s'ils étaient encore là aujourd'hui, ils en pleureraient. Oui, ils en chialeraient même.

Quand je pense à mère. Si sensible.

Ma pauvre mère.

Ma mère était juive. Oui Monsieur, vous semblez surpris.

Ma mère était juive. Alors le monde d'aujourd'hui... Elle en pleurerait.

Elle nous l'a dit à la fin de sa vie qu'elle était juive.

Écoutez, oui. C'est un secret qu'elle a gardé jusqu'à la fin. Même mon père n'a jamais su. Il était déjà mort quand elle nous l'a dit.

C'est fou. Non ?

Cela veut dire que je suis juive, vous dites ?

Peut-être, vous avez raison. C'est par la mère, c'est bien ça ?

Sans doute.

Mais pourtant, nous avons reçu une éducation purement catholique. Pleinement catholique, je dirais même. Ce qui importait plus que tout, c'était Jésus.

Alléluia !

Je le rejoindrai bientôt.

Jimmy n'y croyait pas à tout ça. Mais il me laissait pratiquer. Je ne l'embêtais pas avec toutes ces choses. C'était ma foi. Aujourd'hui, je crois moins qu'avant. Beaucoup moins. Mais je crois.

Ma mère nous a donné une éducation catholique stricte. Nous ne pouvions pas rigoler avec tout cela. Mes frères ont essayé... Ça ne s'est pas très bien passé.

Ah, Jésus...

Jimmy n'y croyait pas du tout.

Mais... vous savez, il me laissait pratiquer. C'est beau non ? Il ne jugeait pas la foi de son entourage. Non...

Il n'y croyait pas, parce qu'il a fait la guerre.

La guerre d'Algérie, oui.

Il a vu des choses qui ne donnent pas envie de croire. Je le comprends bien.

Et puis, avec tout ce qu'il se passe aujourd'hui, les États-Unis, Gaza, l'Ukraine... Il n'y croirait pas plus qu'avant.

Bien sûr que j'ai des doutes. Aujourd'hui plus qu'hier. Avec tout ce qui se passe dans le monde.

De mon temps, on n'imaginait pas que tout ceci reprendrait comme en quarante. À la télévision, j'ai vu qu'ils veulent faire des camps. Aux États-Unis. Non mais roh. Vous imaginez. Des camps.

Le mot.

Camps.

Oui, Monsieur, ils le disent à la TV. Des camps. Comme en Chine avec les ... Comment ils s'appellent déjà ? Des Ouï, trucs. Des ouï...

Oui, les ouïghours ! C'est ça, vous avez raison Monsieur. C'est une honte ça aussi.

Des camps...

Ce mot... « Camps ».

Bordel de merde !

Pardon, je suis vulgaire. Mais bordel de crotte de bique quoi !

Vous savez... À la fin de sa vie, ma mère nous a appris qu'elle aurait pu y aller dans ces camps.

Oui. Parce qu'elle était juive. Oui. Mais ça, on l'a appris à la fin de sa vie. Même mon père ne l'a jamais su.

Vous pensez qu'elle a pu avoir peur ? Ou avoir honte ? Quelque chose du genre ?

Pourquoi elle a fini par nous le dire ?

...

...

...

Oh, j'aurais envie de me taire parfois. Comme là, me taire. Je ne sais plus très bien ce que je dis. Je parle pour parler, je crois.

La maladie...

Avant, ma petite fille Claire venait me voir une fois par semaine ! Depuis que je suis arrivé ici, une fois par semaine. Les mardis.

Mais elle ne vient plus.

Vous dites ?

Comment j'en suis sûr ?

Eh bien, parce que je ne me souviens plus l'avoir vu depuis... Depuis qu'elle veut partir aux États-Unis. Quelle idée !

Sa mère m'a dit... Oh non, je ne sais pas si je peux vous le dire. Si ?

Eh bien, ma Claire est un beau garçon maintenant.

Oui. Un beau garçon. Elle ne veut plus être une fille.

Pour tout vous dire, je l'avais pressenti quand elle était plus jeune. Ça ne m'a jamais dérangé. Oui,

bien entendu, ça me pose des questions. C'est que je ne comprends pas voyez-vous. Mais, bon...
Jimmy, mon mari, n'aurait pas jugé.
Non. Il aurait été heureux pour ses études.
Elle veut faire ses études aux États-Unis.
Non, attendez... Elle y ait déjà allé ?
Vraiment ?
Peut-être.
Je crois que ça date tout cela finalement.
Oui, sans doute.
Olala, que le temps passe vite. Et puis, avec la maladie, je n'ai plus les pendules aux bonnes heures.
Des fois, je suis triste quand j'y pense. De ne plus voir ma belle petite fille...
Elle venait toujours me voir ici, tous les mardis. Elle ne manquait pas une semaine.
Les vieilles comme moi, ça n'intéresse plus grand monde. Il est temps que je parte. Couic.
Oh, je dis des bêtises. Pardon monsieur.
Non, je vous embête.
Si, je m'en excuse.
C'est que je n'ai plus les pendules aux bonnes heures.
Je ne veux pas y penser.
Je ne sais pas si vous voyez tout ce qui se passe en ce moment, mais ce n'est plus un monde, c'est un charnier. Oh oui, je vous le dis. On n'aurait jamais imaginé que ça puisse se reproduire de mon temps.
Ce charnier.
Il y a des mondes comme le nôtre où il fait bon être comme moi. C'est que la terre ne tourne plus rond. Le monde ne tourne plus rond. Nos têtes ne tournent plus du tout non plus.
Rond comme une queue de pelle !
Vous connaissez l'expression ? C'est pour dire qu'on a trop bu. J'aime bien cette expression. Elle est rigolote.
Rond comme une queue de pelle.
Pardon Monsieur ? Oui ? Vous devez y aller.
Oh, je suis désolé si je vous ennuie.
Je ne veux pas vous ennuyer.
Je ne vous ennuie pas. Mais si, j'en suis certaine.
Oui ?
Comment ça ?
Oui. À mardi prochain.
Bien sûr, à mardi prochain.
Vous venez tous les mardis ?
Je ne m'en souviens pas, mais c'est bien aimable mon cher monsieur.
Un si bel homme vient me rendre visite. Quelle chance !
Un si bel homme.
Vous dites ?
Un beau garçon ?
Si vous le dites.

Magali Francois

Chronique d'une catastrophe annoncée

L'automne s'était installé depuis quelques jours. La forêt rougissait. La vallée se préparait doucement à affronter l'hiver. Les touristes avaient déserté les bords du lac qui serait bientôt emprisonné dans la glace. L'hôtel avait rangé sa terrasse. Rien ne laissait présager à son propriétaire qu'il avait accompli ces gestes pour la dernière fois. Dans quelques semaines, le village serait envahi de skieurs en mal de sensations. Ses rues résonneraient des rires partagés autour d'un feu de cheminée et embaumeraient le vin chaud aux épices.

Septembre avait tiré sa révérence et un octobre humide l'avait remplacé. Les anciens prédisaient un hiver rude tandis que les saisonniers attendaient les premiers flocons dans une impatience infantile.

Météo France avait émis un bulletin d'alerte pour le week-end prochain. L'information avait été noyée dans le flot de mauvaises nouvelles quotidiennes. Elle ne fut pas prise au sérieux. Et pourtant, si demain n'existait plus ?

Les premières gouttes tombèrent le vendredi en début d'après-midi. Personne ne prêta vraiment attention aux grondements sourds de la rivière, ni aux hurlements des loups un peu plus haut dans la vallée, à quelques virages au-dessus du village.

Tandis que le jour déclinait, la pluie redoubla d'intensité et la chronique d'une catastrophe annoncée commença à s'écrire dans ce début de soirée. Une inquiétude diffuse se propagea le long du cours d'eau dont le lit enflait dangereusement. Le village semblait s'être vidé de ses habitants, chacun retranché dans ce qu'il pensait être un abri sûr, s'apprêtant à affronter la tempête qui s'annonçait.

Une colère soudaine paraissait secouer les éléments. Une pluie diluvienne s'abattait sur toute la vallée, déclenchant des crues rapides de l'ensemble des cours d'eau dont les laves torrentielles et destructrices provoquaient glissements de terrain et éboulements des rives. Des bruits secs de branches cassées se répondaient en écho de chaque côté de la rivière.

Près du lac, les premiers sapins étaient emportés. Les chaises et les tables de la terrasse de l'hôtel se mirent à flotter. Une voiture se retrouva prisonnière d'une coulée de boue. Un mur céda. Le barrage suivit. Les ponts s'éventrèrent. La route se déchira. Il n'avait fallu que quelques minutes à la rivière contrariée pour rugir hors de son lit artificiel et se frayer une nouvelle trajectoire au milieu des chalets.

Telle une bête enragée, elle emportait tout sur son passage : arbres, matériaux, voitures, terre, maisons, vies. Elle charriait dans ses remous la sueur et le sang des hommes, le fruit de leur travail.

Leurs existences. Leurs espoirs. Leur avenir. Rien ne semblait pouvoir apaiser sa fureur. Comme si elle donnait libre cours à une vengeance trop longtemps contenue. Elle avait cédé aux caprices des hommes, partagé son lit et offert sa patience. Ses limites étaient atteintes. Elle prenait sa revanche en ce week-end d'automne.

Le village était tétanisé. Les pompiers, dont la caserne avait été l'un des premiers bâtiments à être emportés, se préparaient à affronter le pire : une horreur indicible jusque-là inconnue, une catastrophe qu'il leur faudrait combattre sans armes. Les réseaux d'eau et d'électricité avaient cédé à leur tour devant le caractère explosif des colonnes d'eau. La peur se lisait sur chaque visage.

Plongés dans le noir, impuissants, les habitants du village entendaient le vacarme de la tempête en imaginant l'impensable. Eveillés, assourdis par les grondements de la rivière, ils priaient en attendant l'aube. Et si demain, tout cela n'avait été qu'un cauchemar ? Mais le matin ne leur apporta guère de répit et la désolation vint tenir compagnie à la peur et au chaos.

Coupé du monde mais faisant déjà la une des journaux télévisés cherchant à améliorer leur audience, le village avait subi les caprices des éléments : ponts détruits, routes emportées, chalets éventrés, vies brisées. Les journalistes prédisaient que la vallée sinistrée s'appêtait à vivre la prolongation d'une nuit cauchemardesque.

Cette nuit, alors que l'eau avait tout submergé, tout détruit, même les visages noyés sous les larmes, certains avaient repensé au dernier été lorsque la rivière était presque à sec et que le manque de pluie faisait craindre une sécheresse.

L'eau, ce symbole de vie, était devenu en quelques heures un apocalyptique présage de mort.

Cette eau qui avait fait la renommée de cette vallée et y avait apporté la vie, cette eau fraîche et paisible s'était soudain déformée, transformée en un déluge dévastateur et indomptable. Cette eau que les habitants de l'arrière-pays avaient pensée maîtriser et dont ils ne se méfiaient plus.

Pourtant, lors de certains conseils municipaux, les anciens avaient bien tenté de mettre en garde avant la délivrance de certains permis de construire. La nature reprend toujours ses droits.

La pluie avait fini par se calmer dans la matinée du dimanche. Elle n'avait pas cessé depuis le vendredi après-midi. Le débit de l'eau avait presque retrouvé son rythme normal même si le niveau de la rivière demeurait anormalement haut.

Redevenue docile, nourricière, elle chantait comme si de rien n'était. Comme si elle ne remarquait pas les stigmates de sa colère sur son passage. Seule sa couleur boueuse et ses derniers tourbillons témoignaient de sa violence passée.

Ses rugissements étaient redevenus murmures. La bête s'était apaisée, rassasiée par tout ce qu'elle avait englouti.

Les loups s'aventuraient hors de leurs abris de fortune. Il ne restait rien de la terrasse de l'hôtel

dont les fondements menaçaient de s'effondrer. Il n'accueillerait plus jamais de touristes. Le lac s'était fondu dans le flot dévalant vers la mer.

De chaque côté des rives, les maisons coupées en deux mettaient à nu l'intimité et le désespoir de leurs propriétaires. Plus bas, là où la rivière rejoignait la Méditerranée, la plage recueillait les débris d'un cimetière ravagé.

Le découragement et la sidération devant ces paysages endeuillés plongeait la vallée dans un espace hors du temps. A quelques kilomètres au-dessus des habitations éventrées, dans le vacarme assourdissant des hélicoptères venus apporter vivres et matériel aux sinistrés, les loups s'étaient remis à hurler.

Les secours s'étaient organisés comme ils le pouvaient, freinés par des accès désormais impraticables. Sous les rayons d'un pâle soleil éclairant désormais un paysage de guerre, une chaîne de solidarité s'était nouée et s'étendait bien au-delà de cette vallée endeuillée qui pansait ses plaies.

En l'espace de quelques heures, son paysage avait changé de visage. Cette crue resterait dans les mémoires comme une cicatrice douloureuse au cœur de tous ses habitants.

Pas un n'aurait imaginé vivre cet enfer alors que quelques semaines plus tôt, ils pêchaient tranquillement sur les bords de « leur » rivière, celle qui les avait vu grandir et qu'ils considéraient presque comme un membre de leur famille.

Jamais ils n'auraient pensé que cette eau dans laquelle ils avaient joué enfant, les rafraîchissait pendant les canicules, abreuvait leurs troupeaux, arrosait leurs récoltes, cette eau qui attirait des touristes en quête de nature, d'aventures et d'authenticité pourrait un jour semer la mort et la désolation.

Les villages de la vallée commençaient doucement à comprendre qu'ils allaient devoir se plier aux règles imposées par cette eau vivante, capricieuse, indomptable, merveilleuse. Meurtrière. Vitale.

Elle avait remporté cette bataille contre les hommes. La nature, une fois encore, avait été la plus forte. L'eau avait imposé sa loi. Elle avait fait comprendre aux hommes qu'ils ne sont pas tous puissants.

Il leur faudrait apprendre un nouveau mode de cohabitation associant dans un fragile équilibre, respect des droits de la nature et préservation de l'économie d'une région.

Et si demain ces mêmes hommes perdaient la mémoire, sombrant dans l'égoïsme et la quête du profit, les portes de l'enfer pourraient s'ouvrir à nouveau. Et ne plus se refermer.

Et si, demain la colère des éléments éclatait à nouveau ?

Charles Garatynski

L'orage

À l'ombre de mes tours, une question me tourmente depuis que j'ai l'âge d'homme et qui n'a rien à voir avec le dehors : le bonheur. Eh bien, comme beaucoup, je feins de ne pas m'y pencher. J'ai quelques dettes sentimentales ; parents absents, enfance solitaire et mélancolie grandissante. J'aime ma grisaille, mais je pense assez souvent à un ciel d'azur et à une mer apaisée, par manque d'originalité. Je dirais même que je rêve de mer Méditerranée pour des raisons que j'ignore — je ne l'ai jamais vue. Mais c'est elle qui m'inspire le plus. Je l'aime tant dans mon imaginaire que j'ai envie de ne jamais la connaître ; je ne veux pas que le réel lui casse la gueule.

Oui, j'apprécie les images d'Épinal ; ça me donne des raisons d'y croire. Je n'ai pourtant pas trop le temps de m'égarer. Je fais le ménage dans un immeuble de voleurs légaux — comprenez des businessmen. Je sais que c'est une façon simpliste de vous présenter les choses ; je suis un peu sévère. Les hommes pour qui je travaille ne me sont pas si désagréables ; ils me sourient quelquefois et me disent souvent bonjour.

Et les jours s'écoulent de la sorte. La routine paraît chaleureuse quand elle vous désensibilise et vous prépare à la mort en douceur. J'ai des voisins de palier, comme tout un chacun ; ils sont comme moi.

— Ça va, aujourd'hui ?

— Oui, beau temps. Enfin, pas de pluie. Ciel blanc et chape de plomb, quoi. C'est Paris.

Il rentre chez lui, et je fais de même.

Mais si j'ai besoin de vous écrire aujourd'hui, c'est que quelque chose a changé. Mes jours se ressemblent, mais pas mes nuits. Il y a trois jours, je m'étais levé comme à mon habitude. Le café avait le même goût que la veille et les rues demeuraient toujours aussi sales ; tout paraissait à sa place, comme il faut.

À la débauche, j'ai eu froid, mais d'un froid nouveau. C'était comme un pressentiment qui n'appelait à rien. J'ai fait comme d'habitude, pour ne pas sacraliser mon impression : RERC, boulangerie du coin, bâtiment D, appartement 162, canapé. Allongé et presque endormi, je guettais le cadran de l'horloge suspendue au mur ; 22h30. Ma vision s'est troublée et j'ai commencé à m'assoupir. La fatigue, pensai-je, mais un profond sentiment d'étrangeté me conquiert.

Au début, je pensais qu'il s'agissait d'un rêve inepte. Puis j'ai senti une odeur de conifères et d'embruns, et aussi le vent battre mes jambes et mes joues. C'était un orage. Un orage terrible, dont le tonnerre tardait à venir. J'ai essayé d'ouvrir les yeux. Mes oreilles sifflaient. Mes mains ont cherché un appui ; elles n'ont trouvé que le sable humide. Une plage. J'ai aperçu la mer au loin. Il faisait nuit, et quelques étoiles se montraient. J'ai entendu les vagues s'écraser et perçu une odeur de pins brûlés, mais sans voir aucun feu à l'horizon.

Méditerranée. Une prémonition, c'était la Méditerranée. Ça n'a duré qu'un instant, comme un signe ou un appel, puis à nouveau le sofa et le bruit un peu sourd du radiateur, de retour chez moi ; 22h37.

Ce n'était pas de bon augure car, une fois dépossédé de ce rêve, ce fut terrible. Je scrutais l'horizon. Mais ici, c'est juste l'urbain qui tousse. Je doutais que ça revienne — et ça, c'était pire que tout.

Pour la première fois, je courus pour avoir le métro afin de rentrer à l'appartement. J'avais espoir, même si je ne voulais pas me le permettre. Sur le palier, j'ai croisé le voisin. J'essayais de lui parler de mes aventures nocturnes.

— C'est uniquement dans ta tête, il ne faut pas que ça t'obsède.

Ça m'aurait étonné ; pour peu qu'on commence à y croire, on vous décourage de le faire. Je lui ai claqué la porte au nez. Une fois dans mon salon, j'essayais de forcer le destin. Je mimai la scène, jusqu'à la respiration. Rien. Ce rêve n'était pas un rituel, c'était une anomalie. Qu'est-ce que je croyais ? Il ne fallait plus y songer. Je me suis affairé à faire la poussière pour ne plus m'illusionner. Un instant d'émerveillement et voilà que tout se fait la malle, pensai-je. Soudain, encore, un vertige. Mes yeux furent comme happés vers la même horloge qu'hier soir ; 22h30.

Mon esprit s'embruma et je sombrai à nouveau dans cet état vaporeux. J'humais l'air tiède, mais encore davantage cette fois. Mes sens paraissaient plus aiguisés, mieux préparés à l'ailleurs. La mer, toujours. L'odeur de pins, l'ivresse de la joie, encore. Personne. Rien. Moi seul. Moi, seul. Puis quelque chose, quelqu'un. Je fis volte-face et je ne vis qu'une ombre. À sa vue, l'allégresse. J'essayais de mieux la deviner, cette présence, mais je ne distinguais qu'une espèce de mantille tout autour d'elle. Le mistral soufflait fort, et ça ne m'aidait en rien.

Mais ce que je croyais être un voile disparut peu à peu devant un visage. Ce visage, j'avais l'impression de le connaître depuis la nuit des temps, et il resurgissait là, d'une mémoire archaïque. Des cheveux châtain ébouriffés par la brise qui lui tombaient un peu au-dessus des épaules, un nez court mais beau, et des yeux d'un vert que je ne saurais définir ; ni trop clairs ni trop foncés. On demeura ainsi longtemps. Quelques heures ? Je l'ignore, et qu'y puis-je ? Mon spleen s'apaisait. J'apprenais à connaître un regard où il faisait bon vivre. Bien sûr, j'ai pensé à me renseigner sur la nature de ce monde et comment y accéder, mais je me ravisai. Ces réponses ne m'intéressaient pas. Rien n'avait besoin d'être justifié, argumenté et connu. Le concret me faisait si peur que je voulais m'oublier, pour toujours.

Je continuais de regarder la mer. Elle était parsemée de lueurs chancelantes. Les lueurs qui devinrent si fortes que je ne pus bientôt plus les distinguer entre elles. Le sol se déroba sous mes pieds et je fus arraché du rivage. 22h49 ; réalité. Dehors, une voiture dérape dans la rue et m'extirpe de là où je me tenais. Je ressens une culpabilité immédiate ; rêver de la sorte, ce n'est pas conseillé. Je touche mon front fiévreux, mes bras, mes jambes. Ça ne pouvait être qu'un sacré bordel, une délivrance ou une malédiction. Le bonheur a lui aussi sa propre violence ; l'euphorie me quittait et une légère angoisse saisit ma poitrine.

Au fil des heures, elle devenait tenace. Tout me ramenait au souvenir de l'autre et de l'ailleurs. Plus j'étais initié à cette joie, plus la routine m'était insupportable le reste du temps. Je ne dormis

pas de la nuit et me fis porter pâle au travail. Je ne pensais plus qu'à la perspective de dix heures et demie du soir. Ce n'était plus un refuge, mais une destination. Le moment venu, je me préparai et me laissai faire.

Cette fois-ci, de l'autre côté, il faisait jour ; un midi d'incendie, mais toujours la même présence. Je m'avançai au-devant de mon autre. Ce n'était ni une femme ni un homme. Je voulus lui effleurer la joue, du bout des doigts seulement, pour mieux y croire. Je me retins, c'était encore trop sacré.

– Tu es...

Je balbutiais et me trouvais gauche. Je finis par me reprendre, afin de ne pas perdre la face :

– C'est un peu ridicule, de dire les choses ainsi, à brûle-pourpoint, et sans tenir pour vrai rien de tout ceci, mais quand je me tiens face à toi... tu me justifies.

Vraiment, je ne pouvais pas trouver mieux ? J'ai le cœur trop tendre. J'essayais de me rattraper après cet excès de lyrisme :

– Enfin, c'est maladroit et je suis un grand timide, mais il n'existe pas meilleur endroit que là où tu te trouves.

Mièvrerie. J'apprenais qu'aimer ne s'improvise guère et je m'épanchais sans pouvoir mentir plus longtemps. Je redoutais que ma vie finisse par m'échapper ici aussi. Je crus déceler un léger sourire sur son visage. Étais-je dans le vrai ? Un silence se fit.

– Comment rester ici ? m'enquis-je.

– Reviens demain, et rappelle-toi l'existence d'avant l'orage.

Ce n'était pas une voix, mais un murmure à travers le bruit du vent. Je fus mû par un espoir nouveau, alors même que je ne comprenais pas un mot de ce qu'on voulait me signifier ; le tumulte de la joie. L'instant d'après, je me sentis rappelé à mon morne hiver. Je m'éloignais, mais je voyais partout la marque indélébile de ce je-ne-sais-quoi, comme si ce songe allait entacher pour toujours la réalité.

– Quand pourrais-je demeurer auprès de toi ?

Je n'entendis pas sa réponse. Moi, je ne désirais que revenir et revenir encore. Je le voulais avec aplomb, d'un cœur adolescent. Et à cet instant, encore la déroute ; le néant puis l'amère réalité. Nous nous quittâmes ainsi, ce soir ; toujours d'un adieu qui n'appelle qu'à des retrouvailles. 2h22.

Je me suis levé et j'ai croisé mon profil dans le miroir du salon. Mon visage devenait trouble, mes yeux s'étiolaient. Mon corps, une évanescence. L'envie d'échapper à ce lointain bonheur me traversa l'esprit. Il est plus facile de se dérober à l'inconnu pour ne pas se brusquer.

J'ai repensé au chagrin qui partout reculait depuis. J'ai vu ces immeubles familiers d'où serpentent des larmes noires héritées de la pluie. Je les ai aimés, eux aussi, mais je me sentais affranchi de leur pénombre, et cette fois, la sagesse ne me dupera pas. Il y a une promesse, quelque part. Je l'ai vue, je l'ai sentie, et l'existence m'abandonne ici pour fleurir auprès d'elle. « Reviens demain » ; mais demain, c'est déjà si loin quand on se découvre une raison d'être.

Alors, à l'aube, je prendrai peut-être la route du Sud, sans me retourner.

Nathalie Geneste

La tempête

Cyclone, ouragan, tornade, typhon. Quels que soient leurs noms de baptêmes, quelle différence cela pourrait-il bien faire à l'échelle humaine de la dévastation ? Il lui aura fallu plus de cinquante ans pour apprivoiser ses tempêtes. Abby, Brenda, Candy, Dolly, Edna, Frances, Gladys : rien que l'année de sa naissance, treize catastrophes météorologiques répertoriées. Dans une époque qui nommaient les dépressions de prénoms féminins parce que la croyance populaire affirmait que la violence, l'intensité ou le danger de ces tempêtes étaient aussi imprévisibles que les humeurs des femmes.

Cette année-là, en 1968, le monde glorifiait en légende, le roi des Jeux Olympiques d'hiver en France, à Grenoble : Jean-Claude Killy. De l'autre côté de l'océan Atlantique, ce même monde pleurait la mort tragique d'un autre roi, d'une autre légende, un grand défenseur de la justice et des droits civiques et prix Nobel de la Paix : Martin Luther King.

Pascal, lui, faisait alors son entrée dans ce monde en noir et blanc. Il y a plus de cinquante ans. Aujourd'hui, sa dernière tempête, elle s'appelle Roger. Et sur l'échelle de Saffir-Simpson, elle oscille entre une catégorie trois : grand vent et déracinement, et une catégorie cinq : sévère dommage, effondrement.

Oui, Roger avec un R, comme « Rodgeur » qui signifiait : message reçu et compris, en code de communication aéronautique. Sauf que, pour sa part, c'est sûr, il avait bien reçu, mais n'avait toujours, en revanche, pas compris. Parce que ça lui était tombé dessus comme la foudre, sans obéir à aucune loi, sans prévenir du moment ou du point d'impact.

Ah, s'il avait senti une atmosphère plus complexe, relevé une série de phénomènes inhabituels, pris le temps d'analyser, s'il avait observé les signes, consulté les oracles. Ah, si ! Alors peut-être, eut-il pu prévoir l'annonce d'une dépression qui envahirait, noircirait, dévasterait son ciel, son soleil, sa galaxie dans sa globalité. Mais lorsque, même adulte, un homme a gardé ses yeux d'enfant, et ne se soucie pas de ces choses-là, comment prévoir ?

Chacun sait comme il est difficile de prédire un changement de temps, et parfois comme il est tout aussi futile et fragile de chercher à s'en protéger, à l'éviter. Après Roger, il lui avait fallu 780 jours pour accepter.

C'est long.

Et dans ce laps de temps, le monde avait fait face à une pandémie sanitaire sans précédent, de nouveaux Jeux Olympiques s'étaient déroulés masqués et sans public, une guerre à l'Est avait éclipsé un autre conflit au Moyen-Orient, le Royaume-Uni était sorti de l'Union Européenne, les États-Unis avaient scandé « Black Lives Matter » et élu Joe Biden à leur présidence, la Californie

avait brûlé sous les feux des incendies, 317 avions s'étaient écrasés, 400 millions de livres s'étaient vendus.

Rien n'avait plus d'importance. 780 jours, soit deux ans, un mois et dix-neuf jours de traversée. C'est long et pesant. Presque aussi long et pesant que de porter une bougie à bout de doigts dans une piscine vidée de son eau sans en éteindre la flamme face aux assauts du vent.³ Plan séquence d'une vie, d'un destin. Sans savoir ce qui l'attend, lui, Pascal, s'il arrive à rejoindre l'autre côté.

Si ce n'était pas un signe d'être un homme sous pression, sous contrainte, sensible à l'atmosphère et de s'appeler Pascal !⁴ Et si et si ! Avec des si, la seconde guerre mondiale n'aurait peut-être pas eu si long cours, si Georg Elser avait su prévoir le changement de temps du ciel munichois, ce 8 novembre 1939 entre 21h15 et 21h30 à la Brasserie Bürgerbräukeller.⁵

Cela aurait fait Boum ! Si ce n'était pas la preuve que le dérèglement climatique et l'histoire de la civilisation étaient déjà étroitement liés.

Ce matin-là, 780 jours après sa tempête qui s'appelait Roger, le soleil avait quitté les yeux clairs de Pascal. Comme un voile sur la mer, un trouble avait floué son regard sur son passé, à l'encre verte de ses années, effacées, aussi vivement que la vague sur le sable. Il n'en restait que la trace des souvenirs. Une histoire d'enfance et de rires, à partager.

Les embruns, les baïnes, les mois d'été, la caravane, la route à l'aurore et la voiture remplie à ras bord. Les trois gamins à l'arrière de la Renault, à dormir sous les couvertures, à faire des grimaces aux autres conducteurs, à demander cent fois aux parents si c'était encore loin. Elle en avait vu des kilomètres cette Renault 14 bleue, une des premières commercialisées à l'époque, nommée la poire, pour sa forme éponyme.

Ah, l'état de la voiture à l'arrivée, après 400 km de traversée, de Thermos de café, de briques de jus d'orange, de petits sablés ! Une bonne occasion de râler pour la mère qui de toute façon n'aimait pas le camping. Roger, le père, lui, en rêvait le reste de l'année. Les congés payés ! L'océan !

Enfin.

Danser, danser encore sous la pluie marine, à ses côtés. L'insouciance des jours de vacances. Des histoires de famille, de fratrie, une histoire sans histoires. Jusque-là. Pascal porte encore ce rêve en lui, quelque part. Que brille encore cette petite lueur, une étincelle, cette flamme d'envie d'aller au bout, de rester debout. Un peu de redoux. C'est tout.

C'est tout ce qu'il lui faut, c'est tout ce qu'il lui reste. Refaire le chemin à l'envers. Prendre la 89, direction Bordeaux. Passer les cols d'Auvergne, la chapelle d'Ussel, le pont d'Egletons. Une escale à Brive-la-Gaillarde ou Périgueux. Mais il ne voit rien, que son âme dans la brume. Bienvenue en

³ Référence au film « Nostalghia » de Tarkovski, scène monochrome et silencieuse de la bougie.

⁴ Référence à Blaise Pascal, qui a prouvé l'existence de la pression atmosphérique.

⁵ Référence à la tentative d'attentat contre A. Hitler.

Nouvelle Aquitaine. La dune est toujours là. Même si elle semble un peu moins haute, ses pas à lui, sont plus lourds qu'autrefois.

L'eau est grise et blanche, les vagues claquent en un bruit sourd, et se répandent frissonnant en myriades de bulles d'écume. Il avance, le front buté, le visage fermé face au vent, il lance des coups de pied dans le sable, cela ne mène à rien, qu'à se prendre les grains, qu'à moudre sa mélancolie encore un peu plus. Il erre, comme une bouteille à la mer, le cœur gonflé de l'espoir vain qu'elle emporte sa peine au loin. Mais toujours, elle revient. Comme un navire à quai, abandonné, moteur noyé.

Ce cœur à l'étroit, comme en otage, comme un oiseau sans voix, prisonnier de sa cage. Il lutte avec ses larmes, qui s'envolent à la houle. Il voudrait pouvoir crier, faire sortir de sa poitrine cette furie hurlante et déployer enfin ses ailes du rivage.

Au loin, il aperçoit un groupe de surfeurs. Dans leurs combinaisons noires, ils ressemblent à des busards macabres. Ils sont là, à attendre. Tout le monde attend quelque chose, quelque part. Lui n'entendait ni les vagues, ni les oiseaux. Dans sa tête, la gorgone mugissait encore trop fort à l'intérieur.

Le vent s'est levé et les surfeurs se sont élancés sur leurs planches. Il s'est assis sur une langue de sable. C'était humide et froid, contre ses paumes. Il a plongé ses doigts comme pour en retrouver la source, et se nourrir à ses racines. Un mauvais grain allait venir. La brise serait de son côté. Il lui aurait été insoutenable de livrer, solitaire, sa tristesse à la mer, sous un soleil radieux.

Tenir. Tenir encore un peu. Jeter au vent d'ici les faines de ses pensées moroses et post-chaotiques. Retrouver l'essentiel, se retrouver soi-même. Il a marché encore. Jusqu'au bout de la plage, la morsure de bitume qui mène à la marina. Les échoppes, simples baraques de planches en bois, ont la devanture fermée.

Mauvaise saison.

Une guirlande oubliée de fanions en triangle jaune et bleu claque dans le vent. Annonce d'une nouvelle tempête. Tout est désert. Un seul restaurant ouvert, sa terrasse occupée de chaises vides et de tables crochetées, fait face à quelques bateaux amarrés tanguant sur le petit port. La serveuse, contrite, lui indique dans une petite moue que ce n'est plus l'heure de déjeuner, mais que s'il n'est pas pressé, elle peut lui préparer quelque chose.

Pascal a quoi ? Deux fois son âge ! Il dit d'accord pour le croque-monsieur et commande d'abord une bière, jugeant plus sage de se noyer dans son verre à lui plutôt que dans son corsage à elle. Même si aujourd'hui, les saisons se confondent et se mélangent, la promesse du printemps n'aura jamais la mémoire de l'hiver.

Une pluie fine l'accueille en sortant. Il prend la direction du vent, dans l'espoir qu'elle lui indique un peu le sens du reste de sa vie.

Asma Ghiloufi

Le vent parle toujours aux statues

Prologue - Là où les mots refusent de mourir

On aurait pu croire à un rêve. Pas un rêve éclatant ou limpide, mais un de ceux qui restent collés aux paupières bien après le réveil, humides et flous, comme une buée persistante sur une vitre de train. Peut-être que le monde avait simplement décidé de faire une pause. Un sommeil volontaire, comme celui d'un chat qui se replie sur lui-même, sans bruit ni drame, pendant que les aiguilles d'une horloge se figent, fatiguées d'indiquer des heures qui ne mènent nulle part.

C'était peut-être ce jour-là. Ou un autre. Difficile à dire, car ici, même la mémoire avait déserté son poste. On l'aurait trouvée assise sur un trottoir, regardant les passants avec les yeux troubles d'un vieux chien oublié. C'est dans cette zone trouble, entre le souvenir et l'oubli, qu'Amine et Inès, pénétrèrent dans une pièce pavée de marbre gris. Les portes y battaient comme des rideaux mouillés, et les échos de l'enfance, fatigués, s'y brisaient doucement contre les murs, comme des vagues trop tendres pour secouer quoi que ce soit.

Autrefois, leurs prénoms avaient une couleur, une chaleur. Ils flottaient entre les phrases comme des cerfs-volants un jour d'été. Aujourd'hui, ils tombaient des lèvres en fragments. Amine, Inès. Deux sons cassés. Lui, une lumière qui clignote au fond d'un couloir. Elle, un mot magique dont on aurait perdu la formule complète. Ce n'était pas une haine. Pas vraiment. Juste une faille fine, presque invisible. Une écharde minuscule logée entre les pages d'un vieux roman qu'on aurait refermé trop vite.

Il y avait eu un geste. Ou l'ombre d'un geste. Une phrase prononcée entre deux silences, ou peut-être une absence trop lourde. Une porte entrouverte à une heure étrange. Un secret trop dilué, ou trop pur. Peu importait, le souvenir de l'événement s'effritait comme des pétales oubliés dans les pages d'un dictionnaire. Et c'est là que tout recommence. Dans ce flou. Dans cette ville sans contours, où les gens vivent comme des personnages secondaires dans un roman que personne n'a encore décidé d'écrire.

La trahison, ici, ne portait pas de nom. Elle changeait de forme comme un nuage d'été. Parfois, c'était un miroir fêlé. Parfois, un rire un peu trop éclatant. Dans cette ville suspendue entre deux horloges désaccordées, les amis d'hier devenaient, sans fracas, des étrangers polis. Amine marchait dans une rue où toutes les pendules s'étaient arrêtées à la même seconde. Inès gravissait un escalier sans fin, les pieds lourds d'un rêve trop ancien. L'un fuyait l'autre, croyant s'en éloigner, alors qu'ils convergeaient tous deux vers le même précipice.

Mais inutile de forcer les pages. Le livre s'écrira quand il le faudra. Pas avant. Pas après.

Chapitre 1 - Le vent parle toujours aux statues

Ce n'était pas une question de bruit. Les statues, en vérité, parlaient à peine, à peine assez pour déranger. Ce qui gênait, c'était autre chose : leurs paroles semblaient venir d'un lieu ancien, trop ancien, comme un souvenir dont personne ne voulait vraiment se rappeler. Elles murmuraient à voix basse, sans hâte, des vérités hors saison, dans les creux poreux des oreilles inattentives. Et peu à peu, ces murmures, rejetés par les passants, étaient devenus du vent. Un vent ancien, obstiné, un peu grinçant, un peu joueur, comme un fauve mal luné, ou un vieil ami

qu'on aurait trahi sans le savoir.

C'est dans ce vent qu'Amine marchait.

Il ne se souvenait plus exactement de ce qu'il cherchait. Était-il sorti pour acheter du lait ? Ou pour fuir quelque chose ? Il n'en était plus très sûr. Il savait seulement qu'il avait oublié quelque chose quelque part, dans un endroit qu'il n'avait jamais vu. Cela avait du sens, dans cette ville. Une ville où les immeubles changent de trottoir la nuit, où les numéros de rue s'échangent leurs places comme des pièces d'un jeu dont les règles se perdent au réveil.

Il portait une veste grise, froissée comme un journal abandonné sur un banc de métro. Dans sa poche intérieure, un carnet vide. Enfin, presque vide. Il y avait cette page déchirée. Une date. Et un mot griffonné à l'encre invisible. Il l'ouvrait parfois, dans la rue, à la lumière trouble d'un lampadaire, et refermait le carnet aussitôt. Non pas parce qu'il comprenait — mais justement parce qu'il craignait de comprendre.

Il passa devant une statue étrange, un homme sans tête, bras levé vers un ciel absent. La plaque de bronze était rongée, illisible, comme si même les mots gravés n'avaient plus envie de se souvenir. Le vent siffla dans les boutons de sa veste, et une voix, peut-être inventée, peut-être pas, murmura :

Tu n'as pas encore compris. Il ne se retourna pas.

Pendant ce temps, Inès avançait dans une maison sans murs.

Les pièces n'étaient pas vraiment des pièces. Plutôt des pensées. Des réminiscences flottantes. Des regrets vêtus d'odeurs anciennes. Chaque fois qu'elle passait un seuil, l'ensemble du lieu changeait autour d'elle, comme si la maison récrivait son plan selon ses états d'âme. Aux fenêtres, il n'y avait pas de vitres. Seulement des pans d'ombre épais, comme les rideaux d'un théâtre oublié. Le plafond, lui, respirait. Lentement. Une respiration large, animale.

Inès portait une robe blanche couverte de signes étranges. Une écriture ancienne, ou peut-être simplement des restes de conversations qu'on n'a jamais vraiment eues. Dans ses mains, elle tenait une clé. Elle n'avait aucune idée de ce qu'elle ouvrait. Peut-être rien. Peut-être tout. Une clé inutile peut être plus dangereuse qu'une clé perdue.

Elle pensa à Amine, comme on sent la chaleur d'un nom qu'on ne prononce plus. Son souvenir était une brume tiède, suspendue entre deux faisceaux de lumière. Et avec cette sensation, elle se dit que certains vases, une fois brisés, deviennent plus aptes à contenir les secrets. Les objets intacts parlent trop.

Mais une autre voix en elle, plus ancienne, plus insidieuse, soufflait autre chose :

Tu ne sais pas ce qu'il a vu. Tu ne sais pas ce qu'il t'a caché. Peut-être pour te protéger. Peut-être pour te contrôler. Ou peut-être parce que c'est ce que font les amis quand l'amitié devient une lame trop tranchante pour être tenue à mains nues.

Et, quelque part, au centre exact de la ville, à un endroit qui ne figurait sur aucune carte, un vieux chien borgne leva lentement la tête. Il grogna. Quelqu'un venait de franchir une limite invisible.

Chapitre 2 – Les escaliers qui descendent vers le ciel

Dans certaines parties de la ville, celles que les cartes n'osent plus mentionner, on raconte qu'il existe un escalier qui ne monte ni ne descend, mais qui fait les deux à la fois, selon l'humeur du marcheur. Il descend vers le ciel. Ce n'est pas une image. Ce n'est pas non plus une contradiction. C'est un fait. L'escalier n'atteint pas le ciel, il s'y dirige à reculons, comme on

s'éloigne d'un souvenir trop intense pour être regardé en face. À chaque marche, on oublie un peu plus ce que la précédente avait tenté de dire, jusqu'à ce que la montée ressemble à une chute inversée, quelque part entre le vertige et la nostalgie d'un rêve qui n'a jamais eu lieu.

C'est cet escalier qu'Inès gravissait.

Les marches n'étaient pas fiables. Certaines s'enfonçaient sous ses pieds comme du sable humide. D'autres semblaient faites de pierre ancienne ou de mots durcis, des mots qu'on ne parle plus, dans des langues que le vent a laissées derrière lui. La lumière variait sans logique apparente : un bleu presque liquide, un gris granuleux, parfois même un jaune maladif qui lui rappelait des fins d'après-midi trop silencieuses.

Quant aux murs... S'il y en avait, ils ressemblaient à des pensées étrangères, figées dans le plâtre. Des disputes suspendues, des regrets en formation.

Elle ne savait plus pourquoi elle montait. Elle savait seulement que descendre, ou rester immobile, n'était plus une option. Une voix montait avec elle. Une voix qui semblait venir de très loin, mais aussi de très près, peut-être du fond de ses chaussures. Une voix qui ressemblait à celle d'Amine, mais d'un Amine plus jeune, pas encore égaré, pas encore tranchant.

– *Tu te souviens de la nuit où on a promis de ne jamais mentir ?*

Elle n'a pas répondu. Parce que répondre, ce serait reconnaître qu'un mensonge s'est glissé entre eux. Et elle préférait, pour l'instant, croire à une erreur de traduction. Un malentendu. Un silence trop long. Un regard un peu trop oblique. Tout, sauf cette vérité nue, brute, blessante, qui attendait là, assise sur le bord d'une marche, comme une statue dont la tête aurait été volée par le vent.

Pendant ce temps, Amine marchait, lui aussi.

Il avait quitté la rue des pendules arrêtées pour entrer dans un quartier où tout semblait inversé. Les portes n'avaient pas de poignées, les fenêtres fixaient l'intérieur avec insistance, comme si elles jugeaient les pensées. Les passants ? Ils étaient flous. Flous au point d'en devenir transparents. Ils communiquaient par gestes. Et ne souriaient que lorsqu'ils croisaient un angle mort.

Amine demanda son chemin à un lampadaire. Le lampadaire lui répondit par des clignements lents : une fois pour *oui*, deux fois pour *non*, trois fois pour *tu ne veux pas vraiment savoir*. Il n'insista pas.

Il se souvint d'Inès, ou plutôt d'une phrase qu'elle lui avait laissée comme un caillou dans la chaussure :

Si jamais tu sens que je m'éloigne, ne viens pas me chercher avec les mains sales.

Il regarda ses mains. Elles étaient tachées. Pas de sang, non. De la poussière. De fatigue. De doutes accumulés comme des couches d'encre séchée. Cette crasse fine qu'on ne voit qu'en pleine lumière, et encore.

Il entra dans un bâtiment sans toit. Les murs semblaient respirer. Une respiration calme, presque timide. Comme s'ils avaient peur de lui tomber dessus s'il parlait trop fort.

Un homme l'attendait à l'intérieur. Ou plutôt, un reflet. Une version de lui-même. Plus usée. Plus floue. Amine avec quelques années de trop et un regard qui avait vu trop peu.

– *Tu veux la vérité ?* demanda l'homme sans bouger les lèvres.

Amine hésita. Le mot « vérité » sonnait étrange. Comme une pièce de monnaie étrangère, trop légère, trop vieille.

– *Non*, dit-il enfin. *Je veux l'oubli.*

Alors l'homme disparut. Aspiré par un miroir qui n'avait jamais renvoyé autre chose que des mensonges élégants.

Plus haut, sur l'escalier, Inès s'arrêta.

Elle venait d'atteindre un palier suspendu dans un vide doux. L'air y était plus dense. Comme si les souvenirs flottaient là, empilés comme des livres mouillés. Silencieux. Lents.

Sur une chaise bancale, qui aurait pu appartenir à une cuisine d'enfance, reposait un carnet gris. Le même carnet qu'Amine portait dans sa poche depuis toujours, sans jamais s'en souvenir vraiment.

Elle tendit la main. L'ouvrit.

Une page.

Une date.

Un mot.

Mais écrit à l'envers.

Et rien ne bougea. Parce qu'il n'y avait plus besoin de bouger.

Chapitre 3 – Là où les miroirs saignent

Amine se réveilla dans une pièce inconnue. Inconnue, mais pas étrangère. Quelque chose dans l'air, peut-être la densité de la lumière, ou l'odeur un peu fade du papier ancien, lui disait qu'il y avait déjà vécu. Sans doute longtemps. Ou bien dans un autre rêve.

Les murs étaient recouverts de morceaux de miroirs. Aucun ne reflétait son image. À la place, des visages s'animaient lentement, comme des poissons dans un bocal rempli de souvenirs. Certains visages lui étaient familiers, d'autres non, mais tous semblaient lui adresser un reproche silencieux. Comme si quelqu'un, peut-être un archiviste insomniaque, avait découpé sa mémoire pour la recoller avec des mains tremblantes.

Sur le mur d'en face, une phrase se formait, lettre après lettre, comme écrite par une encre vivante, un peu épaisse, presque organique : « PHADE n'est pas un mot, c'est un effacement. »

Il se leva. Ou il crut se lever. Peut-être était-il toujours couché. Peut-être n'y avait-il jamais eu de lit. À ce moment précis, quelque chose se retourna. Pas l'espace, ni le temps, mais ce qu'il y avait entre les deux. Un mouvement interne, silencieux et fluide, comme quand une chanson change de tonalité sans qu'on le remarque tout de suite.

Et soudain, c'était Inès qui le regardait.

Pas avec tendresse, ni même avec colère. Plutôt avec ce regard précis qu'ont les chirurgiens, ou les chats. Un regard qui dissèque sans bruit.

Elle était là. Ou peut-être son absence avait pris forme dans la pièce. Lui, figé comme une erreur dans un souvenir qu'on n'ose pas corriger.

– *Tu es toujours aussi lâche*, dit-elle.

Mais ses lèvres ne bougèrent pas. Les mots vinrent d'un miroir brisé, posé au sol. Ils semblaient y avoir été stockés depuis des années, en attente d'un moment précis. Celui-ci, peut-être.

Amine détourna la tête. Inès n'était pas là. Mais elle était présente. Comme un parfum persistant sur un vêtement qu'on n'a jamais vraiment porté. Elle regardait à travers les fissures. Peut-être d'un autre temps, ou d'un souvenir qu'il avait rangé trop vite, mal étiqueté.

Et alors, la voix changea encore. Ce n'était plus celle de la femme. C'était celle de l'enfant. Inès, version miniature, celle des après-midis où ils couraient après le vent.

– Un jour, tu te cacheras derrière tes silences comme derrière un bouclier. Et ce jour-là, je te trahirai. Pas par cruauté. Juste pour que tu comprennes.

Amine tomba à genoux. Le sol n'était pas dur. C'était comme tomber sur du coton imbibé de chagrin.

Ce n'était donc pas lui, ou pas seulement lui. La trahison n'était pas un acte. C'était une boucle. Une marée intérieure, un va-et-vient entre deux êtres qui avaient oublié comment respirer ensemble.

Il y eut un son. Léger. Comme du verre qui se détend, ou qui renonce. Un miroir saignait. Littéralement. Un sang noir, épais, visqueux. Il glissait lentement, dessinant des lettres dans sa chute.

I N È S

Le "È" tremblait. Une voyelle étirée, suspendue dans le temps, comme une note qu'on n'ose pas laisser mourir. Une longue attente. Trop longue.

Dans un autre plan de réalité, ou dans un recoin du même rêve, Inès sentit la secousse. Comme une vibration douce venue du centre du corps. Amine avait vu quelque chose. Quelque chose qu'on ne devrait jamais voir seul.

Elle tomba à genoux. Mais sur un autre sol. Un plancher de brume. Une texture faite de regrets anciens... patinés.

Le lien n'était pas mort.

Il flottait quelque part entre deux phrases qu'on n'a jamais terminées. Suspendu à un mot que personne ne voulait lire à voix haute.

Et, au centre de tout cela, de cette scène double, de ce théâtre sans rideau, un enfant apparut.

Il ne dit rien. Ne bouge pas.

Ni Amine ni Inès ne le reconnurent. Et pourtant, ils le connaissaient. Quelque part, ils l'avaient toujours connu.

L'enfant tenait un carnet gris. Le carnet. Celui qui contenait toutes les pages blanches qu'on n'avait jamais osé noircir.

Il l'ouvrit.

Une page.

Un mot.

« Et si c'était toi ? »

Chapitre 4 – La chambre sans murs ni fin

L'enfant disparut sans bruit, comme une feuille qu'on froisse lentement, sans colère ni empressement. Pas d'écho. Juste cette sensation : quelque chose venait de s'effondrer à l'intérieur, comme une étagère mal fixée dans un coin oublié de l'âme.

Le carnet resta en suspens dans l'air. Il ne flottait pas vraiment : il était simplement là, suspendu à rien, avec une page ouverte. Les lettres qui y dansaient vibraient comme des ailes de papillons dans une boîte en verre.

Et si c'était toi

Pas de point. Ni d'interrogation, ni de fin. Une question qui n'attendait pas de réponse. Ou une vérité qu'on avait tenté de déguiser en devinette.

Puis les murs s'évanouirent.

Mais il ne s'agissait pas de vide. Ce fut au contraire une saturation. Trop de choses. Trop d'objets. Trop de pensées qu'on avait trop longtemps mises de côté. Des couleurs sans nom. Des escaliers qui se déroulaient dans l'air comme des spirales de coquillages. Des portes. Des horloges. Des pièces remplies de sable tiède, ou de neige fondue, ou de chansons murmurées dans une langue, qu'aucun dictionnaire n'avait jamais enregistré.

Amine entra dans une pièce pleine d'eau. Pas une piscine, ni un lac. Une pièce, simplement, dont l'air était devenu liquide. Au centre flottait une table. Et sur la table, un cadre. Vide. Il comprit que c'était le souvenir d'un moment qui n'avait jamais eu lieu. Il pleura. Pas à cause de la tristesse. Parce que l'eau pleurait à travers lui. Et il ne savait plus très bien où finissait son corps.

Ailleurs, ou peut-être là, mais dans une autre logique, Inès avançait dans un couloir sans fin, bordé de portes. Chaque porte contenait un souvenir d'Amine. Ou une variation sur ce thème. Elle en ouvrit une : c'était un oiseau. Une autre : il était un dictionnaire vide. Encore une : un banc de parc où deux vieillards discutaient pour savoir qui avait oublié l'autre en premier.

À la mille-et-unième porte, elle se vit.

Elle-même, assise dans une chambre sans murs, ni sol, ni plafond. Suspendue dans l'air comme une pensée arrêtée à mi-course. Elle se parlait, mais avec la voix d'Amine.

– Tu es le couteau et la plaie, tu le sais ?

Elle essaya de répondre, mais sa bouche n'existait plus. Seulement le silence.

Et soudain, elle comprit : ce n'était pas lui qu'elle avait trahi. Ni lui qui l'avait trahie. C'était l'idée qu'ils s'étaient faite l'un de l'autre. La version douce, onirique, presque artisanale de leur lien. Ils s'étaient éveillés dans le réel. Un réel rugueux, maladroit. Avec des silences qui blessent. Des gestes imprécis. Des mots qui s'échappent ou tombent à côté. Et c'était ça, la vraie trahison.

À cet instant, tout se figea. Plus de couloir. Plus d'eau. Plus de portes.

Juste une pièce. Grande comme un soupir. Tissée dans une matière blanche que personne n'avait jamais touchée.

Au milieu, Amine et Inès. Redevenus enfants. Ils s'approchèrent. Pas un mot. Ils tenaient chacun une moitié du même mot, déchiré.

Quand ils les réunirent, ce ne fut pas *PHADE*.
Ce fut *FIN*. Mais écrit dans une langue qui n'existe pas encore.

Chapitre 5 – L'éveil par fragments

Il n'y eut pas de réveil brusque. Pas de sueur, ni de drap emmêlé. D'abord un battement, sourd, grave. Comme un gong étouffé résonnant dans une pièce vide. Puis une lumière. Pas brillante. Une lumière tiède. Comme un souvenir du matin.

Amine ouvrit les yeux. Ou peut-être pas.

Il vit dans une pièce. Une bibliothèque, un fauteuil bleu élimé, un bol de café à moitié vidé. Des objets ordinaires. Il les reconnut sans vraiment se rappeler quand il les avait vus. Une autre version de lui-même, peut-être. Un jumeau intérieur.

Son corps était là. Fatigué. Réel. Mais tout semblait... désaturé. Un monde comme lavé trop de fois.

Et sur le fauteuil, un carnet gris. Ouvert à l'envers. Il le prit. Le feuilleta. Pages blanches. Puis, au milieu : « Nous sommes revenus, mais nous ne serons plus jamais entiers. »

Il referma le carnet. Il ne savait pas s'il devait s'inquiéter. Mais il savait que quelque chose avait fini. Même si aucune horloge n'avait sonné.

Inès marchait dans une ville. Une vraie. Pas un rêve. Pas une métaphore.

Les feux de circulation clignotaient. Des pigeons picoraient l'asphalte. Des gens passaient. Des gens normaux. Et elle marchait vite, rattrapant une chose dont elle avait oublié l'objet.

Elle s'arrêta devant une librairie.

Et là, à l'intérieur, elle le vit, Amine.

Pas un reflet. Pas un mirage. Juste lui. Feuilletant un livre d'art, sans réelle attention.

Son visage avait changé. Plus calme. Moins tendu. Comme quelqu'un qui a fait la paix avec ce qu'il ne saura jamais.

Elle ne bougea pas. Ne frappa pas à la vitre.

Elle resta là. Elle comprit.

La trahison n'était pas un événement. C'était un effacement lent. Un miroir déplacé, mal orienté. Une image qui finit par s'effacer.

Ils avaient été les gardiens d'un rêve. Mais aucun des deux ne savait le maintenir éveillé.

Alors elle tourna les talons.

Elle n'avait plus besoin de comprendre. Elle avait traversé la chambre sans murs. Elle avait vu son propre double.

Elle avait parlé avec le silence.

Et maintenant, elle marchait dans la ville. Réconciliée avec le manque.

Chapitre 6 – Le motif se répète

Une pluie douce tombait sur la ville. Pas de celles qui effraient ou qui précipitent les pas. Plutôt une pluie effacée, presque distraite, comme si elle n'était là que pour laver doucement les angles morts de la mémoire.

Elle glissait sur les vitres en traçant des lignes hésitantes, pareilles aux dernières notes d'un rêve qu'on essaie de retenir sans trop y croire.

Amine était assis dans un café. Il tenait une tasse entre ses mains. Le café était tiède, mais il ne le buvait pas vraiment. Autour de lui, des conversations basses se diluaient dans l'air. Des rires minuscules. Des silences prolongés entre deux gorgées. Des soupirs trop bien éduqués pour être entendus. La serveuse avait un visage indéfini, comme une photo floue dans un rêve ancien ; ou alors, c'était lui qui n'avait jamais appris à le mémoriser.

Il sortit un carnet. Pas le gris. Un autre. Rouge, à la couverture écaillée comme une façade rongée par les années.

Il y écrivit, sans chercher ses mots : « Inès marche quelque part dans cette ville, et je suis peut-être encore un souvenir dans sa poche. »

Il sourit, mais sans y mettre d'âme. Referma le carnet, le laissa sur la table, et sortit. La pluie ne l'accueillit pas. Elle le traversa simplement.

Ailleurs, ou peut-être un peu plus tard, ce qui revient au même dans ce genre d'histoire, Inès poussa la porte d'un café. Pas celui d'Amine. Pas tout à fait. Un cousin peut-être, dans la même famille de lieux où les gens s'attardent sans savoir pourquoi.

Elle prit une table dans un coin. Par habitude, pas par choix. Le serveur, lui aussi flou, comme esquissé à la hâte dans un carnet de dessin oublié, lui apporta un café sans qu'elle ait commandé. Elle le remercia d'un regard, comme si tout cela faisait partie d'un protocole ancien. Sur la table, un carnet rouge.

Elle posa les doigts dessus. L'ouvrit. Une seule phrase :

« Inès marche quelque part dans cette ville, et je suis peut-être encore un souvenir dans sa poche. »

Elle pâlit, comme on pâlit devant une vérité familière qu'on croyait enfouie depuis longtemps, mais qui revient un jour, dans une phrase anodine.

Elle tourna les pages. Blanches. Sauf la dernière.

Un mot. Écrit à l'encre sèche, presque gravé dans la matière du papier : *PHADE*.

Mais ce mot, cette fois, ne semblait plus inquiétant. Il n'était plus une menace. Il ressemblait à une signature. Ou à un titre. Celui d'un récit écrit à deux, sans plan, sans promesse, sans même en avoir conscience. Un récit de pas croisés, d'angles morts, d'absences pleines.

Elle referma le carnet. Le laissa là. Se leva. Et au moment précis où elle franchit la porte, la clochette du café tinta. Le son était exactement celui d'un rêve d'il y a longtemps, un rêve qu'elle n'avait jamais su oublier.

Et puis très loin de la pluie. Ou très près. Quelque part, dans une autre version de la ville. Dans un espace qui ne connaissait ni le temps ni la géographie, où le sol était fait de mémoire compressée, l'air d'intuitions inabouties, Inès entra dans le café, une seconde avant qu'Amine n'en sorte. Leurs regards se croisèrent.

Peut-être. Et alors, tout changea. Ou rien.

Gwenola Mallard

Défibrillateur

– J'ai beaucoup réfléchi. Je te propose un marché. Je sais que toi et moi ça n'a jamais été la grande amitié.

– C'est le moins qu'on puisse dire.

– Laisse-moi continuer. On ne peut pas le nier, on se marche sur les plates-bandes mais...

– Mais quel culot ! Toi ? Tu penses marcher sur mes plates-bandes ? Dans le monde de la nuit, il n'y a pas de place pour nous deux et...

– Écoute moi je te dis ! Je sais que pour toi aussi c'est compliqué depuis quelque temps. Ne mens pas ! Tu continues à ouvrir. Et pour qui ? Personne ! Plus personne ne vient chez toi ! Arrête de te voiler la face bon sang !

– Moi je me voile la face ? Et toi alors ? À tourner en vain toute la nuit avec ton gros sac. Je vois bien ton regard désespéré. Et pourtant tu continues toi aussi. À chaque coucher du soleil, tu reprends ton fardeau, comme si cette fois ça allait fonctionner. Comme si rien n'avait changé...

– C'est douloureux de l'admettre mais tu as raison... Je ne sais pas ce qui me pousse à m'accrocher. J'ai réalisé hier que ça fait maintenant quatre mois. Quatre longs mois que c'est là. Comment j'ai pu être aussi naïf ? Comment j'ai pu penser que ça n'aurait aucune conséquence ?

– Moi non plus je n'ai rien vu venir... Quatre mois de suite sans personne. C'est du jamais vu. Pendant la tempête de neige, j'ai eu du monde. Quand une famille de sangliers errait dans les rues, j'ai eu du monde. Même lorsqu'il y a eu la fameuse intoxication aux crêpes de la kermesse, j'ai eu du monde. J'ai beau ouvrir les portes et monter le son, personne ne vient. J'aurais dû m'en douter.

Moi aussi j'ai été naïve. J'aurais dû voir que tout ça allait mener à la perte de la danse et de la fête.

À la perte de la vie de ce village.

– Quand je pense à Madame la Maire qui parlait d'une avancée inouïe. D'un tournant. Vous verrez, elle disait, après les travaux vos vies seront à jamais transformées. Qu'avec ça, tout sera différent.

Différent. En effet, elle ne s'est pas trompée. Rien n'est plus pareil.

DÉFIBRILLATEUR

– Une avancée... Je passe mes soirées à regarder ma montre. J'ai même inventé un nouveau jeu. Je fixe la trotteuse en essayant de ne pas cligner des yeux. J'arrive à tenir plus d'une minute trente depuis la semaine dernière. Ma nouvelle fierté. Quelle tristesse. Je me surprends à parler seule, à servir des tasses vides et à essuyer des verres secs. La folie me guette, je le sens.

– C'est pour ne pas tomber dans la folie que je me suis dit que ça ne peut plus durer. Et c'est pour ça que je suis là. Je pense qu'on peut trouver un terrain d'entente toi et moi. Qu'on peut s'allier. C'est une idée qui pourrait nous permettre de retrouver notre place. J'ai imaginé le projet Défibrillateur.

- Le projet quoi ? Qu'est-ce que c'est que ce nom ridicule ?
- Défibrillateur. Ne juge pas, je me suis creusé la tête plusieurs jours.
- Plusieurs jours pour pondre ce nom ? Ah ah.

Tu penses vraiment qu'on peut tout faire basculer ? J'ai écouté la radio. C'est partout pareil.

– J'ai entendu aussi. Une vraie pandémie.

– Au début, je me suis demandé si je n'étais pas juste une vieille bique bloquée dans le passé. Peut-être que c'est ça le monde de maintenant, peut-être que des lieux comme ici sont voués à disparaître ? Je ne vais pas te le cacher, j'ai essayé de m'y mettre. Hors de question de mourir bête.

Mais ça ne prend pas. Je lève les yeux et je vois les rues désertes. Plus un bruit, plus un rire.

Même les disputes sans fin de mes habitués me manquent. Plus personne ne cherche à se croiser, à se parler.

– C'est vertigineux. Chaque nuit c'est la même chose, chacun garde les yeux grands ouverts, sans bouger. Je passe et je repasse. Le sable se dépose sans qu'ils ne cillent d'un millimètre. J'ai tenté de parler avec Madame la Maire. Comme tu peux l'imaginer, sans succès. Elle a postillonné un nombre incalculable d'éloges, le sourire aux lèvres. Complètement aveuglée sur ce qui se passe réellement. A l'entendre, le village ne s'est jamais aussi bien porté. J'ai même cru à un moment qu'elle allait s'auto-applaudir. Du délire.

DÉFIBRILLATEUR

- Parle-moi de ton projet Défrigerateur.
- Défibrillateur.
- Oui c'est ce que j'ai dit. Qu'est-ce que c'est ?
- C'est selon moi notre dernier espoir pour ne pas sombrer dans un fatalisme sans fond.
- Mais encore ?

– Pour t'expliquer mon cheminement, j'ai d'abord envisagé une grève de la faim mais pour être honnête je n'ai tenu que trois heures. Juste avant de craquer, une nouvelle idée m'est venue. Et si j'organisais une manifestation sur la Place de la Mairie ? J'ai commencé à fabriquer des affiches, des banderoles mais au moment de commander les merguez, un doute est arrivé. Je me suis rappelé les derniers rassemblements et notamment l'absence criante de retentissement. Alors, comme une évidence, je me suis dit qu'il fallait y aller plus fort. Un choc, un acte qui frappe les esprits.

– Aucun rapport avec le fait qu'il n'y aurait eu personne à venir ?

– C'est insupportable de t'entendre piétiner mes idées alors que toi, qu'est-ce que tu as fait ces dernières semaines ? Un concours de celle qui tient le plus longtemps sans cligner des yeux ? Et tu es la seule à concourir en plus ! Mais pour qui te prends-tu au juste ?

– Pour qui je me prends ? Bonne question. Quand je t'entends parler, je me rends compte que je me réfugie dans l'aveuglement. Un peu comme La Maire peut-être. Je sais que je passe pour une folle avec mon histoire de trotteuse, de concours à la noix et de monologues sans fin. Mais sans ça, il se passe quoi ? Je m'effondre. Je m'effondre tu entends ? Chaque soir, en allumant les spots et les enceintes, je me remets un petit shoot de déni. Tournée générale pour la patronne ! Et peut-être qu'au fond j'ai fini par m'y complaire. Et toi tu passes cette porte pour la première fois de ta vie et tu viens tout...

– Et qu'est-ce que tu proposes ? Attendre sans rien faire ? Continuer à faire comme si de rien n'était en espérant que les choses changent ?

DÉFIBRILLATEUR

– ...chambouler. Tu le penses vraiment qu'on peut encore faire quelque chose ? Tu penses vraiment que tout n'est pas perdu ?

– Comme tu l'as dit, c'est bien la première fois que l'envie me prend d'entrer ici. Tu ne peux même pas imaginer combien de fois je me suis posé la question de venir ou non. Imagine l'effort que ça me demande. Alors oui, vois ça comme une preuve ultime que j'y crois. Parce que moi non plus je ne veux pas m'effondrer et je pense sincèrement qu'on peut tout faire basculer.

– Je suis prête à écouter ton projet Déflagrateur.

– Défibrillateur...

– Oui, mais j'aime bien aussi Déflagrateur. Qu'est-ce que tu as imaginé comme acte fort ?

– On court-circuite tout ! On les sort de cet état de léthargie dans lequel ils sont depuis l'installation ! On les réveille quoi ! Et ils se remettent à sortir, à danser et donc à dormir. On serait gagnants tous les deux.

– Est-ce que tu as un stratagème ?

– J'ai profité d'une nouvelle visite à Madame la Maire pour voler les plans des travaux. Ils sont assez complexes à déchiffrer mais je sais que tu avais fait une formation d'électrotechnicienne avant de reprendre ici, ça ne devrait pas te poser problème. Je me suis dit qu'on pouvait repérer les boîtiers principaux et les points de raccordement pour ensuite...

– Tout faire sauter.

– Je ne l'aurais pas mieux dit.

– Si on m'avait dit qu'un jour toi, le marchand de sable, et moi, la patronne du bar dansant, on avancerait main dans la main pour sauver ce village, j'aurais ri pendant au moins trois quart d'heure.

– Comme quoi, tout peut arriver.

– Oui, même le plus inattendu.

– Foutue Fibre !

Meatitus

Récolte la tempête...

La réunion d'urgence avait été décrétée à la hâte. Oui, l'heure était grave.
Le plafond d'étoiles éclairait le visage de toutes les divinités.
La colère et l'incompréhension se lisaient sur les mines sombres, chargées de questions.
De sa stature, le Maître de l'Univers surplombait la séance.
Tout le monde avait répondu présent.
Les esprits s'échauffaient depuis maintenant plusieurs heures.
Aucune solution n'avait été trouvée. Une voix puissante tenta de faire taire l'assemblée.

- Allons Mesdames, Messieurs. Il nous faut nous écouter...
- Le bilan est catastrophique ! Je ne comprends pas comment vous pouvez dire le contraire ou leur trouver des excuses. Le monde va mal. Ce n'est ni la faute des arbres, ni celle des marais.
- L'Homme a encore une fois dépassé les bornes, scanda la Déesse des océans. Le maître de cérémonie frota son menton et posa l'ultimatum qu'il se refusait de prononcer depuis si longtemps :
- Dans ce cas, demandons à Dame Nature d'intervenir.

Silence.

Un frisson parcourut les échine de toutes les divinités autour de la table.
La terreur serpentait, telle une ombre vibrante autour de chaque gorge, de chaque estomac. Au bout de quelques minutes, le Dieu des insectes prit la parole :

- Si vous la laissez faire, oh Maître de l'Univers, c'est une grande partie de la Création qui sera balayée. Dame Nature est d'une telle puissance, qu'il y a de fortes chances que l'Homme ne s'en relève pas, il ne sera pas le seul.

Le grand Maître souffla, les larmes s'accumulaient le long de ses grands yeux parsemés d'étoiles :

- Je le sais mon ami. Cependant, l'humanité se doit de répondre de ses actes. Nous n'avons plus le choix. Toutes nos mises en garde sont restées vaines.

Il prit une longue inspiration, puis se redressa. L'assemblée s'immobilisa et sa voix tonna. Un éclair déchira le ciel.

- La Terre se meurt. Il nous faut agir.

*

Dame Nature regarda une dernière fois l'immensité devant elle. Elle affectionnait ce monde, mais se devait d'être sans pitié. Elle ouvrit les bras :

- Qui sème le vent...

Georges-Noël Milcent

La chambre des mille âmes

Rôles : - **Alix**, 15 ans, fille de Richard et petite-petite-fille de Grand-Papy. (Rôle idéalement interprété par une jeune comédienne.) - **Richard**, son père.

Décor : *Une porte, ou quelque chose qui représente une porte.*

Alix est enfermée derrière.

RICHARD, *frappant à la porte* : Ouvre Alix ! (*Il frappe encore.*) Ouvre cette porte !
Pas de réponse.

RICHARD, *frappant encore* : Ouvre ! C'est Richard, ton père !

ALIX, *derrière la porte* : Non !

RICHARD : Pourquoi t'enfermes-tu avec lui ?

ALIX : Parce que !

RICHARD : On ne peut plus le laisser là !

ALIX : Grand-Papy a le droit de rester chez lui !

RICHARD : Ton arrière-grand-père va sur ses cent quatre ans !

ALIX : Et alors ?

RICHARD : Il n'a plus toute sa tête !

ALIX : Si !

RICHARD : Il est retombé en enfance avec ses poupées !

ALIX : Non ! Grand-Papy les a toujours eues !

RICHARD : Il est de plus en plus sénile ! Il faut être complètement dérangé pour conserver toutes ces reliques !

ALIX : C'est un plangonophile ! Un collectionneur de poupées !

RICHARD : Qu'il soit ce qu'il veut ! Ouvre ! (*Il tambourine la porte.*)

ALIX : Non !

RICHARD : Ouvre cette porte, Alix ! Ouvre-moi cette porte, nom d'un chien !

ALIX : Non ! C'est sa maison !

RICHARD : Je sais que c'est sa maison ! Ouvre !

ALIX : Tu vas placer Grand-Papy dans un EHPAD ! Tu vas tout casser, et tout jeter à la poubelle !

RICHARD : Bien sûr ! Qu'est-ce que tu veux que je fasse de ce tas de guenilles ?

ALIX : C'est horrible !

RICHARD : Mais cette maison te reviendra, Alix ! Elle te reviendra quand tu seras grande !

ALIX : Je n'en veux pas !

RICHARD : L'ambulance est là ! Il faut qu'il vienne tout de suite !

ALIX : Renvoie là !

RICHARD : Non ! Ouvre ! je te dis. (*Il cogne.*) Vas-tu ouvrir cette fichue porte !

ALIX : Pas question ! Tu n'as aucune idée de la valeur de ces poupées !

RICHARD : Hein ?... Pour ça faut demander aux mites !

ALIX : Une âme !

RICHARD : Quoi ?

ALIX : Ces poupées ont une âme !

RICHARD : Ah ! Commence pas à délirer comme lui, hein ?

ALIX : Si tu veux déloger Grand-Papy, il faudra amener toutes ses poupées avec lui !

RICHARD : C'est impossible ! Tu l'sais très bien !

ALIX : Alors, Grand-Papy reste ici, chez lui, jusqu'à la fin de ses jours !

RICHARD : Il est parti pour ne jamais mourir !

ALIX : Tant mieux !

RICHARD, *frappant sur la porte* : Ouvre, Alix ! Ouvre cette porte, bon dieu ! Ça ne peut plus durer !

ALIX : Non !

RICHARD : Les ouvriers vont venir demain !

ALIX : M'en fiche !

RICHARD : Ouvre ! ou je l'enfonce !

ALIX : Ah ! Même une hache ne parviendrait pas à la défoncer !

RICHARD : Grand-Papy, ouvre, toi ! Sois raisonnable ! Si tu veux emporter quelques poupées avec toi, tu peux les prendre !

ALIX : Il ne t'ouvrira pas ! Tu ne comprends rien !

RICHARD : Il n'y a rien à comprendre !

ALIX : Ces poupées sont bien plus que des poupées !

RICHARD : Quoi ?

ALIX : Va au fond du salon, si tu veux que je sorte !

RICHARD, *restant en place, figé, devant la porte* : OK. Ça y est, j'y suis.

ALIX : Tu te fiches de moi ! Je te vois à travers les planches !

RICHARD, *s'éloigne tout au fond* : OK, ça va comme ça ?

ALIX : Retourne-toi !

Richard se retourne. Alix sort discrètement et referme la porte à clé et cache la clé au-dessus d'une poutre. (Elle mime tout ce qu'elle fait). Elle tient une vieille poupée dans une main.

RICHARD, *se retournant* : Donne-moi cette clé !

ALIX : J'ai pas de clé.

RICHARD *se précipite sur la porte et tente de l'ouvrir, mais elle résiste* : Aaaaah !

Donne-moi cette clé ! Bon sang ! C'est rageant à la fin !

ALIX : Laisse Grand-Papy avec ses poupées, il a de plus en plus besoin d'elles.

RICHARD : C'est bien ça ! Il retombe en enfance.

ALIX : Heureusement que je tiens de ma mère ! Parce que toi tu n'es qu'un père vénal ! Tu ne comprends rien ! Si tu mets Grand-Papy dans un EHPAD, il va mourir !

RICHARD : Il a l'âge, non ? Il a déjà enterré tout le monde, plus son fils. Ton grand-père à toi !

ALIX : C'est ça ! Je ferais la même chose avec toi. Je te mettrai dans un EHPAD !

RICHARD : Assez parlé ! Où est la clé ?

ALIX : Là où ton intelligence ne pourra jamais la trouver.

RICHARD : Tu ne l'as pas avalé ?

ALIX : C'est ce que j'aurais dû faire.

RICHARD, *montrant ce que tient sa fille* : C'est quoi ça ?

ALIX : Une poupée.

RICHARD : Tu ne vas pas t'y mettre aussi !

ALIX : Il me l'a donnée.

RICHARD : Tu as passé l'âge, non ? Son fils est mort et lui vit encore avec ses maudites poupées ! Quel fou ! On n'a jamais vu ça ! Donne-moi cette poupée ! Elle est entièrement rongée par les vers ! *Il tente de la lui prendre.*

ALIX, *s'écartant* : Laisse-moi ! Il me l'a donné !

RICHARD, *allant à la porte et cognant* : Grand-Papy ! Ouvre cette porte, nom d'un chien !

ALIX : Grand-Papy est sourd ! Il n'entend que les âmes des poupées. Elles sont saines et portent une histoire bien plus noble et plus terrible que celle de Richard Jaroumel !

RICHARD : Que de moi ?

ALIX : Oui !

RICHARD : Ces affreux bouts de chiffon ?

ALIX : Laisse-le avec ses chiffons. Laisse-le vivre dans sa maison. Ces poupées, c'est tout ce qu'il reste de l'âme des enfants.

RICHARD : Quoi ? Quels enfants ?

ALIX : Ceux des camps...

RICHARD : Quels camps ?

ALIX : Des camps de concentration, imbécile ! Grand-Papy est allé les récupérer !

RICHARD : Quoi ?

ALIX : Toutes celles qui n'ont pas été détruites. À la Libération, on l'a autorisé à entrer dans certains camps. Des familles, des associations lui ont fait des dons par la

suite.

RICHARD : Hein ? Mais tu hallucines complètement !

ALIX : C'est la vérité !

RICHARD : Il ne m'en a jamais parlé !

ALIX : Il a dû t'en parler, mais tu n'écoutes rien ! Comme d'habitude !

RICHARD, *frappant sur la porte* : Y'en a marre ! Ouvre cette porte, Grand-Papy !
Ouvre !

ALIX : Il ne t'entend pas, je t'ai dit.

RICHARD, *frappant encore* : Ahhhh !

ALIX, *se plaçant devant lui et brandissant la poupée* : Cette poupée, c'est celle de ta grand-tante Sarah !

RICHARD : Qu'est-ce que tu racontes ? Il n'y a jamais eu de grand-tante dans la famille !

ALIX : Si !

RICHARD : Mais tu délires !

ALIX : Non ! C'est cette poupée qui a tout déclenché en lui.

RICHARD : Arrête avec ça !

ALIX : Sarah avait trois ans. L'enfant de son premier mariage.

RICHARD : Quoi ? Mais Grand-Papy n'a jamais été...

ALIX, *fermement* : Tais-toi ! Tôt, un matin de juillet 42, il était parti à la recherche de nourriture.

RICHARD : De nourriture ?

ALIX : Sous l'occupation, la nourriture manquait !

RICHARD : Oui, et alors ?

ALIX : Quand il a voulu rentrer chez lui dans son appartement parisien, un homme, caché derrière une porte cochère, l'a tiré par le bras et l'a forcé à se cacher avec lui. Les Allemands ont tout raflé. Les Allemands ont raflé tout le quartier !

RICHARD : Mais tu délires totalement, ma fille !

ALIX : Non ! Quand il est entré dans son appartement, les lits étaient encore chauds. La poupée de sa fille Sarah était restée sur l'oreiller. (*Elle montre la poupée qu'elle tient dans sa main.*) Cette poupée ! Il n'a jamais revu sa fille ni sa femme, Eliana. On connaît la suite !

RICHARD : Mais ton arrière-grand-père n'a jamais eu d'autre femme que ton arrière grand-mère...

ALIX : Arrête ! Ensuite, il s'est réfugié ici dans les Alpes et s'est remarié. Ce qui fait que nous sommes là, nous. Depuis ce jour, il collectionne toutes les poupées des enfants déportés.

RICHARD : Mais c'est faux ! D'où tiens-tu cette histoire ?

Alix tire une vieille photo de sa poche et lui met sous le nez.

ALIX : Il m'a donné cette photo. On le voit jeune avec Eliana, sa femme, et la petite Sarah. Ose dire que ce n'est pas lui !

RICHARD, *regardant* : Ah... Oui... Oui, oui. C'est bien lui...

ALIX : Alors !

RICHARD : Bon... Mais... De toute façon, ça ne change rien. Quand il sera mort, il faudra bien se débarrasser de ce tas de guenilles.

ALIX : C'est tout ce que ça te fait ?

RICHARD : Que veux-tu que ça me fasse ?

ALIX : C'est moi qui les reprendrai.

RICHARD : Non ! Alix. Tu ne reprendras rien du tout ! Il ne manquerait plus que ça, que tu fasses comme lui ! Je te défends de récupérer ces saloperies ! Alix, tu dois savoir qu'il faut toujours avancer dans la vie ! Toujours aller de l'avant ! L'histoire c'est du passé, c'est derrière nous ! Tu dois être capable de comprendre ça à ton âge !

ALIX : C'est l'histoire qui nous fait avancer.

RICHARD : Ah oui ! Eh bien, je vais l'accélérer un peu ton histoire ! Demain, les ouvriers seront là pour commencer les travaux et tout sera réglé ! Allez ! Rentre à la maison !

ALIX : Non !

RICHARD : Rentre à la maison, je te dis !

ALIX : Non ! Je reste ici !

RICHARD : Ah !!! Tu es plus têtue que ta mère ! *(Il sort furieux. Des coulisses :)* Demain matin, les ouvriers seront là ! Et l'on verra bien !

Alix s'empare de la clé au-dessus de la poutre.

ALIX, *serre sa poupée et la clé contre son cœur, puis regarde la poupée et dit gravement* : Sur l'une de ces poupées il y a d'écrit à la main : « Sombrier dans l'eau de nos larmes et sécher les mouchoirs de nos rêves. » Les cris de ces mille âmes seront bien plus forts que ces briseurs de mémoire. *(Puis elle regarde le public et montre la poupée.)* Les cris de ces mille âmes avec leurs yeux qui nous observent seront bien plus forts que l'oubli !

La lumière baisse, son regard est fixe et farouche. Puis elle se met à crier de toutes ses forces contre le destin, contre ce qu'elle éprouve pour ces victimes, le visage terrible. À la fin du cri, c'est le silence total, puis noir. On reste ainsi quelques secondes dans le noir...

Frédéric Perot

Au bord d'une fissure

J'ouvre la boîte à Pandore au fond d'une forêt fanée par le feu flamme bleu. Crasse vivifiante !
Ca sent la gargouille grillée qui s'est fait attraper dans un quartier en foire.
J'arrive là et mes cheveux sont tout bordélique.
Baston de perroquet assoiffé de sang tandis que les nuages se rassemblent pour un repas de famille arrosée.

Hurlements de tambour !

Les bruits s'annoncent, ça vient du plus profond des bourrelets cotonneux. Une femme pleure parce qu'elle n'a plus de torchon.

Elle sort en courant de sa maison, elle a un poulpe qui sort de la bouche, il veut boire une bière aux algues. Stéréotype obèse !

Ses yeux sont des billes qui tournent sans cesse et dedans des mouches blanches font l'amour en couinant comme des ânes sérieux.

Ça lit des livres au dessus des nuages cramés, ce sont les dieux pathétique de la luxure et de la débauche à palace.

Ça fait la java trop souvent et sur la terre des petits cloportes en admiration, ça souffre avec la gueule émotive. Plus jamais ça et on lève le poing...

Les grands furieux s'enfilent de partout dans une orgie dramatique et piteuse, c'est tout sale en haut et la dame terre se défoule en bas.

Elle lâche ses colères sur le grand nombre parce que les coupables sont enfermés dans un boîte en métal. Elle est indestructible.

J'arrive devant la grande demoiselle au pieds poilus vernis, des cerceaux à paillettes tournent autour de son buste.

“Dis moi grande gourde divine, tu peux me présenter à la boîte ? J'en ai marre de vivre dans la flaque des crétins visqueux.”

Un ta gueule de lumière m'arrive en pleine tête et elle roule par terre.

La grande me gobe de ses doigts crochus et me voilà dans l'origine du monde.

Ça sent le gaz et le patchouli.
On vous emmerde !

Roger Pleers

Second rôle

À l'origine, ce n'est qu'une sorte d'expiration continue, comme une bouffée d'angoisse sourde. On n'y prête guère attention car elle se situe à un niveau de notre lucidité auquel on n'accède que si on a les sens en éveil. Au sein du sommeil paradoxal, au cœur du mirage de nos rêves, ce souffle déverrouille le passage vers notre conscience. Après vient le vent, et le bruit qui l'accompagne et nous ramène vers la réalité. Palpitement de tuiles mal fixées, chuintement de châssis forcés, sifflement de câbles tendus et couinement de girouettes affolées.

Je suis éveillé. Les halètements sont devenus rafales. Le flux change et monte en puissance. De nouveaux sons échappent à la contrainte. Crépitements sur les vitres, battage de portes mal jointes, grincement de branches martyrisées. Lorsque la voix de ce souffle monte à l'octave, sa clameur devient vocifération et se déchaîne. La tempête est là. Dehors. Juste derrière la sécurité des vieux murs. Elle est venue du bout de l'océan et se heurte à l'obstacle de la forêt tout autour de la maison. Elle l'enveloppe et l'assaille. Elle l'écartèle, la violente, la martyrise. Elle l'assiège sans répit, l'encercle et la harcèle. Par moments, une trêve, avant de redoubler de violence. La bataille devient carnage quand cèdent les premières bordures qui se couchent dans un gémississement.

Je suis debout et m'habille au diable. Au moment de sortir, la porte animée d'une vie propre, me cède le passage, m'expulse presque. Je n'ai pas fait dix pas que je suis captif de la poussée qui m'entraîne. Faute de lumière je devine la route à quelques mètres seulement. Et alors j'entends la clameur montant des futaies qui se brisent, je ressens les détonations des troncs qui se tordent et s'écrasent. Daria -j'apprendrai son nom seulement demain- est sur nous. Ils l'appelleront la tempête du siècle, sans savoir que plus tard viendra Lothar, encore plus dévastateur.

La route est vide. Pas un véhicule n'est encore passé depuis que je suis dehors, alors je m'y risque et la suit à pied. Derrière le premier virage, un chaos de chablis emmêlés dans une ultime étreinte me barre le passage. Je m'écarte et cherche à contourner l'obstacle en entrant dans le peuplement. Le fracas y est déchaînement. Sous mes pieds la terre se tord, vivante du mouvement reptilien des racines en mouvement. Un déluge de rameaux arrachés pleut en une cataracte végétale. Des souches d'épicéas écroulés tendent leurs mains squelettiques et me mettent en garde : « n'approche pas ! » La forêt, ma forêt, est en train de céder, de rendre les armes. Il n'y aura pas de cesser le feu, pas d'armistice. Sa défaite sera totale, même si quelques rescapés témoigneront de sa résistance. Au pied d'un vieux hêtre sauvagement décapité, un cerf est là tremblant, atterré, tétanisé. Son souffle est court et son torse est une forge qui s'affole. Il m'a vu et me jette ce regard qu'ont les animaux lorsqu'ils hésitent entre fuite et renoncement. C'est un grand daguet, un peu efflanqué, qui cherchait, il y a quelques semaines encore, à faire de l'esbroufe en suivant la tangente des aires de brame où de plus aguerris se mesuraient. Lorsqu'une branche s'écrase près de lui, il bondit et va chercher refuge dans un épais fourré où, sans doute, d'autres se recroquevillent.

Le battage des houppiers se poursuit, incessant. Les tourbillons les empoignent et les serrent dans leur étreinte sauvage. Tout n'est plus que désolation. Je suis là, presque témoin d'une extinction de masse. Ces colosses ont vu passer les grognards de Napoléon, ont offert à la contrebande des chemins de passage, ont abrité des fugitifs traqués par de féroces milices. Ces géants, dont on pensait qu'ils allaient nous survivre longtemps après que notre temps soit révolu, ils gisent là entassés et brisés.

Ces œuvres magnifiques, altières, imposantes ne sont plus que débris estropiés. Je suis abasourdi, consterné, empli de crainte et d'abattement.

Une clarté poussiéreuse est en train de se lever à l'est. Ce n'est pas une aube qui jaillit, c'est juste une lueur qui rampe entre les survivants épargnés. Elle m'indique la voie, me somme de m'écarter, me bannit, me repousse. « Tu n'as plus rien à faire là ! »

Alors, je prends le chemin de la maison forestière, qui n'en a presque plus que le nom. Le vent a faibli. La tempête essoufflée s'en est allée à l'est ravagé d'autres lieux. Le calme revient doucement en même temps que le grondement s'estompe. Je piétine les stigmates de cette folie, enjambe les indices du cataclysme qui a frappé.

Il faut que je prévienne. Que j'annonce le désastre. Que j'apprenne autour de moi le fléau qui vient de frapper. Que j'instruise tous ceux qui se désolent d'une antenne de télévision tordue, se plaignent d'une cheminée étêtée, sont consternés de leurs tonnelles ravagées. Il faut que je leur dise que ma forêt n'est plus. Lorsque j'arrive chez moi, je cherche un vain réconfort dans un arabica charbonneux qui n'a que le mérite d'être brûlant. Je m'assieds dans la cour, face au massif forestier martyrisé. Le berger picard couleur de paille me rejoint, retour de sa vadrouille matinale dans les pâtures. Il s'assied face à moi. Il sait la routine qui nous entraîne chaque jour dans une erratique tournée où il poursuit des lièvres pour le plaisir, course des chevreuils sans penser à mal, défie de sombres laies meneuses, puis compisse les signatures indéliques d'un intrépide renard. La Blanche -je l'ai nommée ainsi- n'a pas mes états d'âmes ; seule ma compagnie l'importe. Elle pose la tête sur mon genou et m'observe attendant le signe du départ. A l'intérieur de la maison, le téléphone se manifeste. Je me lève pour aller répondre et j'appréhende déjà le message : « Allez reconnaître l'ampleur des dégâts ! Évaluez les superficies affectées ! Comptabilisez les quantités à exploiter d'urgence ! Dénombrer ! Inventorier ! Recensez ! Estimez ! »

Comment puis-je ? Estimer la perte d'une vie de complicité avec ma forêt ? Recenser les dépouilles des géants que j'ai moi-même si longtemps épargnés ? Comptabiliser les étendues de futaies écrasées ? Comment puis-je ? Les dégâts sont au-delà de l'exprimable. C'est une histoire effacée d'un seul coup. Des mémoires tronquées, des souvenirs éradiqués. Il me faudrait une vie pour effectuer un bilan à la hauteur de ces ravages, aller rechercher dans les annales tous les témoignages de ceux qui ont élevé cette forêt, sans épargner leurs peines. Et pourtant, le respect que je leur dois m'oblige à m'y astreindre. Tant qu'à évaluer l'incalculable, autant le faire avec diligence car il me faudra, il nous faudra, tenter de soigner les plaies vives.

Les voies forestières sont un dédale dorénavant. Les chemins que l'on avait tracés sont lacunaires.

Parvenir au cœur du massif tient de l'errance dans un labyrinthe chaotique qu'un dément aurait bouleversé. Les repères ont tous été détruits, annihilés, balayés. La tempête a dévoré des pans entiers de la forêt, recrachant les débris en tas informes, jetés en vrac. J'arrive avec peine à suivre La Blanche qui se joue des embûches dressées par les mikados de chablis emmêlés. Je la perds de vue par moments, la retrouvant impatiente dans un espace épargné, puis elle s'échappe à nouveau entre les troncs éclatés. Enfin, j'atteins une zone où les arbres paraissent avoir résisté à la fureur du vent. D'un aboiement « on » m'informe qu'une compagnie de marcassins est passée il y a peu de temps et que peut-être « on » pourrait bien aller les contraindre à l'exercice. Je laisse à ma canine coéquipière la liberté d'aller les y accompagner un moment. Alors, je m'assieds au pied d'un frêne survivant, je sors une pochette d'entre les plis de ma sacoche, je me roule la première cigarette de la journée et, des virgules de tabac au coin des lèvres, j'écoute la vie qui est encore présente malgré tout. Les oiseaux tardent un peu à m'accepter mais les mésanges ont tôt fait de reprendre leurs commérages. Elles ne se départissent pas de cet empressement qui les précipitent d'une branche à l'autre chassant l'intruse, disputant l'indésirable. A l'aplomb d'un vieux hêtre gangrené, un pic noir martèle un télégramme que seul une congénère peut comprendre. Il aura bientôt l'embarras du choix pour se construire une loge nuptiale. Un geai passe à tire-d'aile avertissant qui veut l'entendre que des intrus, homme et chien, sont ici sur son domaine. Mon pied, en cherchant un peu de confort, a déterré un gland germé que je m'empresse de recouvrir. Pas la peine d'ajouter à la destruction, un ravage inutile. La Blanche revient, ahanante. Elle empeste de s'être roulée dans quelque souillure odorante et nous repartons. Au-delà des feuillus rescapés, la ligne des sombres épicéas a disparu. Une gomme sacrilège les a effacés, presque tous, d'un seul coup. Un seul a été épargné comme si une réticence s'était emparée de la fureur du vent. La main d'Eole aurait-elle tremblé ? Pas la peine d'aller reconnaître les dégâts, ils sont incalculables. Je ne m'en inquiète guère, déjà convaincu qu'ils ne seront pas remplacés. Cet espace restera inoccupé. Pas de nouvelles plantations ; la pie-grièche pourra à nouveau fréquenter l'endroit et je viendrai au printemps y écouter les engoulevants conter fleurette à leur belle.

Je descends vers la rivière qui murmure au pied d'un talus abrupt. Un barrage de baliveaux abattus, que les castors envieraient, en barre le cours. L'eau s'y faufile sans difficulté, consentant à peine à ralentir sa course vers la cascade qui défend le vallon où nous sommes. La Blanche se tient à l'écart ; elle a déjà goûté à sa fraîcheur en d'autres temps, lorsque je l'avais empoignée pour faire disparaître des effluves délétères. Je longe une courbe où, dans un trou, se prélassent une truite fario indolente puis je passe à gué sur l'autre rive parsemée de reines des prés et d'iris des marais. Ce lieu est un refuge, un endroit comme l'étaient les lieux sacrés pour ceux que la justice réclamait. Ici, la dévastation est oubliée. Une bergeronnette printanière, de retour précoce sans doute, ondule juste au-dessus de l'eau, sinusoïde ailée et fragile.

Enfin je parviens à la lisière nord de la forêt, domaine du noisetier et du charme qui n'ont pas souffert des colères météorologiques de la nuit. Ici, je me prends à penser que finalement la tempête Daria ne tient qu'un second rôle dans la biographie de ma forêt. Elle ne fut après tout qu'un figurant. Demain, son existence se poursuivra. Aussi éphémère que perpétuelle !

Viens La Blanche ! On rentre chez nous !

Anne-Julia Price

La tempête

Septembre 2008

Dehors, le monde paraissait plus calme. Étrange. Du moins, pas aussi chaotique que lorsque les cieux ricochaient sur la merde en bas ... ou que c'était l'inverse. Les arbres sont tombés, les lumières se sont éteintes, les lits ont été déplacés, les gouttes ont été récupérées et les machines ont commencé à se générer. Ne faites jamais confiance à quelqu'un qui s'appelle Ike ou Gustav. C'est la faute de la météo. L'accumulation d'humidité chaude rencontrant de l'air froid, se heurtant l'une à l'autre, a mis en colère les nuages d'orage, qui ont alors traversé l'atmosphère en hurlant, frappant le sol coup après coup, tir après tir. Un changement soudain dans une zone de l'enveloppe gazeuse de la terre, inévitablement déclenché et absorbé par une autre, celle des humains. Tornades. Ouragans. La folie. La faute de la météo. C'est ce qu'on dit toujours.

Elizabeth a regardé, attendu, prié au chevet de sa mère, les tubes à oxygène bien calés dans ses narines. Elle lui a chanté *Tura Lura Lura*, une berceuse irlandaise que sa mère lui chantait quand elle était petite. Elle aurait pu chanter un vieil hymne baptiste. *Old Rugged Cross. How Great Thou Art. Blessed Assurance*. « Maman les aimait aussi, » pensa-t-elle.

L'épuisement. Ses yeux sont remplis de larmes. Elle s'efforce de ne pas se laisser distraire, agacer, par le bip régulier du moniteur cardiaque. Mais il y avait quelque chose dans cette pulsation insistante qui la frappait à la tempe à chaque coup de sonnette. Des coups de feu qui lui rappellent à quel point la vie est éphémère. La pièce stérile sentait les produits chimiques. Pas vraiment une chambre d'hôpital, plutôt une cellule de détention pour extraterrestres, l'USI. Ils ne pouvaient rien faire. C'est ce qu'ils ont dit, les chirurgiens. Soit on la laissait partir, soit on nettoyait les débris de son cerveau et on la laissait éventuellement s'en aller d'elle-même. Si elle vivait, elle pourrait être un légume. Mais elle ne le serait probablement pas. Vivre. Qu'est-ce que la famille voulait faire, demandèrent-ils ? Elizabeth n'arrivait pas à raisonner. Elle a demandé à sa grand-mère qui a suggéré aux médecins de nettoyer et d'attendre. Faible, elle aussi, mais plus rationnelle qu'Elizabeth. Comment pouvait-elle savoir ? Prise dans un tourbillon étranger qui l'obligeait à prendre des décisions. Responsabilités. À l'intérieur, une enfant recroquevillée en position fœtale, suçant son pouce. Elle gémissait intérieurement. Elle voulait juste qu'ils lui ramènent sa maman. Les médecins ont nettoyé le cerveau de Brandy, qui est restée dans le coma pendant six jours.

Depuis, Elizabeth est restée aux côtés de sa mère. C'est-à-dire quand les arbres ne menaçaient pas de tomber, que les rues n'étaient pas inondées ou que le vent ne soufflait pas. Elle se sentait coupable de ne pas être capable de se diviser en deux. En plusieurs endroits. Plusieurs royaumes. De multiples guérisseuses. Elizabeth passa ses mains de 37 ans sur les bras de sa mère de 62. Doux... mais légèrement usés par son amour du soleil. Elle serra ses doigts. Rapproche sa joue du bras de sa mère. Pas son parfum. Elle a essayé de trouver cette essence avec tant d'acharnement. Où était sa Liz Claiborne ? Son Eternity ? Abrasif – des produits chimiques, des plastiques et des

machines. Une odeur presque caoutchouteuse. Le latex. Des gants et des emballages neufs, fraîchement ouverts, de tubes et d'aiguilles. Elle voulait que sa mère revienne, tout de suite ! Sa douceur. Sa maternité. Ses souvenirs d'avoir été tenue par ces beaux bras pulpeux. Ceux qui l'ont enlacée, enfant, adolescente, adulte. Les câlins qui l'ont rassurée que tout irait bien. L'amour inconditionnel que seule une mère peut donner. « Je n'aurai plus jamais cela », pensait-elle. Pas de la part de sa chère et tendre maman.

Brandy savait qu'Elizabeth était là. Et d'une certaine manière, Liz savait qu'elle le savait. Quand Elizabeth lui touchait le front, Brandy fronçait les sourcils. Quand elle lui chatouillait le pied, Brandy le bougeait. « Arrêtez ça ! Maman déteste ça, » se souvient-elle. Les chatouilles. Mais cette fois-ci, sa mère n'a pas crié, elle a juste bougé son pied. Elles jouaient à un jeu. Sa mère a seulement fait semblant d'être agacée. En réalité, elle faisait comprendre à Liz qu'elle savait qu'elle était là. Quand leurs cousins ne parlaient pas en langues, ne pleuraient pas à son chevet ou ne planaient pas sur elle dans la chambre, Liz parlait à sa mère. Elle lui murmurait à l'oreille et lui chantait des chansons. *Silver Dagger* de Joan Baez. *I Wish I Was a Teddy Bear*. Des berceuses que sa mère lui chantait quand elle était enfant, comme *Tura Lura*. Elle voulait plus de temps. Elle avait besoin de plus de temps. Ce n'était pas juste ! Elle voulait plus d'heures avec elle, plus de temps seule avec elle. Si elle pouvait faire un vœu, pourquoi ne pas revenir 30 ans en arrière et ne pas être une gamine aussi égoïste ? Dire à sa mère combien elle l'aimait. Lui montrer. Ne pas être agacée quand sa mère disait des choses qu'Elizabeth trouvait idiotes ou pas cool. Ne pas la blesser. Ne pas lui crier dessus. Souhaiter pouvoir danser avec sa mère dans son salon. L'emmener dîner et la connaître comme la femme humaine adulte qu'elle était, et Elizabeth comme la femme humaine adulte qu'elle était ou était en train de devenir. Ne pas se sentir comme une petite fille sous la coupe d'une mère trop protectrice. Apprendre et grandir avec elle en tant que personne. L'embrasser, la serrer dans ses bras, lui montrer qu'elle est aimée plus qu'elle ne pourrait jamais l'imaginer. Peut-être même trouver quelqu'un à aimer et lui donner un petit-enfant. Si elle pouvait revenir en arrière, elle le ferait. Elle changerait tant de choses.

Quelques jours plus tard, Elizabeth a de nouveau caressé le bras de sa mère. Cette fois, elle n'a pas bougé. Elle a touché son crâne rasé à l'endroit où se trouvaient ses cheveux fins et teints. Un pansement cache l'invasion. Elle ne criait plus et ne remuait plus son pied quand Liz en chatouillait le dessous. Elle dormait. Elle s'en allait. Elle était fatiguée de jouer le jeu. C'était à Elizabeth de la maintenir ou non sur les machines. Ils n'arrêtaient pas de lui demander. Pourquoi lui demandaient-ils sans cesse ? Les médecins. Les infirmières. Comment pouvait-elle prendre cette décision ? Ils avaient besoin de son lit. Mais Elizabeth ne pouvait pas prendre cette décision. Elle n'en aurait pas dû être obligée. Elle ne pouvait pas non plus imaginer que sa mère voudrait vivre comme un légume. Vivante mais sans vie. Voir sa mère consciente de ce qui s'est passé et forcée de s'accrocher à cette douleur, être dépendante des autres. Que voudrait-elle ? Quelle était la décision éthique à prendre ? Brandy avait le droit de ne pas vivre. Elle avait aussi le droit de continuer à essayer. Mais elle était incapable de prendre cette décision elle-même. C'était donc à sa fille de décider. Avait-elle-même un choix ?

Brandy n'aurait pas voulu vivre de cette façon. Mais Liz ne pouvait pas laisser partir sa maman. Elle aurait été aux côtés de sa mère à chaque seconde. Elle lui a encore chanté des chansons et lui a dit combien elle l'aimait. Elle a pleuré avec elle. Elle voulait que sa mère revienne. Elle lui a dit,

chuchoté à l'oreille, qu'elle ne pouvait pas prendre la décision, pas toute seule. Elle était trop faible. Mon Dieu, elle ne pouvait pas. Vers 13 h 30, le jeudi 4 septembre 2008, elle n'a plus eu à le faire. Elizabeth a reçu un SMS du neurochirurgien :

« Elizabeth, je suis désolé. Il y a quelques minutes, nous avons perdu le contact avec le cerveau. Quand vous viendrez, vous pourrez parler aux infirmières pour prendre les dernières dispositions et remplir les papiers. »

Sa mère n'était plus là. Non, ce n'est pas possible. Pas possible ! Elle et sa grand-mère sont allées à l'hôpital pour lui dire au revoir. Au revoir. Trop de pensées surgissaient comme des images, des éclairs devant elle. Elle venait de perdre sa mère. Elle ne savait pas quoi faire. Cela signifiait-il que son oncle serait accusé de meurtre ? Comment aurait-il pu ? Tirer sur sa propre sœur ? Par jalousie envers sa mère ? Edith était également faible. Fragilisée par ses allers-retours à l'hôpital, et maintenant cela ? Liz serait obligée de demander de l'aide pour elle. Serait obligée de demander de l'aide pour eux tous.

En tirant les rideaux, elle a découvert les vestiges des pluies torrentielles, des tornades et de l'obscurité de ces dernières semaines. Ike et Gustav, les salauds. C'est alors qu'un éclair jaillit et que le tonnerre gronde au loin. Le monde extérieur était de retour. En fait, il n'était jamais parti. Ce n'est qu'à l'intérieur qu'il s'est arrêté. Le reste du monde n'y prêtait pas attention. Le corps d'Elizabeth était engourdi, mais douloureux. Son propre cerveau était gelé, mais bruyant. Les vibrations du bruit blanc l'envahissaient de la tête aux pieds. Comme une tempête qui se déchaîne pour être libérée. Le bruit des gouttes de pluie. Un grondement de tonnerre occasionnel. Le vent qui commence à souffler. D'un moment à l'autre. D'un moment à l'autre, le ciel s'ouvrirait dans un gigantesque rugissement, dévorant tout ce qui entrerait en contact avec lui. Eux. Il s'en fichait. Est-ce que quelqu'un s'en fichait ? Serait-il alors satisfait ? Non. Vidée. Affaibli, oui. Épuisé, comme eux tous. Engourdi, oui.

Pendant quelques brèves minutes, un silence. Un moment offert, pour qu'Elizabeth reprenne son souffle. Les pensées, jamais. Juste pour reposer ses yeux, pendant une minute. Remerciant le ciel pour ce répit. Avec l'espoir silencieux qu'elle pourrait enfin se reposer. Ne serait-ce que pour ce petit moment. « S'il vous plaît, puis-je me reposer ? Puis-je poser mon bouclier ? Je ne veux rien ressentir, juste pour ce petit moment. S'il vous plaît. »

Non. Elle pouvait l'entendre se rapprocher, le tonnerre, grondant à l'extérieur contre la bruine comme un monstre effrayant sans fin. La semaine précédente défilait à nouveau comme un film muet bloqué par un retard de transition. Tout à la fois, mais comme si rien ne bougeait. L'arrivée à la maison. Les cris. Le tir de pistolet. La fuite. Les décisions cruciales qui lui étaient imposées. Fermant les yeux ainsi que le reste de l'univers, elle a prétendu, espéré, que tout cela n'était qu'un vilain rêve. Sa mère n'avait rien fait pour mériter cela. Elle était gentille. Aimante. Belle. Bienveillante. La police. Ils s'en fichaient aussi. Pourquoi ? Son oncle, comment ? Sa grand-mère. Mon Dieu... L'avalanche de pensées et tout ce qui restait sans réponse l'entraînèrent ailleurs, dans la maison. Retour au tonnerre. Retour à la tempête.

Angie Rodride

La maison dans la tempête

Progressivement, le ciel gagnait de nouvelles teintes, se découpait en lambeaux rose vif et bleu. L'écrin sombre et profond de la mer captait le miroir surnaturel du ciel. L'ombre, à cet instant, côtoyait déjà la lumière, se rapprochait d'elle, devenait sa complice. Les sifflements bruyants du vent sur la falaise participaient au spectacle. Les rafales balayaient sans complaisance le front de mer et heurtaient les rares maisons nichées dans la paroi crayeuse. Derrière la fenêtre de l'une d'elles, Lena frissonnait. Depuis son arrivée dans la demeure de sa grand-mère, elle avait des réactions excessives. Le moindre bruit, le plus léger craquement de parquet la faisait sursauter.

Le décès de sa grand-mère, Lucie, jamais rencontrée. Puis, l'enchaînement des démarches avec le notaire. Les formalités de l'héritage, la prise de possession de la maison de la falaise, l'immersion brutale dans ses racines familiales. Tout cela était beaucoup pour elle. Durant des semaines, elle avait absorbé les événements sans faiblir. Trop calmement. Elle avait voulu découvrir ce que son aïeule lui avait légué. La seule compensation qu'elle pourrait lui offrir, puisque son affection, Lena ne l'obtiendrait plus maintenant. Lucie avait vécu jusqu'à 83 ans au sein de l'étrange demeure.

– Ma grand-mère vivait-elle seule ?

– Elle se contentait des passages réguliers d'une aide à domicile et de l'employé qui faisait le portage de repas. De rares voisins lui rendaient visite. Elle était sans famille. Exceptée, vous. Et, comme je vous l'ai déjà indiqué, dans le cadre des démarches de vérification des héritiers... Le généalogiste successoral, mandaté pour vous localiser, a confirmé que vous êtes la seule héritière du bien.

Le notaire chargé de la succession – un homme peu souriant – avait pincé les lèvres un instant avant de donner pompeusement sa réponse à Lena. La jeune femme, n'ayant pas encore eu l'opportunité de faire connaissance avec les habitants du hameau, craignait que ceux-ci eux voient d'un mauvais œil l'arrivée de l'étrangère. Cette petite-fille qui ne s'était jamais préoccupée de Lucie. Comment les gens du coin auraient-ils pu deviner que Lena ignorait tout de l'existence de la vieille dame, jusqu'à ces derniers mois ?

*

Elle se tenait immobile, dans cette maison accrochée au vide. À l'instar de la falaise, Lena avait l'impression d'être un accident géographique. Elle aussi était exposée aux quatre vents. Modelée non pas par l'érosion de la mer, mais par l'absence de sa mère biologique et de cette grand-mère maternelle découverte trop tard. Les fissures de la colonne vertébrale de son identité apparaissaient ici et maintenant. Lena se dit qu'elle était désormais une falaise morte. L'idée étrange de cette allégorie lui était venue après avoir relu l'ouvrage de géologie de Marc. Dans sa bibliothèque, juste après la rencontre avec le notaire et l'annonce que sa grand-mère surgie de nulle part lui léguait la maison sur la falaise. Le manuel de géologie faisait le distinguo entre la falaise vive, battue par la mer, et la falaise morte, séparée de la mer par une zone de dépôts. La mère de Lena, expatriée Outremer, était décédée peu de temps après la naissance de sa fille. Et, à présent, avec le décès de Lucie, la question de la succession charriait les secrets de l'histoire maternelle. Pourquoi Lucie et sa fille étaient-elles si éloignées l'une de l'autre ? Lena prenait

possession de la maison d'une bien étrange façon. Des mystères demeuraient et trituraient son esprit.

Derrière la vitre légèrement trouble d'une des fenêtres de l'aile ouest, elle contemplait avec un peu d'effroi la beauté sauvage du front de mer et des vagues qui mordaient la plage, en contrebas de la falaise. La solitude glaciale de la maison lui apparaissait avec d'autant plus de violence que dehors, la tempête ne faiblissait pas. Les éléments se moquaient bien de Lena, semblaient mépriser son aspiration au calme. Les vagues se jetaient sur les rives, dans une colère grandissante. Elle se sentit alors plus triste qu'elle ne l'avait jamais été. Pourtant, aucune larme ne pouvait s'échapper d'elle. Son cœur s'était endurci et elle était une falaise morte, en attente de son éboulement programmé ! Elle n'était pas géographe comme Marc. Elle ne possédait pas de formation en psychologie, non plus. Cependant, intuitivement, elle percevait qu'il existait une passerelle ténue, mais solide entre les deux disciplines. La jeune femme n'avait pas exploré les fleuves, les montagnes, les déserts, ni les fjords. Son bon sens lui indiquait que les méandres de l'âme humaine pouvaient connaître une évolution identique à celle du relief terrestre. Et, puis surtout, Marc n'était plus là pour faire rempart entre elle et les violences du monde. Lena se tenait là, debout, très droite, dans sa robe ample de tissu sombre, entre les tapisseries fatiguées et les petites craquelures d'humidité et de vétusté du plafond, les meubles en partie découverts de leur bâche poussiéreuse.

Elle reprit ses déambulations dans la maison, en proie à des pensées cavernueuses. Ses pas claquaient sur la mosaïque récente de la cuisine rénovée, s'enfonçaient dans le parquet en point de Hongrie aux couleurs sans doute chaleureuses autrefois. Ils résonnaient dans l'escalier bétonné et les couloirs de la demeure. Des pas étranges, étrangers. Sans colère. C'était bien qu'elle soit là. Dans la maison de Lucie. Par un étrange détour de la mémoire, elle se souvint de l'île singulière de Valéry et de Brassens. Sète, la ville de Marc. Elle entendit leurs rires au creux de la Corniche. Au pied du Mont Saint-Clair. La jeune femme revit leurs détours improvisés au gré des ruelles de la ville haute. Et, plongea alors dans les lieux poétiques qui avaient fossilisé son amour pour lui. Dans cette ville où elle avait vécu trois années, l'entourage de Lena ne semblait voir d'elle que son profil sans aspérité. Son travail de secrétaire consciencieuse, son dévouement professionnel irréprochable pour les besoins du service. Sa loyauté sans faille pour ses amis et ses voisins. Seul Marc percevait qui elle était vraiment. Lena était une plate-forme d'accumulation de non-dits, de fractures discrètes, de niches. Elle fourmillait de secrets familiaux inaccessibles. Des infiltrations de la vie présente comme des ruissellements d'outre-temps ourdissaient. L'heure épiait Lena et certaines minutes sonnaient comme un rappel inquiétant.

Elle rejoignit sa chambre, ouvrit son sac à main, prit un flacon. Lena le vida. Elle avala les pilules magiques sans réfléchir. Comme une évidence trop longtemps repoussée. Lorsqu'elle commença à plonger dans les ténèbres, une pensée incongrue lui vint alors : « La falaise dans la tempête est belle, pourtant... » Puis, elle sombra.

*

Un mutisme léthargique s'était emparé de la demeure. Seul le chat de Lucie laissait parfois échapper un miaulement qui déchirait l'épais silence. Le félin s'approcha finalement du corps inerte de Lena, le renifla un instant avec circonspection et s'allongea à ses pieds, comme il le faisait avec Lucie, sa défunte maîtresse.

Le lendemain soir, contre toute attente et en dépit des nombreuses petites pilules avalées, Lena rouvrit les yeux. À son réveil, rien n'avait changé. Son téléphone portable affichait le jour de la semaine et l'heure. Un temps qui lui paraissait étranger. Dans l'encadré de la lucarne, il y avait

encore un bandeau rose vif et bleu affiché à l'horizon. La falaise était secouée par les colères du ciel. Encore. Cette étrange compagnie de la tempête la rassura. Il ne faisait pas encore nuit noire. C'était inexplicable, mais en dépit de son état nauséux, de sa tête lourde de souvenirs, elle se sentait légère. Oui, la falaise agitée était restée auprès d'elle, ne l'avait pas abandonnée. Marc était à jamais parti. Depuis quatre ans. Il avait seulement sept ans de plus qu'elle, il était sportif, solide. L'AVC, foudroyant, ne lui avait laissé aucune chance. Il l'avait abandonnée comme ça. Comme les autres. Elle se dit qu'elle perdait la raison et que sa folie de la veille, ce simulacre de suicide confirmait le fait qu'elle allait vraiment mal. Comment avait-elle pu absorber la boîte de somnifères ? Le chat roux se leva et interrompit ses pensées. Cognac affectueusement sa tête contre sa jambe, se mit à ronronner avec insistance. Alors, elle fouilla dans le placard de la cuisine, trouva un sachet de croquettes et le nourrit.

Le matin suivant, Lena prit une longue douche revigorante. Les yeux mi-clos sous le filet d'eau chaude, elle revisitait, interloquée, les moments clefs de son histoire. Le savon tournoyait dans la bonde de la baignoire, emportant les alluvions des erreurs, des absences irréparables, des joies indicibles et des angoisses les plus sourdes de la jeune femme. Le parfum d'ambre et d'huile d'argan planant dans la salle de bains, diluait le souvenir de l'absorption des pilules. À neuf heures, elle se vêtit chaudement ; elle prit un thé noir au lait, brûlant. En dépit de sa migraine persistante et de sa démarche un peu vacillante, elle ouvrit la porte et se dirigea vers le sentier. Inquiet, le chat la regardait. Le chemin tortueux la rapprocha du vide que proposait la falaise. Elle se dit que des accidents mortels avaient déjà dû se produire à cet endroit, mais elle poursuivit tranquillement sa marche. Le vent soufflait aussi fort que la veille. Elle repéra un rocher solitaire, plus confortable que d'autres a priori et s'assit. De grosses rafales agitaient ses longs cheveux auburn qui giflaient par intermittence son visage. Ses yeux larmoyaient. En dépit de l'air peu chaleureux, elle n'avait pas froid. Les tremblements familiaux des dernières semaines avaient disparu.

Lorsqu'elle se releva et quitta le rocher, elle prit conscience que le vent était tombé et que les couleurs du ciel s'étaient modifiées : pas de rose soutenu, ni de violet ou d'indigo, cette fois, comme la veille au soir, au couchant. Du bleu, partout. Un bleu clair et irréel. Elle admira les goélands, traits de lumières blancs filant dans le ciel. Lena sourit. Un sourire large et joyeux. Plein de gratitude, comme s'il était adressé à un interlocuteur satisfait de ce qu'elle venait de prononcer.

*

Encouragée par le spectacle sans cesse renouvelé du front de mer, elle prit l'habitude de marcher, soir ou matin, sur le sentier de la falaise. Elle se fondait dans le paysage. La jeune femme participait désormais aux représentations, aux improvisations du théâtre de la mer. Sa vie dépendait du vacarme ou des silences de ce décor brut. Les jours passaient, les couleurs et le temps étaient fluctuants, mais à son réveil, rien ne changeait fondamentalement : fidèle, la falaise l'attendait. Elle avait retrouvé ses pinceaux, ses couleurs. Alors, elle peignait la falaise avec conviction et ferveur. La beauté des lieux l'avait guérie ; et puis la compagnie de Lucie s'intensifiait dans la maison. Lena avait retrouvé, dans le cellier, des photos sépia de sa grand-mère âgée d'une vingtaine d'années environ. Il y avait aussi un bébé – dans les bras de Lucie – sur la photo prise devant la maison de la falaise. Ce bébé était sa mère. Elle en était certaine. Disparue elle aussi. Trois générations. Trois femmes et une maison. Lena savait que le lien solide et mystérieux qui les rattachait toutes les trois était la falaise. La maison de la falaise au milieu de la tempête. Peu importait le passé. Lena resterait ici désormais.

Rodrigue Rouyer-Cobelli

D'autres tempêtes

La cabane, au fond du verger, n'est plus qu'un squelette gris. La toiture a été arrachée par le vent après avoir résisté tant d'années à toutes les intempéries.

Tant d'années ! Plus de cinquante. Ses tuiles sont à présent éparpillées dans le champ voisin. Et les planches de bois qui formaient les murs, pareil, balayées, brisées, enchevêtrées.

La petite fenêtre aux croisillons de bois est cassée. Ses carreaux de verre, en mille morceaux. La porte, qui était déjà bien vermoulue et qui, autrefois, grinçait sur ses gonds, gît un peu plus loin. On dirait un radeau fracassé dans les vagues d'herbes folles. C'est un peu de mon enfance qui s'est effondré là, au fond du verger, sous les coups de boutoir de la tempête dernière.

C'est dans cette cabane, enfant, que j'ai commencé à rêver d'horizons lointains, de monstres marins, de défis à relever. Je lisais. Je voulais que ça m'arrive. Et c'est dans cette cabane que j'ai connu ma première tempête. Elle soufflait dans les pages de l'album de Tintin, *L'Etoile mystérieuse*.

Je me souviens des cases dessinées : c'est la nuit et une épouvantable tempête secoue le bateau. L'eau de l'océan se déverse sur le pont comme pour tout engloutir. Tintin et Milou manquent de passer par-dessus bord mais quand ils arrivent près du capitaine Haddock, à la barre, ce dernier, sourire aux lèvres, leur déclare : « Jolie brise, n'est-ce pas ? »

Plus tard, Jules Verne a remplacé Hergé. Réfugié dans ma cabane, ce n'était plus une étoile mais une île mystérieuse, et dès les premières pages du roman, une tempête faisait échouer sous mes yeux de nouveaux héros.

Ah oui, pour moi, les tornades bruissaient dans les pages de lecture ! Je me disais que les vraies tempêtes, celles que je croyais être uniquement océaniques, étaient ailleurs, à des milliers de kilomètres de moi. J'avais tort.

La réalité d'une tempête, celle de 1999, que j'ai vécue dans ma chair, avait commencé un matin de décembre, le 25. J'étais attablé devant mon écran d'ordinateur et j'écrivais, après en avoir tant lus, mes propres récits d'aventure. En arrière-plan sonore, la radio avait soudain diffusé une information spéciale.

J'entendais, sans parvenir à y croire, qu'une tempête traversait la France, d'ouest en est. A l'heure où s'alarmait le journaliste, elle sévissait en région parisienne.

Des vents de 150 km/h ! Des rafales qui balafrèrent le paysage, éventraient les maisons, renversaient des camions !

« Fermez vos fenêtres, vos volets, restez chez vous, la tempête se dirige vers l'est ! », nous prévenait-on. Dubitatif, je me disais que même si c'était vrai ce qui se produisait autour de Paris, les vents auraient largement baissé d'intensité en parcourant les 400 kilomètres qui menaient jusqu'à chez moi.

Deux heures plus tard, la fenêtre de mon bureau s'est ouverte violemment. Les vents n'avaient absolument pas faibli. Lothar – c'est le nom de cette tempête – a ravagé toutes les forêts sur son passage et menaçait mon propre toit.

Lothar ! Quand j'y repense, cette réalité-là avait malgré tout encore à voir avec de la fiction : la Lorraine que j'habite ne doit-elle pas son nom à Lothaire ?

Lothaire, Lothar, comme un mauvais clin d'œil. Comme si c'était écrit. Ce fut une semaine sans lumière. Sans électricité. Le temps suspendu. Le froid. Le silence tranchant. Une page blanche dans ma vie.

J'ai, par la suite, essuyé d'autres tempêtes. Dont celle, infiniment plus vaste, plus muette : la disparition volontaire de mon père en pleine dépression. Une fin brutale. Un souffle épuisé dans l'absence de vents furieux, sans le moindre fracas.

Juste un appel téléphonique. Une voix neutre. Et cette sensation d'être arraché à mes fondations. Ce jour-là, le monde n'a pas changé de ciel. Mais en moi, quelque chose s'est mis à vaciller.

Aujourd'hui, les tempêtes se répètent. Le climat s'affole. L'improbable survient avec une forme de cruauté discrète. Que reste-t-il de ma cabane d'enfance ? Des murs lézardés, un toit arraché, des livres mouillés, déchirés. Mon enfance gît là, en morceaux. Je ne suis pas allé la réparer.

Et maintenant, c'est ma mère. Elle dort à l'hôpital sous des draps trop blancs. Les médecins disent qu'il faut attendre. J'attends. Je reste au chevet, comme on reste sur un rivage, à regarder l'eau monter.

Une autre tempête approche. Intime. Inévitable. Celle qui ne fait pas tomber les arbres, mais abat le cœur. Me revient cette phrase du long poème en prose, « Vents », de St-John Perse : « Les vents sont forts ! La chair est brève ! »

Je le sais maintenant, je n'essayerai pas de réparer la cabane détruite. Et j'aurai encore d'autres pages à tourner. D'autres tempêtes surgiront, bien sûr, imprévisibles et puissantes. Combien de rafales faut-il pour dissoudre une vie ?

Je m'interroge. C'est peut-être pour cela que j'écris depuis si longtemps, pour apprendre à vivre avec les vents et déjouer ceux qui nous sont contraires. Tenir le cap dans la bourrasque et, comme Haddock à la barre, murmurer malgré tout : « Jolie brise, n'est-ce pas ? »

Anne Springer

Arcus

Henry ! Rentre à la maison !

J'avais six ans lorsque c'était arrivé. Je m'étais caché au fond du jardin, derrière une souche d'arbre, et j'ignorais les appels de ma mère, qui m'enjoignait de rentrer avant que l'orage n'éclate. Je savais qu'elle ne s'alarmerait pas tant que la pluie n'aurait pas commencé à tomber. Alors, je prenais mon temps et je contemplais le ciel avec fascination. Je n'avais jamais vu un nuage comme celui-là. Sombre, gigantesque et menaçant, il avait envahi le ciel jusqu'à obscurcir complètement l'horizon. Il progressait rapidement dans ma direction, poussé par de puissants vents d'orage. Il ne ressemblait à aucun des cumulonimbus que j'avais pu voir auparavant. Une sorte de rouleau sombre, long de plusieurs kilomètres, s'était formé à sa base, à quelques mètres du sol. Le rouleau avançait comme s'il était vivant, en écrasant tout sur son passage. Je me sentais tout petit, dépassé par la puissance des éléments et par la beauté du phénomène. Je savais que le nuage allait me balayer comme une brindille, mais j'étais incapable de bouger. Je le regardais s'approcher de moi dans un mélange de fascination et de frayeur.

Henry ! L'orage approche ! Rentre !

C'était un arcus. Un nuage impressionnant, annonciateur de violentes tempêtes, mais complètement naturel, comme je l'appris plus tard. Pour le moment, je l'ignorais. Je me tenais droit dans mes bottes, face à l'orage, avec l'impression de voir une soucoupe volante émerger des nuages, un peu comme dans *Independence Day*. Tout autour de moi, les portes et les fenêtres claquaient. Les voisins se calfeutraient dans leurs maisons et se mettaient bien au chaud, en sécurité dans leurs salons. L'après-midi avait été exceptionnellement chaude pour la saison. L'air était étouffant et chargé d'électricité. Pourtant, au fur et à mesure que le nuage approchait, mes cheveux se dressaient sur mon crâne et la chair de poule parcourait mes bras nus. L'arcus engloutit le carrefour au loin, puis la première maison du quartier, puis celle des voisins, et il pénétra enfin dans notre jardin. Il était vraiment très proche du sol, au point que j'aurais pu le toucher en tendant la main. Une montagne de nuages se dressait devant moi. Effrayé, je fis un pas en arrière afin de me réfugier dans la maison, lorsqu'il se passa un phénomène réellement étrange. Alors qu'il se trouvait à seulement quelques mètres devant moi, *le nuage s'arrêta*. Un peu comme si, soudainement, il avait décidé de faire une pause. De petits picotements me chatouillèrent la nuque. Ce n'était pas normal. Autour de moi, le vent soufflait aussi fort qu'auparavant. La masse nuageuse aurait dû me balayer et passer à travers moi. Au lieu de cela, ses volutes tourbillonnaient lentement autour de moi, créant un espace calme au cœur de la tempête, un espace où les bruits du dehors me parvenaient comme assourdis. J'avais presque l'impression que le nuage me regardait, et qu'il attendait quelque chose de moi.

Puis, instinctivement, je sus ce qu'il voulait.

Il voulait que je le touche.

Comment aurais-je pu, du haut de mes six ans, plonger la main dans ce nuage effrayant ? D'horribles images brouillèrent ma vision. Des images de mains congelées par le froid, de corps

d'enfants calcinés par la foudre, de gorges étouffantes par manque d'oxygène. J'étais tellement tétanisé par la peur que mon bras semblait peser des tonnes. Qu'allait-il se passer si je touchais le nuage ? J'étais certain que je me ferais foudroyer. L'angoisse s'empara de mes tripes et je me mis à pleurer. Je m'effondrai à genoux dans l'herbe sèche, les jambes tremblantes, et je fermai les yeux très fort pour ne plus voir le nuage. Lorsque je les rouvris, ma mère m'emportait dans ses bras vers la sécurité de la maison. Le nuage avait continué sa route et m'avait laissé seul derrière lui. Un sentiment intense de perte et d'abandon m'envahit, comme si j'étais passé à côté de quelque chose d'important, d'unique, d'une occasion qui ne se présenterait plus jamais. Ma déception était telle que mes larmes redoublèrent. J'ignorais que ce sentiment allait me poursuivre toute ma vie, jusqu'à me rendre complètement fou.

*

– Arrête un peu avec tes nuages ! J'en ai assez !

Anita, ma femme, ne supportait plus ma passion. J'avais grandi, j'avais trouvé un travail respectable, je m'étais marié, mais la vision de cet arcus que j'avais eue à six ans ne m'avait jamais quitté.

– Tu ne peux pas comprendre. Tu n'as pas vu ce qu'il s'est passé.

– C'était seulement un nuage. Un phénomène qui s'explique scientifiquement. Rien de mystique.

– Tu n'y étais pas. Sinon, tu ne parlerais pas comme cela.

– Un nuage qui t'appelle, qui *t'invite* ? Laisse-moi rire. Tu vas finir par te faire foudroyer, c'est tout ce que tu vas y gagner...

Cela faisait plusieurs années que je la traînais derrière moi à la chasse aux arcus. Toutes nos dernières vacances y étaient passées. De simple anecdote, la rencontre avec le nuage de mon enfance avait viré à l'obsession, jusqu'à ce que j'y consacre tout mon temps libre. J'étais hanté par une simple question : *que se serait-il passé si j'avais touché le nuage ?* J'avais l'impression d'avoir raté quelque chose de crucial. Le reste de ma vie - mon travail, mes amis, et même Anita - m'était progressivement devenu indifférent. Seule comptait ma rencontre avec l'arcus. Je ne souhaitais plus qu'une chose : la provoquer à nouveau, afin de pouvoir faire ce que je n'avais pas eu le courage de faire à six ans : plonger ma main dans le nuage. Là, enfin, je *saurais*.

– Je ne viens pas avec toi, cette fois, me dit encore Anita. J'ai prévu d'autres vacances, avec des amis. Tu veux nous accompagner ?

J'haussai les épaules. Je préparais un trek dans les grandes plaines, aux États-Unis, là où se forment les tornades. L'air chaud et les vents violents, couplés à de fréquents écarts de températures, provoquaient de puissants orages, propices à la formation d'arcus.

– Nous allons à Ibiza. Faire la fête.

Je savais qu'elle me provoquait et qu'elle cherchait à me rendre jaloux. Je m'en fichais. Seuls les phénomènes météorologiques m'intéressaient désormais. J'avais épluché une multitude de livres et de forums sur internet, jusqu'à devenir un expert en ce domaine. Anita me traitait de mystique, d'adolescent attardé, obsédé par un vague souvenir d'enfance. Elle avait passé la trentaine et voulait que notre relation évolue de manière plus adulte. Elle parlait maison, carrière, enfants, et j'étais incapable de la suivre. Elle ne me comprenait pas. Pour elle, un arcus était un nuage, rien de plus, un mélange anodin d'eau et de cristaux de glace. J'étais persuadé que quelque chose de

merveilleux se passerait si je parvenais à en toucher un. *Pourquoi ne m'étais-je pas laissé prendre lorsque j'étais enfant ?* Tout aurait été tellement différent !

– Putain de *chasseur de nuages*...

Cela faisait cinq bonnes minutes qu'elle me parlait, et que je n'écoutais pas. Elle partit en claquant la porte.

*

Je parcourais les grandes plaines américaines depuis une quinzaine de jours. Ma barbe avait poussé et je sentais particulièrement mauvais. J'avais essuyé plusieurs tempêtes et vu une tornade, mais l'arcus demeurait introuvable. Je n'avais plus de nouvelles d'Anita depuis deux semaines. Je soupçonnais bien ce qu'il s'était passé : Ibiza, la chaleur, la fête, l'alcool, les rencontres. Encore une fois, cela m'était indifférent. Je poursuivais ma chimère, en marchant des jours entiers le long des grandes plaines, sans jamais croiser personne, scrutant le moindre nuage en espérant qu'il grossisse. J'étais en train de devenir fou. Je commençais à douter de la légitimité de ma quête. Avait-elle encore un sens ? Anita prétendait que mon obsession n'était qu'une fuite pour échapper à mes responsabilités d'adulte. Étais-je réellement à la recherche du nuage, ou de quelque chose de plus profond ?

Je devais reprendre l'avion le lendemain. Je me trouvais non loin de Kansas City, au cœur d'une immense plaine herbeuse desséchée par le soleil. Seuls quelques arbustes épars brisaient la monotonie du paysage. C'était ma dernière chance, et je savais déjà qu'elle était manquée. Le ciel était clair, sans le moindre nuage. J'avais passé la soirée à contempler la voie lactée, si belle et si lointaine. J'étais résigné. J'allais prendre cet avion, revenir à une vie normale, tenter de reconquérir Anita, la persuader que j'avais laissé tomber cette histoire de nuages. Je me concentrerais sur les occupations des grandes personnes, comme le travail, les loisirs, les impôts, et je laisserais de côté mes chimériques rêves d'enfant. Je m'endormis en sanglotant, comme un gosse.

Un grondement sourd et lointain me réveilla vers deux heures du matin. Un orage grondait au loin. Les premières rafales de vent secouaient ma tente, faisant vibrer le nylon, tendant les cordages. Je bondis dehors. Devant moi, sur l'horizon, se tenait un nuage gigantesque, encore plus imposant que celui de mes souvenirs. Noir et majestueux, il était magnifique, parcouru de lueurs mauves et roses lorsqu'un éclair le déchirait. À sa base, très proche du sol, un long rouleau horizontal nuageux, semblable à une vague, se détachait clairement. Il parcourait la plaine dans un rugissement sourd, rasant le sol et les maisons sur son passage. Un arcus. *Mon* arcus. Je l'avais retrouvé. Mon cœur fit un bond dans ma poitrine et des larmes de joie se mirent à couler le long de mes joues. Je me mis à courir comme un dément en direction du nuage, laissant derrière moi tout mon matériel. *J'arrive ! Tu ne m'as pas oublié ? Je suis là, désormais ! Je ne te laisserai plus tomber !*

Le nuage avançait à ma rencontre, poussé par les puissantes rafales de vent. Les éclairs, de plus en plus proches, éclairaient le paysage de fugitives lueurs mauves. La tempête allait être violente, encore plus grosse que celle de mon enfance. L'arcus était furieux. Il grondait, il râlait, il clamait sa colère à tous vents. Les rafales sifflaient à mes oreilles, me déstabilisaient, m'empêchaient de me précipiter au cœur de la tempête.

Hors d'haleine, je m'arrêtai à une cinquantaine de mètres de la masse nuageuse. Le moment crucial était arrivé. J'avais retrouvé mon nuage. Allait-il me reconnaître ? Le phénomène de mon enfance allait-il se reproduire ? L'arcus avançait vers moi. Il *fallait* qu'il s'arrête, comme dans mes souvenirs. Sinon, tout n'aurait été qu'illusion. Le rêve, ou plutôt le cauchemar, d'un enfant trop imaginaire. La crainte m'envahit, et une sueur glacée coula le long de mon dos.

Le cœur battant, je tendis le bras devant moi, comme si j'étais un super-héros et que je voulais arrêter la tempête.

Et le nuage s'arrêta.

L'air autour de moi se chargea d'électricité. Les grondements sourds du tonnerre emplissaient mes oreilles, tandis qu'une insidieuse odeur d'ozone pénétrait mes narines. L'arcus déploya ses volutes autour de moi, m'encercla en me laissant au centre d'une petite accalmie, comme lorsque j'étais enfant. De petites décharges d'électricité le parcouraient. Il était furieux, je le sentais. Il me reconnaissait, et il se rappelait que je l'avais laissé tomber. L'électricité statique fit dresser les cheveux sur mon crâne et hérissa les poils de mes bras. Je devais le calmer.

*Je sais que j'ai commis une erreur, la dernière fois. J'ai eu peur. J'étais un enfant effrayé.
Pardonne-moi.*

J'avançai un peu plus la main, mais le nuage restait menaçant. Il palpait comme un cœur vivant. De petites étincelles le parcouraient. Il attendait. Il voulait comprendre.

*Cela fait vingt ans que je te cherche. Je veux partir avec toi. Je suis prêt, désormais.
Emmène-moi, s'il te plaît !*

Mon cœur battait la chamade. S'il me rejetait, tout serait fini : brisé par mon propre rêve, je n'aurais pas la force morale nécessaire pour me relever d'une pareille épreuve. Je baissai la tête et attendis son verdict, tous mes sens en éveil. Puis, petit à petit, le nuage se calma. Son grondement s'atténua et le calme revint au centre de notre vortex. Mes cheveux retombèrent et les étincelles disparurent. Le nuage palpait encore, mais plus doucement, presque amicalement. Il acceptait mes excuses. Il comprenait mes raisons.

Tout doucement, il déploya un fin bras de coton vers moi.

C'était la chance que j'avais toujours espérée. Je fermai les yeux et retrouvai instantanément mon âme d'enfant, mon innocence, mes rêves. Je tendis la main vers lui. La volute entra en contact avec mes doigts. Son froid, glacial, se propagea dans toute ma main et remonta le long de mon bras jusqu'à me couper le souffle. Une douce euphorie me submergea. Enfin, j'y étais arrivé. J'allais *savoir*. L'esprit léger, je laissai l'arcus s'enrouler de manière presque sensuelle autour de mes bras, de ma taille, de mes épaules, de ma nuque. Mes pensées devinrent floues, légères et agréables tandis que ma peau se glaçait. J'ouvris les yeux. Le nuage se déployait autour de moi et m'accueillait en son sein, au cœur de ses volutes mauves. Il s'empara de mon corps, et je le laissai faire. Mon âme s'éleva vers l'immensité des nuages tandis que, bien plus bas, un sourire démesuré naissait sur mes lèvres froides.

Delphine Suard

Le lac Rouge

A peine quelques degrés Celsius et un ciel, comme mon humeur, d'un gris parfaitement uniforme. Je suis anesthésiée, je ne ressens plus le vent glacial, mais il continue de m'entraîner à un rythme soutenu vers le centre du lac, le point le plus protégé de la réserve ornithologique du parc naturel régional de Lorraine. Je sais que l'orage de neige va s'abattre et donner raison à toutes les alertes météo qui ont inondées mon portable. Toute la population semble avoir bien appliqué les consignes de sécurité, cette tempête sera sous contrôle.

Cela fait bien quatre heures que je n'ai pas vu, ni même aperçu quelqu'un. Personne depuis la vieille femme qui distribue, tous les mardis, les prospectus du supermarché avec son chariot d'un autre temps, le regard fixé sur ses chaussures, une musique mécanique qui crache hors de ses écouteurs. Aucune âme qui vive donc, pas même un chien errant. Elle sera donc mon dernier contact avec le monde. Enfin, ce n'est pas tout à fait exact, il reste quand même ces sons stridents et incessants, ce monde aérien toujours là, avec ces corneilles que j'entends, que je devine, au loin dans les cimes.

Mes pieds sont gelés, j'ai toujours détesté cela, mais paradoxalement cela m'arrache deux timides sourires dans cette journée, aux pensées sombres. Je prends conscience que mes pieds froids ne m'auront pas emmenée bien loin, tout au plus à une soixantaine de kilomètres de Metz, ma ville natale. Ils auront quand même réussi à faire hurler deux ou trois garçons lors de tentatives de vie conjugale. Et j'imagine alors aussi la pulpe de mes orteils, complètement fripée, comme dans le bain de mon enfance, après des heures de jeu solitaire avec des bateaux miniatures et des animaux en plastique. Maintenant, c'est moi le jouet !

C'est précisément au moment de cette pensée ni nostalgique, ni lugubre que l'éclair frappe, pile à l'avant de la barque de pêche verte que j'ai empruntée, certains diraient volée. Je me lève dans un réflexe de survie, alors que c'est bien la foudre que je cherchais ! C'était tout prêt de réussir : les arbres ou le clocher de l'église ne font pas systématiquement de bons paratonnerres ! Il faut croire que ma détermination à passer à l'acte n'était pas plus ferme que la brume de cette fin d'après-midi. Mais sur cette pensée navrante, une bourrasque me propulse par-dessus bord et met un terme à ce tunnel de questions insensées. Les flots imprègnent mes vêtements en quelques millièmes de secondes et enveloppent immédiatement mon corps. Je le sens alors comme un véritable corps étranger. Il n'a jamais vraiment été à moi, ce simple support de ma vie fragmentée.

*

Une respiration saccadée, un souffle, un silence, un souffle, un silence... Je mets un certain temps à comprendre que ce bruit émane de moi. La nuit est là, il me semble, ma tête flotte à la surface du lac. Ma vision se resserre autour de moi, des troncs d'arbres, certains à l'horizontale, des racines partout. De la boue sous mes pieds, je remonte sur mes jambes péniblement, et c'est en tentant de retrouver mon équilibre que je vois ce visage. Faiblement éclairée par les rayons d'une lune rousse, une femme m'observe, perchée sur une branche, un mètre au-dessus de vagueslettes

lourdes et chaudes.

La surprise et la peur doivent se lire dans mes yeux, l'incompréhension aussi. Tout mon être est tétanisé devant une Amérindienne ! Quand elle s'approche, sans bruit, presque en volant et veut me toucher, mes jambes se dérobent. Je me retrouve affalée sur des racines gluantes et dans des lianes. La tête me tourne, je me sens mal, je dois être en train de me noyer et de connaître une sorte d'hallucination. C'est alors que la voix de la jeune fille parvient à mes oreilles bourdonnantes, c'est au début un mélange de sons, de langues même. Je reconnais quelques mots d'anglais et d'espagnol, et puis son français devient limpide. Mais mon soulagement n'est qu'un réflexe, car derrière ces sons doux et familiers, elle répète en boucle : « *Le cimetière est par là, au bout de ce chemin, derrière cette petite butte... Le cimetière est par là, au bout de ce chemin, derrière cette petite butte...* » Je ne bouge plus, je crains que la fièvre ne me terrasse, elle change alors de position et descend gracieusement deux ou trois branches et me murmure : « *Tu n'as pas d'esprits, pas d'ancêtres, aucune famille ! Pourquoi ?* »

Je ne réponds rien, je ne comprends pas où je suis, elle tend alors vers moi ses mains et me présente dans la droite, un brin d'herbe et dans la gauche un morceau de silex ! Je vois bien qu'elle attend que je fasse un choix, mais je ne suis pas capable d'esquisser le moindre mouvement ni d'émettre le moindre son. Je ne sais pas combien temps s'écoule, pendant que je fixe ces objets banals, et que je me demande qui d'elle, ou de moi est un spectre.

C'est un clapotis, qui me reconnecte à cette réalité humide, le temps de tourner la tête et j'aperçois à la surface du lac, la tête si caractéristique d'un alligator. Mon propre cri me terrorise, me fait reculer, je tente alors d'escalader le tronc où l'Amérindienne est toujours impassible. Mais, l'écorce est si glissante que je n'arrive qu'à m'accrocher à ses doigts et à ce morceau de silex. Je vois le sang jaillir de ma paume et sens le goût du fer envahir ma bouche, je le vois se mélanger à la vase. Le tonnerre retentit et je sombre à nouveau, absorbée par cette eau si chaude.

*

Des cloches, des cloches, c'est le glas qui résonne dans ma tête. La douleur est intense. Le froid est aussi saisissant, ma fièvre doit atteindre des sommets, mes hallucinations sont terrifiantes. Je trouve tout de même la force de prendre appui sur mes mains gelées, de me redresser, de me retourner. Mes doigts s'enfoncent dans du lichen et atteignent une pierre familière, du grès froid. Mais cette sensation bien que connue n'est pas plus rassurante.

Dans cette nuit froide et claire, mes yeux restent la dernière source d'information un peu fiable pour percevoir ce monde électrique, orageux, mouvant. Je sais donc que les sandales, puis la silhouette de religieuse qui se tient droit devant moi ne sont pas un cauchemar : je suis au Moyen-Âge. Mon agonie est bien réelle, et me transporte dans le temps. Je ne reconnais rien autour de moi, mis à part cet habit monastique noir et blanc des Bénédictines ! La nonne n'a pas plus de quatorze ou quinze ans, elle s'agenouille lentement vers moi, comme pour une prière et me parle calmement en plat puis en allemand. Je reconnais même du latin. Mon incompréhension s'exprime une fois de plus par un lourd silence. C'est alors que d'une voix fluette, mais dans un français contemporain et un peu mécanique, elle déclare : « *- Le village est sous l'eau maintenant, c'est trop tard. Les habitants sont engloutis. La chapelle est au milieu du lac. Tu y trouveras des esprits, des âmes proches... mais pas ce qu'il te faut, pas ce que tu cherches !*

– *Je ne sais même pas ce que je cherche, je ne sais plus ! Je.. »*

Je ne crois pas qu'elle ait entendu ma réponse, je ne crois pas avoir réussi à la crier, je ne crois pas avoir percé ce brouillard froid qui continue à s'étendre. Dans le même temps, un fracas se fait entendre et prend même le dessus sur le tonnerre. Des blocs entiers s'affaissent, certains rochers roulent vers moi, je tombe avant même l'impact, de nouveau dans l'eau noire.

*

J'entends de l'eau bouillir, je la sens qui s'infiltrer, toujours, de plus en plus profondément dans ma tête. Je me relève alors d'un bond sec, dans un réflexe animal ! Mon corps cherche des ressources pour mettre fin à mes tourments, à ce cauchemar de réincarnations. Je sais maintenant que je suis en enfer : c'est le châtiment qui attend celui qui teste les limites de la vie de trop près. Le lac a disparu, je suis sur la berge boueuse d'une rivière, ou plutôt d'un fleuve, large, très large. Mais mon esprit malade lui n'a pas bougé, je me sens pourchassée, persécutée par des visions, je suis maudite.

Je n'ai pas le temps de m'attarder sur ma paranoïa, à quelques pas de moi, de mon corps tremblant, je les vois très clairement. Deux adolescents noirs s'avancent vers moi, en me fixant d'un regard brûlant. La jeune fille a une démarche à la fois dynamique et apaisante. Derrière elle, le jeune garçon boitille. Une fois à mes côtés, je comprends rapidement pourquoi : son dos est zébré par des cicatrices. Mes yeux n'arrivent pas à se détacher de ses stigmates.

Ses cicatrices sont si profondes, que le goût du sang me revient. J'imagine aisément le fouet et les coups. C'est à ce moment que la jeune fille me parle, dans ce français sans mélodie qui m'est devenu familier : « *La maison du maître est au nord, à quelques kilomètres. Mais que veux-tu y faire ? Que cherches-tu ?* » et devant mon silence, elle reprend avec un peu plus d'émotion et en me désignant son compagnon : « *Moi, ça va. Mais on est si peu à avoir de la chance. Pourquoi ?* » Le silence qui suit cette dernière question est glaçant. Je ne vois pas ce que je pourrais dire. Je ne sais même pas si je vis vraiment, ni combien de temps dure mon mutisme.

Tout cela me paraît irréel, mais le vent se lève, et cela est bien palpable. Il apporte cette fois de la musique. Je reconnais : « *créole love call* ». Ces notes de jazz me font comprendre que j'ai encore une fois traversé l'Atlantique. Les deux jeunes gens se rapprochent, leurs pas sont lourds et contrastent avec mes premières impressions. Les paroles de la jeune fille se transforment en cris, les mots se déversent sur moi : « *On souffre tous, on paye tous, les apparences sont trompeuses, les faveurs s'envoleront avec le désir du maître, il se lasse vite et ma jeunesse est déjà fanée !* »

Le garçon est désormais devant moi et il me tend ses mains où des chaînes sont apparues, il a aussi des fers aux pieds et d'une voix de vieillard il m'assène : « *Tu veux aller dans cette direction, alors cours avec tout ce plomb !* » La musique se fait de plus en plus forte, j'entends désormais, des cris, des aboiements et des fouets qui claquent ! Pendant ce temps, l'eau de la rivière est montée, imperceptiblement, j'en ai déjà jusqu'aux chevilles. Le temps de lever mon regard sur les deux jeunes esclaves, et de chercher mes mots, elle atteint mes genoux. Quelques secondes de plus, et je vois déferler une terrible vague, je me laisse alors submergé, presque soulagée.

*

C'est désormais mon sang qui est en ébullition, je m'extrais d'une eau lourde, poisseuse, à peine

différenciable de cet air torride. Mais, je réussis à prendre des bons appuis, et je m'élançais laborieusement. Je cours sur une berge, je veux laisser ces spectres loin derrière moi. Je jette quelques regards pour m'assurer qu'ils sont loin. Ils ne me suivent pas et finissent par disparaître dans ce bras de rivière qui s'étend à l'infini.

Cependant, l'espoir n'a même pas le temps de naître, qu'un homme court droit sur moi, pistolet à la main ! Un pirate, au point où j'en suis, je préférerais faire face à un squelette. Je pourrais m'imaginer dans un spectacle, au cinéma. Il hurle des mises en garde avec un accent du Sud-Ouest, très prononcé. Je n'ai pas le temps de l'éviter, le choc est tel que je comprends douloureusement que je ne suis pas dans un monde de fantômes. Là encore, l'odeur et le goût du sang envahissent ma bouche, et me paralysent quelques secondes. La chute qui suit est brutale, nos corps s'emmêlent et le contenu de la cassette qu'il tenait dans les mains se répand à terre.

Il agrippe mes hanches et vocifère dans mes oreilles : *« Où est le navire, mon navire ? Cette fausse monnaie m'a perdu, vraiment, quelle malchance ! Pourtant, j'en ai passé des heures à polir ces maudites pièces ! Pour qu'elles brillent comme les vraies ! »*

Des éclairs fusent à ce moment-là dans le ciel opaque. Un coup de feu prend subitement la place du tonnerre. Une balle siffle à quelques centimètres de ma tête. Je plonge à l'opposé, mais un second sifflement survient. La brûlure à l'épaule droite est si intense qu'elle me terrasse. Je m'effondre sur le sol, complètement désarticulée. Ma vision se brouille, je tente d'accrocher mon regard sur le paysage, j'aperçois des remparts. Non, en fait je reconnais presque instantanément les tours de la Rochelle, je préfère donc fermer les yeux pour arrêter ce chaos.

*

J'ouvre à nouveau les yeux, mes doigts reposent sur du plastique orange. Cette matière sans âme me semble, pour une fois, rassurante. Allongée sur un brancard qui s'enfonce dans une ambulance, je vois quelques secondes encore le lac Rouge, cette minuscule réserve ornithologique, où je voulais toucher mes limites.

Le vent souffle, le jour se lève et se mêle aux gyrophares, il y a beaucoup de bruit, mais aucune connexion entre moi et les infirmiers. Je ne veux d'ailleurs pas en établir une. C'est dans ce calme que je prends enfin conscience d'être bien plus que quelques particules qui rebondissent sans explication. Quand le véhicule s'ébranle, je remarque que mes bras sont entravés, mon regard se fixe sur la perfusion au-dessus de mon corps et sur une drôle de libellule avec des tâches noires qui tournoie dans cet espace étouffant. Ses battements d'ailes rapides me renvoient à une sensation d'air saturé, à des images de marécage, de bayou. Je cherche alors le sommeil pour ne pas devenir folle.

Cela fait maintenant quelques semaines que je regarde à chaque réveil, cette cicatrice sur mon épaule, ainsi que cette photographie d'un pistolet du XVIII^e siècle. Je la touche machinalement, elle décore un peu ma table de nuit et rend ma chambre d'hôpital moins austère. La gendarmerie a gardé la balle du XVIII^e, elle aussi. L'enquête est toujours ouverte, et les inspecteurs ne ménagent pas leurs efforts. Je voudrais, je devrais leur dire que ce n'est pas la peine. Dans ma vie de solitude, je sais bien qu'aucun antiquaire ou collectionneur n'a jamais voulu me tuer, une nuit sur le lac Rouge.

Jennifer Tataille

Encre de sang

« Pourquoi ressasser le passé, disaient-ils quand le déni était un bouclier en papier mâché ? Mais déjà six mois que leurs cris funestes me crevaient encore les tympans alors que j'ai l'impression de revoir cette maudite flamme danser sous mes yeux. L'odeur de fumée suffocante qui m'oppressait la poitrine et mes jambes tremblantes qui couraient malgré moi vers l'inconnu. J'ai traîné ma frustration, vomi ma rage de n'être qu'un usurpateur dans ce monde orphelin. Ce monde « libre » ambivalent de mon existence. De mes peines. Totalement ignare. Qui étais-je maintenant dans ce cocon de bien-être que j'ai façonné de mes mains nues ensanglantées, de mes larmes, de mes terreurs, où j'ai été obligé de m'affranchir de mes démons ? Qu'étais-je ? Homme ? Fils ? Frère ?

Je n'osais le dire quand je ne faisais plus que corps avec la psychose dans une danse enflammée dont je n'osais me libérer. Cette chimère qui me rongait de l'intérieur. De peur de devenir à nouveau cette proie dans cet univers de prédateurs infâmes. »

Monsieur Ramón, le contremaître de la plantation m'a soudain ramené à la réalité. Il me criait dessus dans son jargon espagnol que j'avais toujours du mal à comprendre.

— ¡ Corta más rápido, jovencito! me dit-il.

Je me suis remis tout de suite au travail sous le soleil de plomb qui me brûlait la peau tandis que consciencieusement, je ressentais la sueur s'écouler le long de ma colonne vertébrale. À Batey La Ceja, l'air embaumait toujours la mélasse aigre mêlée à la poussière de canne brûlée. Je me suis focalisé uniquement sur le bruit de la machette qui avait rendu mes mains calleuses à force de couper la canne à longueur de journée. Je m'y suis acharné. Comme si chaque coup suffisait à estomper tous mes ressentiments. Les premières semaines, l'outil m'avait écorché les doigts. Sang et sucre. Toujours sang et sucre. Jusqu'à devenir mon plus fidèle compagnon.

Le soir venu, j'ai arpenté la Calle Duarte # 127 jusqu'à l'El Colmado El Paraíso Perdido. Je sentais les regards dans mon dos, braises ardentes sur ma peau d'imposteur. Dans ce pays, on ne parlait pas le créole, ni même le français mais un patois haïtien-espagnol râpé par les maux. Là-bas, je me sentais différent, moins maussade de mon existence. Je me suis assis sur l'une des caisses en plastique, un verre de Brugal à la main dans l'espoir de me fondre dans la masse. La transpiration puait dans l'air aussi enivrante que l'alcool ou encore le sucre brûlé. J'ai balayé le petit monde du regard et je l'ai vu. Timidement, j'ai esquissé un sourire malgré moi, suspendu à ses lèvres. Denis Vincent se tenait au fond du colmado, agitant un vieux cahier de comptabilité recyclé en carnet. Autour de lui fusaient des rires créoles par-dessus le claquement des dominos.

C'était un septuagénaire charismatique qui suscitait l'intérêt de tout un chacun. L'attraction du colmado en personne. Il y lisait des poèmes de Frankétienne tous les jeudis ou parfois de brefs passages tirés de ses propres écrits que je prenais plaisir à écouter. Je suis resté un moment à l'écart avant de décider de m'approcher de plus près. Il lisait un poème à voix haute et je me suis

laissé bercer par chaque vers qu'il prononçait, totalement transporté dans un univers parallèle avec le Brugal comme catalyseur. Là où mes problèmes n'existaient plus. Le poème semblait prendre vie. Après un moment, il est venu prendre place à côté de moi, se dandinant sur sa canne qui me rappelait un énorme crayon.

- Tu viens souvent dans le coin , petit ? m'a-t-il demandé, la voix couverte par un merengue criard.
- Oui, Monsieur. Je travaille dans une plantation non loin d'ici depuis quelques mois.
- Hmm, je me disais bien que ton visage me paraissait un peu familier.

Il a esquissé une grimace, ses doigts dénaturés par des décades de coupe caressèrent le bord de son verre. Sous la lueur de l'ampoule nue, son visage émacié était creusé de rides, stigmates du poids des années.

- En Haïti, la canne donnait le rhum qui nous transcendait, dit-il. Mais, ici... elle donne la sueur qui nous conduit à la tombe.

Je me suis tut un instant avant de poursuivre, sourire enfantin.

- La première fois que je suis venu dans ce colmado, vous lisiez « Je m'envertige ». Et depuis je ne viens plus que pour vous écouter.
- L'appel de la magie des mots, a-t-il fait, ton énigmatique. Quel est ton nom, mon garçon ?
- James... James Pierrot.
- Tu as l'air de bien t'y connaître en poésie, James, a-t-il dit dans un sourire.
- Un peu. Je lisais beaucoup depuis un certain temps. Vous savez, j'ai même lu votre roman : Les échardes du soleil. J'ai adoré.

Il m'a regardé, surpris avant d'avalier son verre d'une traite. Ses traits creusés d'une mélancolie voilée.

- Cette vie-là est loin derrière moi, petite. Personne ne devine que l'exil est un cimetière portatif. Un puits sans fond...
- Pourtant vous écrivez encore en français, Monsieur Vincent, insistai-je. Les extraits que vous lisez parfois...

Denis Vincent a glissé la main dans sa barbe grisonnante et a murmuré l'air pensif :

- Écrire en français dans une batey, c'est comme faire un pas sur la lune. Personne ne le voit.

Personne n'en est conscient. Mais il se peut que l'univers entier en soit tout chamboulé. Ainsi, je ne suis plus qu'un simple citoyen du monde. L'humble messenger du verbe que je transmets aux âmes sensibles. - Il a planté ses yeux dans les miens.- Comme le tien. C'est une thérapie. Eux, ils pensent qu'on ne fait que couper de la canne. Erreur. On coupe aussi nos propres silences.

Chaque mot est une machette qui taille les chaînes de nos souvenirs. Nos racines.

– Il vous arrive d'avoir le mal du pays, Monsieur Vincent, n'est-ce pas ? fis-je, sous le poids de mon propre chagrin.

Puis un flash m'est revenu. Solino. Les peintures défraîchies des tap-taps. L'odeur du maïs boucané. Le rire de ma petite sœur. Les yeux tendres de ma mère. Un autre flash. Le bruit assourdissant des rafales. La danse rouge de l'incendie qui dévorait mes paupières. Mon impuissance. La ruée. J'ai lutté désespérément pour revenir dans la réalité. La voix rugueuse de l'écrivain déchu m'est parvenue, vibrante d'espoir.

– Le mal du pays, ça peut vous détruire un homme. Parfois, pourtant, ça le rend meilleur. C'est une citation que j'ai lue quelque part il y a longtemps et elle résume bien le fond de ma pensée...

J'ai mis vingt ans de ma vie avant d'en saisir la vraie signification.

Il a empoigné sa canne et s'est levé pour partir mais je souhaitais encore lui parler. Je désirais comprendre. Comme si je cherchais des réponses à mes propres questions.

– Vous le croyez vraiment, Monsieur ? ai-je demandé, la voix tremblante.

Il s'est tourné dans ma direction, regard profond.

– Malheureusement, je n'ai pas les réponses que tu cherches, mon garçon. C'est à toi de les trouver seul. Alors pourquoi as-tu fui, James ?

Je suis resté pétrifié en regardant le vieil homme s'éloigner. Les mains tremblantes, j'ai bu le reste de rhum, l'alcool glissant sur mes papilles dans un goût de bile. J'ai alors décidé de quitter le colmado à la va-vite, poursuivi par les ombres de Solino.

La semaine qui a suivi, j'ai longuement hésité avant de me rendre à nouveau à l'El Paraíso Perdido. Une partie de moi-même redoutait de croiser le vieil écrivain mais une autre désirait encore lui parler. L'écouter. J'étais pris entre deux feux. Finalement j'ai attendu qu'il soit jeudi pour me décider. Ce jour-là avant de partir, Monsieur Vincent a glissé dans ma paume un stylo et un carnet aux pages jaunies, un sourire mystérieux sur les lèvres. Sans un mot.

Sous l'aurore de Saint-Domingue endormie, je me suis réfugié dans le moulin abandonné près des rails rouillés. Je suis resté figé devant cette page vierge. Pourtant sous mes doigts meurtris, une cicatrice rugissait : « Écris ! » Quelque part dans l'abîme de mes souvenirs, j'entendais la voix de ma mère. Le stylo a craché une encre rouge-sang comme je traçais les premiers mots.

« Je ne peux pas raconter d'où je viens. Mais j'écrirai où je vais. Le déni était un esclavage forcé, l'écriture mon affranchissement. »

Éric Vawga

Puissance collective

- Bonjour
- Bonjour, monsieur. Asseyez-vous et dites-moi tout. Qu'est-ce qui vous amène ici ?
- Je ne dois pas m'allonger ?
- Vous êtes fatigué ?
- Vous voulez dire maintenant ou en général ? Je parlais simplement de m'allonger sur le divan, le fameux divan du psy.

Je n'ai pas pu m'empêcher de me demander ce que je foutais là. Comment cette espèce de binoclard chauve aurait-il pu m'aider ? Comment aurait-il pu comprendre ou ne serait-ce qu'appréhender l'immensité du vide qui m'habitait ?

Et puis, si on y réfléchit bien, m'aider à aller mieux n'était en rien dans son intérêt. Non, son intérêt résidait dans le fait que je revienne le plus longtemps et le plus souvent possible.

- Monsieur ! Monsieur...
- Désolé, j'étais perdu dans mes pensées
- J'ai bien vu. Alors, dites-moi ce qui vous amène ?
- Par où dois-je commencer ? Par mes rêves ? Par mon enfance ?

Et en plus ça l'a fait rire ce con. Comme si ce n'était déjà pas assez difficile de venir dans son cabinet.

- Dites-moi simplement pourquoi vous êtes venu me voir.
- Pour être honnête, je ne sais plus en direction de qui me tourner. Je me sens vide. Ou non, plutôt plein, plein de rage, de colère, d'incompréhension...
- D'incompréhension, c'est-à-dire ?
- D'incompréhension sur le monde qui m'entoure, sur toute cette débauche de consommation.

Faut les voir sourire, parler foot, bijoux, voitures, fringues. Ils ont conscience qu'ils vont crever et que la seule chose qu'ils savent faire, c'est parader dans leurs certitudes, nourrissant encore et encore cette pourriture de société ? Ça dindonise, ça caquette et en plus ça se donne de l'importance.

Vous trouvez normal vous, cette aberration quotidienne qui ne laisse plus aucun recours au mécontentement, cette difficulté à travailler toute sa vie pour simplement répondre à des besoins primaires d'homme des cavernes en louant une place dans la grotte HLM et en essayant de bouffer autre chose que de la merde, alors que d'autres s'engraissent en m'imposant jusqu'à la manière de disposer de mon propre corps ?

Tout me dégoûte ! Vous me dégoûtez, je me dégoûte. J'ai une putain d'envie de mourir qui me

tenaille les tripes, mais même ça, je n'y trouve pas le moindre sens. J'ai beau tourner et retourner toutes les solutions, tous les chemins possibles que je pourrais faire prendre à ma vie, rien n'a de sens. J'aimerais qu'on me foute la paix, j'aimerais enfin me reposer, que toute cette pression quotidienne cesse enfin.

– Arrêtez-moi si je me trompe, j'ai la vague intuition que vous voici un tantinet aigri ?

Je ne sais pas ce qui s'est passé. J'ai simplement compris à un moment qu'il était au téléphone. Je me suis d'ailleurs dit que c'était assez gonflé de sa part. Il me demandait de déballer ce que j'avais dans le bide, et ce connard ne m'écoutait même pas.

Mais impossible de m'arrêter. J'avais commencé, il me fallait finir. Il fallait que tout ça sorte, il fallait que je gerbe ma colère, que je la vomisse à la gueule de cet inconnu susceptible de m'aider, que je lui crache toute ma haine, ma haine contre l'univers, contre Dieu, contre moi.

La porte s'est alors ouverte, laissant apparaître une espèce de grand type aux cheveux courts. Là encore, je me suis dit que c'était gonflé de débarquer comme ça sans prévenir, sans même frapper à la porte. Qu'est-ce qu'il venait foutre ici, de quoi il se mêlait ? Mais, toujours rien à faire. J'en étais réduit à me regarder parler. Et puis, j'ai ressenti une drôle de sensation dans l'épaule droite et rapidement, le trou noir.

Puis, là-bas. Une infirmière. Elle me parlait, mais je ne comprenais pas le moindre mot et surtout, je n'avais aucune envie de comprendre. Son air condescendant, comme si j'étais un mioche de quatre ans, me sortait par les trous de nez. Si tout n'avait pas été si brumeux, je me serais senti la force de l'étrangler avant de seulement ouvrir la bouche.

– Comment allez-vous, Monsieur Freud ? Les pompiers vous ont amené ici alors que vous tentiez de vous émasculer avec un coupe-papier.

Tiens, j'ai fait ça moi ? Intéressant. Comme pour mon transport et mon arrivée là-bas, je ne me souvenais de rien, pas la moindre étincelle de souvenir. Avec un coupe-papier ? C'est le comble du ridicule. Surtout que je me trouvais au cinquième étage d'un immeuble haussmannien, tout près d'une fenêtre.

Et moi, moi qui suis plus intelligent et perspicace que la moyenne, moi, je n'aurais pas pensé à simplement sauter ? Vraiment, c'est ridicule.

Ensuite, j'ai eu droit à leur putain de psychiatrie moderne. Ils m'ont goinfré de médocs en me traitant comme un trisomique. C'est certain que pour couper l'envie de revenir les voir, ils sont efficaces. De là à dire que ça m'a aidé dans ma quête existentielle de sens, il y a un océan.

Ça, c'était avant. Depuis je me suis calmé, préférant l'action à la réaction.

Je regarde lentement autour de moi. Force est de constater avec une joie triste que nous sommes bien plus que ce que j'avais escompté.

Construit depuis l'enfance par une moralité judéo-chrétienne culpabilisante, mes parents m'ont toujours enseigné que la vie cumule à la fois le statut de cadeau et de lutte, une espèce d'offrande jamais totalement acquise. Pour autant, à l'image de tout enseignement, en vertu de quelle vérité celui-ci ne serait point remis en question ?

Sommes-nous en passe de trouver une solution ? Nous ne pouvons guère nous contenter d'autre chose qu'un peut-être, les conséquences immédiates de notre geste, annulant intrinsèquement la jouissance d'un éventuel usufuit. À nous tous, nous formons une sorte de syncrétisme de la figure christique.

Nous sommes les agneaux de Dieu trahis par les bergers autoproclamés, décidés au sacrifice en vue d'obtenir la rédemption du reste de l'espèce et de sa descendance. Accepter de se livrer aux bourreaux romains en dépit de la connaissance certaine d'une mort comme unique promesse ponctuant la fin prématurée du chemin, n'est-ce pas là une subtile forme de suicide ?

Notre renoncement n'est autre que l'ultime mise en matière brutale du concept de lutte sociale. Si ce levier s'avère inefficace, c'est que rien d'autre n'aurait pu fonctionner. Quel autre moyen aurions-nous d'ailleurs pu trouver ?

Cris, actes de rébellion désormais d'une inefficacité crasse, absorbés sans délai d'analyse par le fantasme consensuel du : ça ne peut pas être autrement, est-ce à dire que se dévorer les autres ne peut être autrement ?

Qu'une partie de l'humanité vampirisant l'autre au bénéfice d'un développement métastatique ne peut être autrement ?

Qu'absoudre avec une bienveillance participative les rouages malins causes et conséquences de la concurrence ne peut être autrement ? Que se sentir exister uniquement au travers d'un accès immédiat et privilégié au consensus, quel qu'en soit le prix ne peut être autrement ? Que la philosophie concurrentielle du « fais crever ou crève » ne peut être autrement ?

Conspirateurs mués en instigateurs, nous nous rencontrâmes dans le cadre d'une thérapie de groupe. Sans espoir, sans goût de vivre, voilà où nous en étions. Certains arboraient encore ostensiblement au cou ou aux poignets les stigmates de leur dernière quête en direction du repos. L'épreuve de la récupération était aussi celle du jugement, de la gestion de la culpabilité.

Qui étaient-ils tous ces autres, ceux de l'extérieur, pour se permettre de nous juger ? Les nouvelles en provenance de derrière les murs nous parvenaient de temps à autre via la radio ou la télévision. Chaque jour nous confirmait que parallèlement à notre internement, le monde ne changeait pas, dénué de la moindre volonté de remise en question.

Taxes sur les retraites suivies de l'enrichissement confirmé des plus grosses fortunes, augmentation du prix des moindres denrées alimentaires de base et gel des salaires, indécence des jérémiades et justifications de salariés télévisuels ou sportifs ignorants, oublieux, ou pire

encore, désintéressés de ce que recèle d'amertume une vie d'esclave qui casse corps et esprit pour tout juste payer le loyer d'un deux pièces mal insonorisé dans une cité poubelle à bouffer de la viande de cheval – le temps uniquement compté avant la révélation de traces de rat, de chat ou de chien – déguisée en bœuf ; bélements d'acceptation des indigents habités du seul espoir de voir eux aussi à n'importe quel prix leur visage diffusé un peu partout dans le pays.

Et le flot verbeux d'insanités intellectuelles de continuer inlassablement de se déverser dans nos oreilles tentées d'effectuer un repli protecteur en direction de nos voix intérieures.

Individuellement, jamais nous ne serions écoutés, entendus et encore moins pris en compte. Nous n'avons d'autre choix que de souffrir en silence, tentant de gérer tant bien que mal la culpabilité engendrée par nos actes, ou alors... Ou alors quoi ?

L'union fait-elle réellement la force ? Seul avantage en notre faveur : plus les choses vont de mal en pis, plus notre détermination individuelle se renforcera et donc, plus le monde a du souci à se faire.

Nous partîmes du postulat que chacun d'entre nous ici présent, n'a plus rien à perdre, hors l'espoir d'être entendus, puis pris en compte. En accord total les uns avec les autres, dans un premier temps insuffisamment nombreux, nous avons mis en place une phase de démarchage recrutement. Comme de parfaits commerciaux, nous servant de ce qui alimente notre faiblesse comme une force, nous avons entamé une prospection physique, téléphonique et numérique.

Les éventuelles recrues ne tardèrent pas à affluer, issues pour les premières des différents secteurs psychiatriques, puis se présentèrent les malades incurables et enfin, d'autres : personnes âgées en fin de vie désireuses de laisser aux générations futures un héritage dont ils n'auraient pas à rougir, êtres humains en deçà du malheureux et bipèdes désœuvrés en quête de sens.

Trois mois plus tard, nous voici fin prêts. La magie de la dématérialisation aidant, nous recensons plusieurs millions « d'adhérents » répartis un peu partout sur le globe. Les médias gouvernementés et gouvernementaux, prévenus depuis un mois, prenant nos menaces de haut, se riant de nous, désormais s'affairent pour retransmettre l'évènement, mensonge et montage allant de pair, en s'évertuant de présenter la situation en leur faveur.

Mais personne ne peut nous empêcher de quoi que ce soit, personne ne pourra détourner ou galvauder notre geste. Nous sommes otages uniquement de nous-mêmes.

Maintenant et maintenant seulement, nous voici entendus. L'ultimatum est simple : arrêt total immédiat de cette boucherie économique et sociale à l'échelle planétaire, en vue d'un nouveau départ.

Serons-nous entendus ? Nous sommes plusieurs millions. Il leur reste dix minutes avant de prendre une décision actée immédiatement. Il leur reste dix minutes avant que sous les yeux affairés des caméras anthropophages, nous fassions le grand saut ensemble, comme un seul homme en quête d'humanité.

Jean-Loup Wastrat

Ravagée

Je vais éclater, je vais frapper, je vais hurler ! Dites-moi que ce n'est pas une tempête, que c'est un mirage, que je rêve, que cette histoire n'est pas réelle. Mes idées me cognent le crâne. Je veux me fendre la tête pour que cela parte.

Il faut que tout s'arrête sinon je quitterai ma vie pour n'être plus qu'une ombre. Tout ce qui a précédé est sali, détruit par ce que je viens d'apprendre. Je ne peux croire ce que l'on vient de me dire. Et je ne peux pas croire que personne ne savait.

Que tout cela durait depuis des mois sans que nul ne remarque rien. Ma mère n'a rien vu ? Mon frère n'était pas au courant ?

Aucun de ses amis ne soupçonnait quoi que ce soit ? Ou alors ils n'ont pas voulu m'en parler. Ils ont voulu me protéger parce que je suis sa fille unique et que chacun sait que je l'adore, que notre relation est fusionnelle Comment est-ce possible ?

Mon... Comment l'appeler maintenant ? Je ne peux plus dire Papa, Papou, comme je le faisais. Nous étions si proches et je suis si seule maintenant. Cet ouragan a tout brisé.

Nos moments de promenades, de câlins, de fous rires, de cuisine ensemble, de jeux pendant des heures, de lecture... tout a disparu, soudain. Et pourtant, l'inspecteur me l'a dit.

Deux fois. Parce que je lui ai demandé de répéter tellement la chose paraissait incroyable. J'ai vu les images de vidéosurveillance du magasin, le flic me les a montrées.

Mon père dépose son panier, le panier du marché, celui que je connais depuis des années, le panier de mon enfance, avec un décor de tomates en raphia, il le dépose près d'une dame en robe bouffante.

Très près, contre sa jambe. La dame se déplace, elle cherche quelque chose dans le rayon du dessus. Mon père revient et bouge son cabas pour le placer à nouveau aux pieds de la cliente.

Le manège se renouvelle deux fois encore puis elle part et quitte le champ.

Mon père récupère son panier, il chipote quelque chose dedans et quand il se retourne, il est par hasard face à la caméra du magasin. Il a un sourire comme je ne lui en ai jamais vu. Pas le sourire de bonté et de câlin que je lui connais.

Un sourire aigu, froid. Il reste sans bouger pendant dix ou vingt secondes puis il reprend le panier et se dirige vers l'allée centrale.

A ce moment-là un vigile arrive face à lui. Il lui demande probablement de pouvoir regarder dans son panier. Visiblement – il n'y a pas de son – mon père fait des gestes pour dire qu'il n'a rien volé, il montre que les caisses sont loin encore.

Le vigile insiste, on le voit. Il veut que mon père vide, là, sur le champ, son panier qu'il a déposé au sol. Il refuse.

La cliente revient dans le rayon et voit la discussion qui s'échauffe un peu. Elle s'approche et s'adresse au vigile. Elle pointe le doigt vers ses mollets et fait le signe trois en montrant ses jambes.

Mon père veut reprendre le panier, mais d'un geste rapide, la cliente s'en est saisi et en tire un petit objet qui lance un bref reflet.

Elle se recule et tient le boîtier d'une main, devant elle, l'autre poing posé sur la hanche. Sa tête tourne à droite et à gauche comme pour affirmer qu'elle le savait, qu'elle s'en doutait !

Mon père veut arracher l'objet à la dame mais le vigile s'interpose. Il prend mon père par le bras et tous les trois quittent l'image.

Mon père se baladait dans les supermarchés avec dans son cabas une caméra orienté vers le haut pour filmer sous les jupes et les robes des femmes ! Il s'est fait pincer par un vigile qui a remarqué son manège. Il ne reviendra pas à la maison. Cette tornade nous a tous secoués. C'est peu dire.

Ma mère fait les cents pas dans le salon en marmonnant des phrases incompréhensibles. Parfois elle s'arrête pour parler à mon père, face à l'un ou l'autre cadre où ils sont en photo à deux ou lui, tout seul.

Comme la police a retrouvé dans son ordinateur des images qui datent de près de quatre ans, elle doit admettre que cette histoire ne date pas d'hier.

Que depuis des années elle vit aux côtés d'un homme qu'elle ne connaît pas. Ma mère s'en va, mentalement. Elle ne s'occupe plus de rien, à la maison. Elle se laisse aller. Se lave à peine, traîne en survêtement.

Reste figée sur le canapé pendant un heure, la bouche ouverte puis elle reprend ses déambulations. Elle ne me répond pas quand je l'interroge.

Mon frère reste dans sa chambre. Il étudie. Ses examens commencent dans trois semaines et il a décidé que son père et ses « cochonneries », comme il dit, ne le priveraient pas de sa réussite.

Il bosse et fait ce qu'il sait parfaitement faire : clean memory. Quant à moi, je n'ai plus de mère, plus de frère et plus de père.

Tristan Young

Aux cours

Retrouvant la maison laissée-pour-compte dans le ciel bourguignon du hameau de Saint-Denis en ce mois d'octobre, je me suis senti coupable d'être là, comme si je voyais là les restes d'un passé à peine commencé ; un drap housse plante bleu clair ; un matelas jaune délavé avec des taches ; un sommier en bois humide ; un traversin aux rayures noires et grises ; deux coussins d'assise aux rayures bleues et blanches ; un coussin à motifs au rouge désaturé par une pointe de violet ; une table à la nappe ocre moisie ; une télévision à la nuance grise poussière.

*

Plus tard, je repenserai à ce monceau d'objets désagrégés. Je me suis rendu compte que mon appareil photo avait capturé un piètre fragment de ce que j'avais vu. Quelque chose dans l'air de cette maison qui rendait ma présence voyeuriste.

De droite à gauche, ici et là, reposent encore les méandres d'une vie entamée. À croire que je venais témoigner des gens qui l'avaient entamée, cette vie-là. Elle sent le renfermé et l'humidité, un reliquat de moisissure noire, qui proviennent des murs effrités ; des orages de la Toussaint.

On pouvait imaginer que le matelas avait accueilli un drap sur le jaune délavé ; que le sommier avait logé chaudement ce même matelas ; que les coussins avaient pris leurs places sur ce lit bien fait ; que la nappe avait éclairé la pièce d'un jaune pétant ; que la télévision grésillait d'images chuchotantes.

Enfin, une pièce pleine de vie.

Je rejoins la seule fenêtre de la pièce, et je regarde dehors. Le jardin est vert mouillé. Je porte le regard sur un chat, siamois crème, qui disparaît dans la grange d'en face.

*

Il est temps de rentrer. Je marche quinze minutes en traînant des pieds. C'est la seule façon de freiner la journée. La fin de l'été avait fait place à la saison sombre des jours d'hiver sur la boue flagellant mes bottes.

Je fais souvent la même balade pour zyeuter le paysage ; les textures au sol, l'humus, les senteurs.

Aujourd'hui, les odeurs de pourri et les tapis de feuilles donnent au pas un froissé velouté. Je foule toutes ces couleurs voilées. Elles préparent le sommeil de l'hivernage.

Dans mon autonomie silencieuse, très intime de solitude, de vulnérabilité, je rejoins le chemin des cours. Comme son nom l'indique, il y a une cour par logis. Pour chaque logis, une famille se réchauffant à l'aide d'un poêle à bois et des volutes de fumée alimentant la grisaille du ciel. Les nuages se trouant d'un bras de lumière, ce même bras vient caresser mon visage endormi. Sur le coup de quinze heures, il ne resterait plus qu'un bras mort sur l'horizon des

chaumes. La nuit s'emparerait des lampadaires et des riverains illuminant les voitures effrénées ; elle caresserait le petit monde de ce trou perdu.

Certaines scènes de mon enfance se dessinent au détour de cette campagne où résident les cours.

Comme cette fois où les enfants de la famille Aubagne avaient jeté des salamandres dans le feu (sûrement en quête de lire une certaine virilité en sortir). Ils avaient fait fumer des cigarettes aux pauvres crapauds jaillissant en une explosion dégueulasse de boyaux. Ils molestaient et écrasaient en une bouillie jaune les limaces innocentes sur le bas-côté du chemin. Je passe à côté de leurs boîtes aux lettres. Elles reposent encore intactes.

Leur maison était voisine à la nôtre. Je passe le portillon de ma cour.

*

Ces mêmes enfants, Rémi et Louis Aubagne, venaient dans la petite cour de Mamie pour venir dérober de dessous les dalles des rosiers, les pauvres amphibiens et autres bestioles. Leur refuge hivernal mis à sac, je ne pouvais rien faire pour les protéger de ces mains tortionnaires. Moi qui pensais être le seul à fouiner et à crapahuter dans les jardins... Que j'étais bien naïf !

Devant la cruauté de ce duo maléfique, je pleurais à chaudes larmes à Mamie, « Mamie mamie, Rémi et Louis tuent les crapauds des rosiers ! », et elle me répondait d'un « J'espère qu'ils ont remis les dalles à leurs places, j'veux pas qu'les chats sauvages du Pierrot viennent chier partout. Que j'te prenne pas à retourner les dalles avec eux, Maxime. »

Les rosiers et Mamie n'étaient plus aujourd'hui, mais les dalles, elles, toujours là.

J'en retourne une. Puis une autre. Puis encore une autre. Pas un signe de vie sous ces petites tuiles de terre cuite.

*

On aurait dit que le monde amphibien avait quitté la cour comme Rémi et Louis avaient quitté la leur un jour.

Un après-midi où je ne vis personne dans les cours qui m'entouraient et, au fond du seau, j'installai un crapaud. Cet après-midi-là, nous passâmes le temps au bord de l'eau. L'odeur de menthe sauvage, loin de s'estomper, était toujours aussi prégnante dans ma mémoire. Les pieds dans l'eau je pêchais l'ablette et le goujon, et parfois, je faisais nager le crapaud dans le courant pour qu'il dégourdisse ses cuisses toniques.

C'est en rentrant à la maison que les enfants Aubagne m'attendirent flanqués en embuscade contre le mur de ma cour. Ils retournèrent mon seau. Ils retournèrent les dalles. Mamie me retourna les oreilles.

Je n'avais rien pu faire. Je voyais encore le petit crapaud, « Au secours ! Au secours ! » disaient ces pattes qui se débattaient. Mais les enfants Aubagne étaient déjà armés d'un briquet et d'une cigarette ; la pauvre bête se gonfla, se mit à fumer et explosa. Boyaux.

Qui sauve une vie sauve le monde, dit-on. Mais après les orages, les nuages, la pluie, les fulgurations, les souvenirs, les photos, la boue, le feu, les enfants, la mort ; tout est transfiguré ; tout a son temps ; le monde s'est déjà sauvé depuis bien longtemps. Aux cours.

Éric Zecchini

Tempête et fin

Je venais de débarquer.

L'avion avait touché terre comme on referme un livre : sans fracas mais avec cette sensation d'avoir quitté quelque chose de grand. Je marchais dans le boyau impersonnel de l'aéroport, quand soudain, je l'ai vue. Elle ne portait pas de nom, cette vague. Elle n'était pas d'écume mais d'ombre. Et elle venait droit vers moi.

Pas une de ces tempêtes que l'on prévoit. Une lame de fond. Une tristesse haute comme un ciel d'orage. La fuite était impossible. Le mouvement du monde l'avait décidée : j'allais plier.

Je restai là, immobile, figée dans l'instant où tout bascule. Le message était simple :
« Ne m'attends pas. Je ne viendrai pas. »

Il ne m'a pas fallu plus de trois secondes pour comprendre que l'amour, quand il vous lâche, à la brutalité d'un typhon qui vous arrache le toit en plein sommeil.

Pourtant, j'avais cru m'y préparer. Tout le long du voyage, j'avais empilé les scénarios comme on dresse une ligne Maginot contre l'inconnu. Des sentiments avaient circulé dans ma tête en désordre : peur, doute, espoir, exaltation. Une armée brouillonne, mal équipée pour le réel.

Pendant des années, je m'étais tenue dans le confort tiède de mes habitudes. Ni heureuse ni malheureuse. Juste vivante, en basse tension. Je remplissais mes jours de cailloux brillants ramassés sur le bord des routes, petites joies servant d'amulettes. Je donnais mon temps à des causes utiles pour éviter de m'interroger sur moi-même. Mon existence avançait à petits pas, les yeux dans le guidon.

Et puis un jour, j'ai levé la tête. Je l'ai rencontré.

Il ne s'est rien passé, tout du moins rien de visible. Rien ne bougea. Une activité de plus dans l'agenda. Une conversation en plus. L'amour entra comme un chat silencieux. Pas de vacarme. Juste une présence. Je n'y ai pas pris garde. Et déjà, il était là.

Je fus contaminée. La joie devint palpable. Le monde s'éclaira. Mon cœur, si peu sollicité, eut peur d'y croire. Il se replia. Mais il était trop tard. La vague montait déjà.

L'amour avait conquis le territoire sans livrer bataille. Il s'était contenté de poser ses bagages.

Je cessai de résister. Je me suis rendue.

J'ai acheté un billet sans retour, pour ce voyage que l'on fait seul. Pas de pilote, pas de carte, pas

de valise. Juste le fracas de ses propres pensées et la peur de se rencontrer. Il faut du courage pour affronter ce qu'il y a derrière le miroir. Et encore plus pour ne pas fuir en courant quand on y découvre un visage prêt à aimer.

Ce voyage m'avait changée. Le pare-brise de l'âme nettoyé par l'averse. Je voyais mieux, plus clair, plus loin. Je savais enfin. J'aimais.

Ce mot si simple, si petit, m'avait laissée sans défense. Il m'avait redonné la couleur du monde. J'avais décidé d'avancer, de prendre sa main, d'aller ensemble voir le monde. Deux billets pour Venise. Une échappée belle.

Je lui avais dit : « Je débarque à 18h, Roissy, terminal 2F. »

Et c'est là, dans ce tunnel froid, au bout de ce voyage vers lui, que la tempête a frappé.

« J'ai besoin de réfléchir. Ne m'attends pas. »

Le message était clair. Le ciel s'était chargé, et la vague s'abattit.

Tout s'est figé. L'air est devenu rare. La foule autour de moi bougeait sans me voir. Mes larmes ont coulé comme les pluies d'automne sur les pentes du Pamir. Mon cœur, trop comprimé, a éclaté. Le bruit dans ma tête était celui d'un ouragan. Mon esprit, pour survivre, a choisi de quitter les lieux. J'ai observé la scène depuis ailleurs.

C'est là que j'ai compris : l'amour est une mer. Si on ne sait pas nager, il faut apprendre à couler dignement.

Amel Amrouche

Amel Amrouche, étudiante en biochimie computationnelle, a été publiée dans quelques recueils de poésie. Passionnée d'écriture dans toutes ses formes, elle passe ainsi ses journées à rêvasser des scénarios qu'elle écrira, peut-être.

Laurène Barboux

Laurène Barboux est docteur en philosophie diplômée de l'Université de Picardie, membre de la Société Française de Zoosémiotique. Elle travaille sur les relations humains-animaux et les questionnements éthiques associés. Auteure, elle a publié un essai sur la passion du cheval et publiera prochainement un roman sur le retour du loup dans les montagnes alpines.

Lou Bilgret

Lou est étudiant en droit passionné par la justice et les enjeux internationaux. Curieux et engagé, il allie rigueur et réflexion critique. Après un parcours scolaire atypique, il s'épanouit dans le droit, ambitionnant de devenir juge. Il s'implique activement dans sa promotion et développe une activité pédagogique.

Djémila Cambray

Djémila Cambray, née en Martinique. Elle évolue dans un domaine professionnel loin des lettres, à savoir la comptabilité, mais trouve son refuge dans les mots le temps d'une ou deux nouvelles.

Myriam Clowez

Myriam Clowez, mère de trois enfants, a eu une carrière dans le paramédical. Aujourd'hui à la retraite, elle se consacre à l'écriture de poèmes et s'est depuis peu mise à s'essayer aux nouvelles. La poésie est pour elle « Un art de vivre » elle mène une vie calme s'adonnant à ses loisirs avec passion.

Pascale Corde Fayolle

Pascale Corde Fayolle, retranchée dans ses montagnes de Haute-Savoie, est institutrice dans un petit village retiré du monde. Elle a écrit de nombreuses nouvelles, qui ont été publiées dans des recueils collectifs, d'autres ont été primées à des concours ou mises en scène par des lycéens.

Lorène Cortoz

Depuis toute petite, Lorène observe le monde qui l'entoure. Elle aime se perdre dans son imaginaire pour créer des histoires et, parfois, estime qu'elles ont assez d'intérêt pour les écrire et les partager ! Quoi de mieux que la Bretagne, avec son climat et ses îles, comme cadre de départ pour évoquer la tempête ?

Kevin Delobelle

Kevin Delobelle est un réalisateur et producteur français. En 2023, il co-fonde Valdingue films avec Damien Vildrac, une société de production qui défend des auteurs émergents aux univers singuliers. Proche de l'Aquarium Ciné-Café, il donne des cours de Réalisation et anime diverses soirées avec des professionnels du cinéma. Kevin Delobelle écrit depuis son plus jeune âge et compte dorénavant quelques publications de nouvelles à son actif. Il vient de finaliser son premier roman *Ils n'ont pas connu la guerre*, qu'il cherche à faire éditer.

Magali Francois

Magali François a commencé à écrire dès l'adolescence. Toujours un carnet et un stylo dans son sac pour emprisonner une idée, un mot, une impression. Rien n'a vraiment changé depuis, même si elle habite désormais en Provence et n'a pas lâché sa plume. D'ateliers d'écriture en concours d'écriture, de publications de recueils de nouvelles ou de poésies, en lectures, elle trouve l'inspiration dans son quotidien, les lieux et les personnes dont elle croise la route.

Charles Garatynski

Charles Garatynski est né à Bordeaux en 1998. Il a grandi auprès de sa mère, peintre d'origine polonaise, arrivée en France en situation irrégulière. Son écriture oscille entre ironie douce-amère et lyrisme discret. Il partage son travail entre récit, poésie et théâtre.

Nathalie Geneste

Nathalie Geneste vit en Auvergne en France, au cœur des volcans endormis, où elle exerce le métier de chargée de communication. Elle écrit de la poésie depuis l'adolescence, explorant les destins blessés et réconciliés, le doute et les visages multiples de l'amour. En 2024, elle a auto-publié son premier roman *Le cœur Schrödinger* et trois recueils de poésie réunis sous le titre *Vagues à l'amoureuse : Nostalghia, Agapornis et Taijitu*. Un deuxième roman et un quatrième recueil paraîtront en 2026.

Asma Ghiloufi

Asma Ghiloufi est d'origine tunisienne et vit actuellement en Ontario. Elle est l'auteure de deux recueils de poésie et d'un essai sur le design. Elle est artiste visuelle et enseignante des beaux-arts.

Gwenola Mallard

Brest/C'est peut-être intéressant de parler de ma reconversion du métier de psychologue vers celui de bibliothécaire. Maintenant je me demande si ça a du sens d'aborder ce rêve secret de pouvoir respirer sous l'eau, de mon intérêt pour les salopettes, les histoires, les courbatures après la danse, les sandwiches, l'origami. Et ce sentiment de liberté quand je conduis pieds nus./C'est peut-être trop. Oui, c'est trop./C'est sûrement plus adapté de parler de mon envie permanente de mettre en mot la part d'imaginaire présente dans ce qui nous entoure.

Meatitus

Autrice et animatrice d'ateliers d'écriture, Meatitus tisse des récits entre poésie du quotidien et éclats de l'imaginaire. Meatitus écrit des nouvelles, des textes hybrides et des histoires chorales, souvent à plusieurs voix. Son travail explore les liens, les voix marginales, les fractures et les métamorphoses.

Georges-Noël Milcent

Georges-Noël Milcent a travaillé plusieurs années dans un grand théâtre à Paris. Il se consacre à l'écriture et obtient plusieurs prix de la nouvelle et du conte. Son travail s'oriente autour du roman, du roman jeunesse, du théâtre, de la nouvelle et du conte ; œuvres qui ont fait l'objet de plusieurs publications.

Frédéric Perot

Quelqu'un de 42 ans qui écrit depuis longtemps et qui a envie de gravir sa montagne de carnet pour rencontrer des yeux et présenter des choses que j'écris. Il travaille avec des personnes en situation de handicap, un recueil infini de rencontres insolites et par là, d'inspiration.

Roger Pleers

Belge, résident en France dans le Tarn. Soixante-quinze ans... déjà? comme le temps passe vite!
Retraité, bien sûr, après une vie professionnelle successivement consacrée à l'enseignement comme instituteur puis garde forestier et journaliste sportif à temps partiel.

Anne-Julia Price

Originnaire d'Alexandria, en Louisiane, Anne-Julia Price travaille dans l'édition depuis plus de 20 ans. Elle est l'auteure de plusieurs poèmes et articles, a édité deux livres et travaille actuellement sur un roman. Productrice des émissions « Les voix de l'immersion française » sur KRVS et membre du conseil d'administration de l'Alliance Française de Lafayette, elle est passionnée par la Louisiane et sa culture francophone.

Angie Rodride

Née en Alsace, Angie Rodride grandit en Allemagne, Outremer et en Corse, dans diverses régions françaises. Poète, romancière autoéditée, nouvelliste, elle est passionnée par les chats. L'écriture l'a aidé à survivre à des blessures d'enfance. Certaines de ses nouvelles sont parues dans les revues L'Ampoule et Ancrages. Diplômée en psychologie, elle est coach littéraire et relectrice-correctrice.

Rodrigue Rouyer-Cobelli

Rodrigue Rouyer-Cobelli est un artiste français dont le travail restitué dans l'espace public mêle le plus souvent image et écriture. Attaché à toute trace de création humaine vouée à la disparition, au fugace tout comme aux choses habituellement reléguées au second plan, ses œuvres interrogent le temps de l'humain. Quant à sa poésie, elle se situe dans les profondeurs de l'intime et embrasse, au travers des sentiments personnels, une vaste interrogation sur l'essence de la vie dans la conscience d'un sujet lucide qui jauge la fragilité de sa condition.

Anne Springer

Anne Springer est une autrice française au parcours éclectique. Ingénieure, puis tatoueuse et enfin professeure de mathématiques, elle se consacre aujourd'hui à l'écriture et façonne, à travers ses textes, les mondes dont elle rêve. Elle travaille actuellement à son premier roman.

Delphine Suard

Delphine Suard est professeure en lycée professionnel en Lorraine. Passionnée d'histoire, engagée dans le théâtre amateur, elle aime tout autant se perdre dans la poésie, les polars scandinaves et la littérature fantastique. *Le lac rouge* est une première nouvelle que les tempêtes ont portée en Louisiane.

Jennifer Tataille

Jennifer Tataille est une jeune haïtienne de vingt-cinq ans pour qui l'écriture est devenue une passion. Dans ses écrits, elle explore souvent les thèmes de l'identité et de la résilience. Son texte paraissant dans ce numéro est sa première publication.

Éric Vawga

Né en 1977, Éric Vawga aime le mot. Il aime les mots quand leur musique, au-delà de parler à l'oreille, parle au ventre, quand le sens est également donné par ce qui résonne et que la compréhension dépasse le verbe pour se muer en vibration. Un recueil de pièces de théâtre publié aux éditions Artisfolio *Homo Deus Deus*, un recueil de nouvelles *Du béton en mouvement*, ainsi qu'un recueil de poésie *Charades encéphales* parus aux éditions du Net, il a également collaboré, suite à des appels à texte avec de nombreuses revues francophones spécialisées : Éditions Tarmac, Festival Permanent des mots, Cœur de Plumes, Caractère, Le ventre et l'oreille, de même qu'un album « chansons courtes » avec le groupe En Vrac, signé par le label Créateur 2 Son, en tant qu'auteur, compositeur, contrebassiste et chanteur.

Jean-Loup Wastrat

Jean-Loup Wastrat place ses jours sous le signe de la curiosité et des rencontres. Ses maîtres mots : Apprendre (Histoire, Histoire de l'Art, Philosophie), aider à faire voir (théâtre, télévision, enseignement) et surtout échanger, se frotter à d'autres consciences.

Tristan Young

Tristan Young, né en 2001 à Bordeaux, a étudié la langue, la civilisation et la littérature anglophone à l'Université Bordeaux Montaigne dans le cadre d'une licence spécialisée en traduction. Il s'est consacré à l'écriture au master Création Littéraire/Métiers de l'Écriture à l'Université Toulouse Jean Jaurès. Il continue à expérimenter une écriture rhapsodique qui travaille au fer l'image poétique. Ses travaux poétiques ont été publiés dans plusieurs revues Feux follets, Restes, Miroir de Laura Vasquez, projet Borges.

Éric Zecchini

Éric Zecchini, enseignant du Dharma et de Français Langue Étrangère pour réfugiés politiques, est aussi instructeur de méditation. Sous le pseudonyme de Paul Avignon, il a déjà publié et a été traduit en russe et bulgare.